This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BCU - Lausanne
1094225743

DESCRIPTION

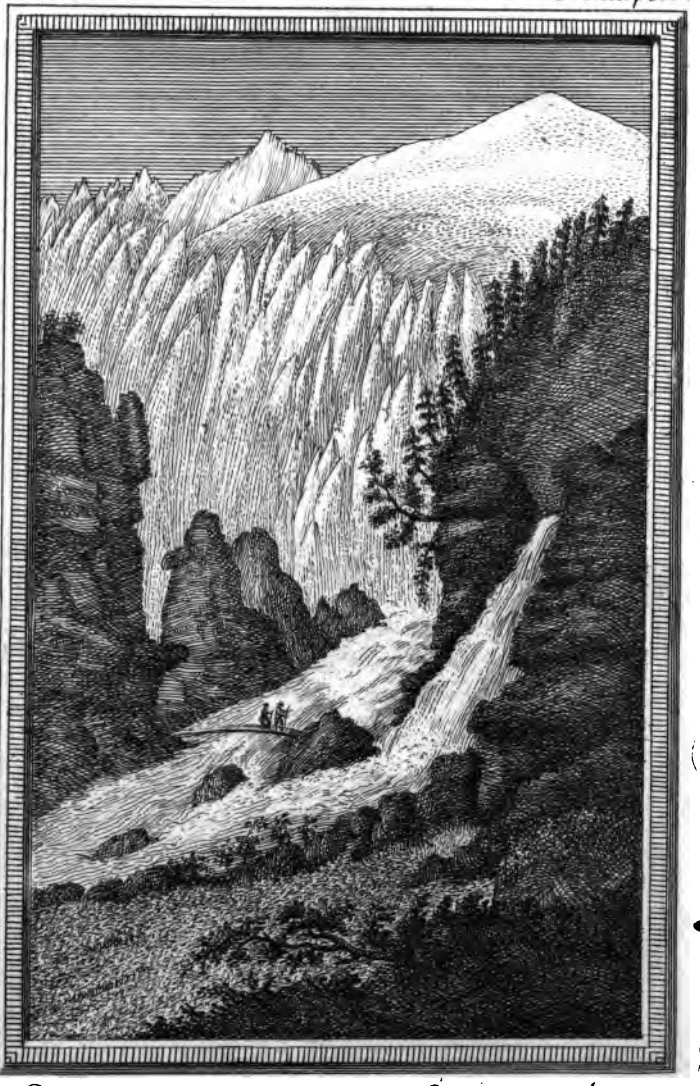
DES COLS,

OU

PASSAGES

DES ALPES.

[illegible]



Vue de la partie superieure du Glacier des Bossons

DESCRIPTION

DES COLS,

OU

PASSAGES

DES ALPES,

PAR

M.r Bourrit, Chantre de l'Église-Cathédrale de Genève.

Et Membre de l'Institut des Sciences, d'Agriculture et Arts de Boulogne sur mer.

PREMIÈRE PARTIE.

A GENÈVE,

chez G. J. Manget, Libraire.

1803. — An XI.

PRÉFACE.

Il y a long-temps qu'on désirait, pour ceux que le nombre des volumes embarrasse, un ensemble des divers voyages faits aux Alpes, et qui instruisît plus qu'un simple itinéraire.

Ce désir devenait d'autant plus pressant que l'édition de mes trois volumes de descriptions épuisée, nécessitait une réimpression. Mais depuis la publication des ouvrages de M.r De Saussure et ceux que j'ai fait paraître, il s'est passé tant d'événemens d'où ont résulté des connaissances aussi neuves qu'importantes sur les phénomènes que présentent les montagnes, qu'une nouvelle édition ne pouvait plus suffire.

L'ouvrage que je présente est donc nouveau et remplace les précédens : il est le fruit de plusieurs années de courses, et je me flatte qu'il répondra au désir des savans comme à celui des simples amateurs des beautés de la nature.

Le genre descriptif et souvent sentimental qui y est employé dispose l'âme à la méditation des objets nobles et grands qui y sont offerts, et les idées les plus sublimes de l'illustre De Saussure, ses recherches sur les révolutions du globe et celles que j'ai faites complètent, en quelque sorte tout ce qu'on avait dit d'intéressant sur cette riche matière.

DES

ALPES

EN GÉNÉRAL.

L'AUGUSTE nature, inépuisable en productions, en formes, en accidens divers, en merveilles sans nombre, semble se surpasser encore sur le brillant théâtre des montagnes. Les scènes pompeuses qu'elles offrent, leur aspect effrayant, leur destruction menaçante, les horreurs des ténèbres, les frimats, les neiges et les glaces, leurs chûtes épouvantables, celles des eaux, leurs débordemens subits, le fracas des rochers, la marche agitée des nues qui élèvent, abaissent, éloignent ou rapprochent les objets, qui les plongent dans le néant, ou les créent pour ainsi dire aux yeux.... Quels contrastes avec la belle verdure de leurs vallons, la fraîcheur de leurs ombres, les prairies

riantes, les délicieuses sensations que font éprouver les aimables bosquets, les clairs ruisseaux et leurs silencieux réservoirs ! Quelles sublimes oppositions !

Si de ces objets, on passe à ceux que ces montagnes renferment, si l'on en recherche les minéraux, les plantes et leurs propriétés; si l'on réfléchit à ce qu'elles étaient dans leur ébauche, à ce qu'elles sont maintenant; si on les contemple dans leur vétusté, si toutes ces matières se présentent comme elles étaient lorsque la nature seule encore n'avait aucun historien..... que de résultats dignes d'être connus !

Les Alpes étonnent par leurs formes gigantesques, par l'énormité de leurs masses, par l'élévation de leurs sommités, par l'entassement de leurs glaces et de leurs neiges, sources intarissables des eaux qui portent la fécondité et la vie.

Mais les habitans de ces hautes régions ne sont pas moins intéressans, moins dignes

d'être observés. L'homme ressemble à son sol natal, il porte nécessairement le cachet de la nature; son faire, son maintien, ses gestes et son langage énergique qui n'est qu'à lui, se font remarquer. Plus il est élevé, plus il diffère de nos mœurs et se rapproche de la simplicité des premiers âges.

DESCRIPTION

DES

ALPES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Aspects depuis Genève à Salanches. Premier élan de Mr. De Saussure aux Alpes. Détroit de Cluse. Beaux bosquets de Maglan, et premier aspect que présente le Mont-Blanc observé du pont de Salanches.

Les voyages dans les Alpes sont devenus fréquens : peu de gens y vont pour s'instruire, un grand nombre pour se distraire par la variété des objets. Les livres, les itinéraires sont dans toutes les mains, et l'on achète jusqu'aux romans qu'elles ont fait naître.

De Genève à Bonneville, il y a cinq lieues; la route est belle et ses points de vue intéressans sans être encore Alpins. Cette ville manque de fraîcheur, le soleil la brûle de ses rayons; elle pourrait être embellie par des arbres qui contribueraient à sa salubrité (1). Plusieurs de ses intendans ont eu pourtant l'amour du bien public, et le dernier (2) avait formé pour la province, et surtout pour en perfectionner les routes, des projets qui feront toujours honneur à ses lumières, et à son bon esprit.

Depuis Bonneville on a l'aspect du *Brézon*, montagne située au Sud de celle du *Môle*, au pied duquel est la ville: ces deux montagnes forment la première entrée des Alpes. On se rappellera avec plaisir qu'elles furent les premières que l'illustre De Saussure parcourut, et que c'est de leurs sommets qu'il conçut le projet d'aller plus avant : sembla-

(1) On vient d'y planter des arbres.

(2) M. Garnier d'Alonzier. Il était instruit, et avait été secrétaire d'ambassade; j'ignore ce qu'il est devenu depuis la révolution.

ble à ces conquérans qui voyant sous leurs yeux de riches contrées se promettent d'en faire le théâtre de leur gloire, De Saussure conçut le noble dessein de pénétrer dans les labyrinthes des Alpes, d'en atteindre les sommets, d'en étudier la nature, et de servir ainsi d'exemple et d'émulation aux savans naturalistes comme aux philosophes.

Le *Brézon* forme une chaîne de rochers, mais le *Mole* est comme jeté seul dans une plaine : de Genève il se présente sous la forme d'un pain de sucre et isolé de toutes parts ; la vue que l'on a de son sommet est superbe, son élévation sur le lac de Genève est de 760 toises. C'est de ce sommet que le chevalier Schuckburgh prit la hauteur du Mont-Blanc qu'il trouva être de 2451 toises sur le niveau de la mer. Ce savant géomètre ne s'est pas borné au Mont-Blanc seul, mais il a pris encore la hauteur de la *Mortine* (1), sous les yeux même de De Saussure : celui-ci fût accompagné dans ses premières courses.

(1) La *Mortine* est plus connue sous le nom de *Buet*.

de deux amis ; M.r Jallabert, fils du professeur en mathématiques, et de M.r Pictet, le même qui alla observer en Laponie le passage de Vénus (1). Le premier dessinait avec goût ; ces deux amis que d'autres occupations arrêtèrent, laissèrent le champ libre à De Saussure qui les a souvent regrettés.

Quand on a passé Bonneville, on entre dans la vallée du *Mole*, couronnée à son extrémité par des sommités qui tiennent au *Vallais* et par le *Ruet*. Après trois lieues d'une belle route, on arrive à la ville de Cluse, assise aux pieds des rochers qui la menacent de leurs chûtes, et qui semblent couper toute communication. L'Arve est en avant, l'aspect du passage qu'il s'est creusé est imposant, et les sommités à pic laissent soupçonner par leurs contours que de grands spectacles vous attendent au-delà. Mais avant de sortir de la vallée de Cluse, je vais parler d'un vallon qui domine la ville, c'est celui

(1) Ces deux savans furent conseillers d'Etat à Genève, et M. Pictet est mort syndic de la République.

de la chartreuse *du Reposoir*, située dans un ceintre de belles montagnes, que l'œil le plus exercé ne saurait apercevoir. Le chemin commence dès le village de Songy, par une gorge sauvage et tortueuse ; mais après une lieue et demie, le plus riche vallon s'ouvre tout-à-coup aux yeux étonnés ; de superbes prairies, des collines ensemencées, de beaux bois, une rivière poissonneuse, des pâturages sous des rochers escarpés ; enfin, la chartreuse elle-même, beau bâtiment, dans la situation la plus agréable ; tout enchante, et la réception hospitalière des hommes paisibles qui l'habitent ajoute encore aux délicieuses sensations que ce lieu fait éprouver. J'y étais avec mon second fils, nous vîmes que si nous descendions par le chemin que nous avions suivi en montant, nous serions surpris par la nuit, ce qui nous décida à descendre par le lit du torrent, encombré de mille débris et de grands blocs, sur lesquels nous sautions en courant. La moindre glissade pouvait avoir des suites fâcheuses ; nous eûmes le bonheur de n'en point faire, quoique nous le disputassions

en vitesse au torrent même, et nous pûmes arriver dans la plaine qu'il était jour encore. Quoique de tels exercices soient dangereux, je ne les ai jamais fui; ils forment les yeux sur les distances et donnent au corps et aux jambes une souplesse absolument nécessaire dans de tels voyages.

En sortant de Cluse, on entre dans la vallée de Maglan. Les montagnes pelées qui la resserrent, opposées à celles que de grands bois couronnent, les gracieuses sinuosités de la rivière, les diverses formes des rochers et les jolis compartimens de verdure occupent et recréent les yeux par leur nouveauté et leur ton pittoresque. La route est belle, et à trois quarts de lieue de Cluse on distingue, à moitié hauteur de la montagne que l'on côtoie, l'ouverture de la caverne de Balme, qui présente de profondes excavations et des stalactiques (1): on peut y péné-

(1) Un Russe s'engagea dans une des excavations de cette caverne, et n'en put sortir qu'avec les épaules en lambeaux. Je l'ai vu à Genève, souffrant encore beaucoup de son imprudence.

trer avec des flambeaux, mais la peine et le tems qu'on mettrait pour l'atteindre font que la plupart des voyageurs se contentent de lire ce que j'en ai dit.

Il n'en est pas de même des bosquets de Maglan, et le voyageur sensible ne les franchit point avec insouciance : ils sont à droite de la route, et l'on y entre en passant un joli ruisseau qui fait tourner un moulin. Réduits enchanteurs, prairies délicieuses, charmans bocages où règne la fraîcheur, doux murmures des eaux, rochers dont la tendre mousse invite au repos, où dont le sommet relevé forme comme un antre de nymphes; tout ce que l'art et l'imagination créent pour offrir des sites romantiques trouve ici son modèle; c'est la simple nature qui a fait des prodiges en se jouant. Que d'attraits ce lieu n'a-t-il pas ! on s'y promène avec de si douces sensations qu'on croit les éprouver pour la première fois; il semble que ces beautés tranquilles mêlent leur langage à celui du plus pur amour, à l'innocence et à la paix.

A un quart de lieue de ces bosquets, on

traverse Maglan, que la beauté d'une femme a rendu célèbre (1). On lui trouvait toutes les grâces que les poëtes nous peignent dans leurs déesses ou leurs bergères ; douce, sensible et humaine, elle avait l'art de calmer les plus fortes passions, par les charmes de son esprit et par le langage d'une raison éclairée, dont elle faisait le plus noble usage.

A une lieue de *Maglan*, on passe près de la cascade *d'Arpenas*, elle est assez belle dans les grandes pluies, mais la montagne qu'elle mouille est remarquable par ses couches concentriques qui long-temps ont attiré l'attention de l'illustre De Saussure. Je la dessinai sous ses yeux, ce qui lui fit désirer que j'en fisse autant d'une autre située à *Sixte*. Pour y aller, il fallait reprendre le chemin de *Cluse*, faire gravir à notre voiture la hauteur de Châtillon, descendre à Taninge et aller coucher à Samoëns.

Nous en prîmes la route, la rampe de

(1) Madame Sautier.

Châtillon nous donna de la peine et il était nuit lorsque nous arrivâmes à Taninge. Ce vallon est joli, le Giffre y circule, souvent son lit est à sec et il l'était alors : soit inattention du cocher, soit l'obscurité de la nuit, il nous fit entrer dans le lit de la rivière, le prenant pour le chemin ; nous y allions être engagés pour toute la nuit, lorsqu'après trois quarts d'heure de marche je m'aperçus le premier de cette méprise : je descendis de voiture pour chercher quelque ouverture dans les bois qui nous environnaient, et ce ne fut qu'à une lieue plus haut que j'en découvris une. Je revins à M.r De Saussure, et nous pûmes, après bien des peines, sortir du torrent pour n'arriver à Samoëns qu'à minuit.

Le lendemain nous fûmes à Vallon, habitation agréable, mais resserrée par les montagnes, puis à *Sixte*, abbaye presqu'au pied du *Buet* et ceinte de toutes parts. La montagne, objet de notre course était sur le chemin du pâturage des *fonds* que M.r De Luc a visité lorsqu'il cherchait à atteindre le sommet du *Buet*, et qu'il a décrit

d'une manière très-intéressante. Nous y fûmes; le corps de la montagne est formé de couches orizontales, mais son couronnement a les siennes contournées comme une coquille : je la dessinais tandis que M.r De Saussure la mesurait; mon tableau achevé, il voulut en mesurer aussi les proportions, et il ne fut pas peu surpris des parfaites dimensions de toutes les parties; on peut voir ce qu'il en dit dans le discours préliminaire de ses voyages aux Alpes. Il prit diverses autres mesures, nous nous trouvions derrière le mont d'*Anterne* sur *Cerve*, toute cette chaîne est, comme celle de Cluse à Salanches, composée de rochers calcaires sans en excepter le Grenairon qui forme comme un avant-mur au glacier du *Buet*.

Le vallon dans lequel nous rentrâmes est couvert pendant quelques mois de l'année d'un nuage que le soleil ne peut dissoudre. Il offre alors l'image d'un lac par-dessus lequel les montagnes brillent du plus beau soleil; ce fut encore l'objet d'un tableau intéressant.

M.r. De Saussure voulut visiter quelques

habitations et entra dans celle d'un chasseur de chamois (1); cet infortuné n'était plus, sa veuve encore en deuil le pleurait; les expressions de sa douleur tenaient du sublime. Heureux De Saussure, vous pûtes soulager ses souffrances par votre générosité à laquelle ni le temps, ni l'éloignement des lieux n'ont jamais pu mettre de borne : nous fûmes accompagnés par cette famille une demi-lieue de chemin avec toutes les marques de la plus vive reconnaissance. Revenons à la cascade d'*Arpenas*.

Du site de la cascade les vues sont partout belles, les montagnes de l'autre côté de l'Arve présentent des coups d'œil ravissans; les sommités du pâturage de Dorant ont des formes hardies, et devant soi on découvre Salanches. Puis l'on arrive à St. Martin près du pont de l'Arve, l'auberge est

(1) Il avait accompagné M. De Saussure pendant quelques années sur les sommités voisines; sa passion pour la chasse lui faisait faire souvent des absences de quinze jours, pendant lesquels on le croyait précipité.

bonne, les appartemens jolis, le jardin qui est en avant de la maison forme une terrasse ombragée par des accacias que j'y ai portés depuis Genève. C'est à cette auberge que l'on trouve des chevaux et des chars-à-banc pour monter à Chamouni.

Mais ce qui fait la beauté de cet endroit c'est l'aspect du Mont-Blanc; la partie la plus apparente qu'on en découvre se nomme le *dôme du Goûté* qu'avoisinent les sommités et glaciers de *Bianoçay* qui se dirigent vers le passage du *Bonhomme* : c'est par cette face que je tentais d'atteindre la haute région du Mont-Blanc une année avant qu'on y fût parvenu du côté de Chamonix, et c'est même notre essai qui enhardit les guides de cette vallée à l'entreprendre de leur côté : on peut lire dans les voyages de M. De Saussure les circonstances de notre tentative.

Pour considérer cette étonnante région de neiges et de glaces, il faut se faire conduire sur le Mont-Rosset situé au-dessus de Salanches(1), promenade qui ne prend que demi-

(1) Salanches a perdu un bon guide, dit le baron

heure

heure. Ce site présente deux magnifiques points de vue. Au nord c'est la vallée de Maglan avec ses jolies montagnes, leurs rochers languetés, leurs pâturages et les gorges qui les coupent; ce tableau est vaste et ne ressemble à rien de ce que l'on a vu. Au midi, l'aspect est plus grand encore et d'un genre que j'appellerai presque sévère. C'est le Mont-Blanc, ses glaciers, une partie des grandes aiguilles qui découpent le ciel par leurs formes hardies, et cette région, séjour d'un éternel hiver, contraste admirablement bien avec les masses de rochers rembrunis qui se présentent en avant.

De ces grands objets, l'œil se repose sur les parties boisées et la belle culture des montagnes; et au pied du mont, d'où on les contemple, on voit l'antre de la *Frasse* qui forme ici un précipice: cet antre est occupé par un torrent et d'énormes blocs de granits amenés des bases des glaciers

---

de Pierre Ronde, il vint avec moi à l'Aiguille du Goûté. Il était instruit et très-zélé. Je pense qu'Alexis Chenu pourra le remplacer.

même. Quelle force n'a-t-il pas fallu pour les y précipiter ? Je me transporte par la pensée à l'époque de leur renversement ; je suis témoin de leurs chûtes terribles, j'en entends le fracas, je contemple avec effroi cette masse immense de pierres et de débris entraînant dans son cours les forêts, les moissons, les habitations des hommes ; le vieillard et l'enfant que la faiblesse arrête dans leur fuite ; tremblant sur ce sol ébranlé, je suis étonné de ma propre existence.

Les environs de Salanches sont jolis et fournissent aux paysagistes plusieurs points de vue agréables ; le sexe des environs a de la beauté, les habitans sont hospitaliers, et ne manquent pas d'esprit.

CHAPITRE II.

Plaine de Passi, elle a été un lac. Cascade de Chede. Lac de Chede, ses beautés. Torrens dangereux, événemens. Vallée de Servoz. Pont Pélissier et détroit sauvage. Entrée dans la vallée de Chamonix. Débordemens des torrens. Malheur. Passage par-dessus le glacier des Bossons, bel aspect de ses aiguilles. Arrivée au prieuré de Chamonix. Ses habitans, ses guides.

De St. Martin, au chef-lieu de la vallée de Chamonix, il y a sept lieues, qui prennent presque la journée : à peine est-on en route qu'on admire la belle culture de la paroisse de Passi, ses vergers, ses vignobles et ses compartimens d'arbres qui masquent ses habitations. C'est au portail de l'église, que je découvris, il y a trente-cinq années, les belles inscriptions romaines que j'ai fait

connaître dans mes premiers ouvrages. A l'aspect de la plaine qu'on parcourt, à celui de l'Arve qui souvent s'en empare, on ne peut se refuser de croire, qu'anciennement, cette plaine était un lac, occupant tout l'espace qui est entre Chede et Cluse, ce qui lui donnait environ six lieues de longueur.

A Chede, la plaine cesse, et à chaque pas les aspects deviennent plus alpins; on doit remarquer ici une belle chûte d'eau (1), qui présente un gouffre et le phénomène de l'Iris. Depuis cette chûte, le chemin est rapide; à droite, l'Arve se voit dans un grand enfoncement; on la passe quelquefois pour contempler les rochers qui entravent ses flots: c'est un beau tableau, mais qui détourne de la route; on se dédommage de l'avoir laissé par la vue du joli bassin d'eau, nommé le lac de Chede (2), lac enchanteur

---

(1) J'invite les voyageurs à être prudens en visitant cette chûte; le sol non-seulement est assez rapide, mais encore humecté par les jaillissemens de l'eau.

(2) J'avois encouragé un homme du village de

par les contrastes, surtout à son extrémité, lorsque les collines et la région du Mont-Blanc s'y peignent. Après ce réservoir, on atteint les rives du torrent noir : il est dangereux de le passer de nuit, et je ne crois pas inutile de rappeler ici aux voyageurs ce qu'il en coûta au prince Gallitzin, pour avoir méprisé les avis qu'on lui donnait. Je le rencontrai au moment où il descendait le chemin de Chede, monté sur un très-beau cheval et suivi d'un domestique ; le ciel annonçait un violent orage, j'en pris occasion de lui dire de m'attendre pour passer le Nant, parce que peut-être je lui serois utile. Il ne m'écouta pas, et une heure après, il se trouva surpris par la nuit au milieu de ce torrent, qui venant de franchir ses digues, n'offrait plus que dévastations et encombrait une vaste étendue de terrain par un épais limon. Tombé de son cheval, le corps à

Joux à construire un bateau pour le plaisir des voyageurs. Ce batelet commençait à lui donner quelques profits, lorsqu'il eut le malheur de chavirer et de se noyer.

moitié dans l'eau, il ne pouvait faire un pas sans danger, et se trouvait au milieu d'épaisses ténèbres lorsque j'arrivai. J'entendis ses cris, je le cherchai, et aidé par les éclairs, j'eus le bonheur de l'atteindre et de le sortir de cette cruelle situation. Mais nous avions encore dans la plaine même de Passi un autre ravin, et nous aurions erré longtemps encore avant de le passer, si l'aubergiste de Salanches, Chesney, ne fut venu à notre secours, monté sur un cheval et un falot à la main. Ce fut alors seulement que j'appris le nom du voyageur et lui le mien: cette reconnaissance nous fut agréable, et nous arrivâmes à Salanches sur les dix heures et demie du soir, dans un état digne de pitié, par la boue et l'eau dont nous étions couverts, ainsi que les chevaux. Je dois dire que mon second fils était avec moi, et que bien jeune encore, il donna des preuves de cette énergie qu'il a déployée depuis lors dans le voyage du Col du Géant, par la mer de glace du Montanvert et sur le Mont-Blanc. Tels sont les périls auxquels on s'expose quand le courage n'est pas accompagné

de la prudence, et qu'on veut braver les torrens et la nuit dans des routes difficiles.

Le Torrent-Noir passé, on découvre bientôt la vallée de Servoz ; dont l'aspect riant fait oublier les peines qu'on a éprouvées. C'est dans ce lieu qu'on a ouvert des mines de cuivre et de plomb et construit les bâtimens nécessaires à leur exploitation ; c'est encore là qu'on voit un monument élevé pour conserver la mémoire de la mort d'un jeune voyageur, qui, voulant atteindre le glacier de la Mortine, y fut englouti : je réserve quelques détails à cet égard pour le chapitre où je me propose de retracer des événemens semblables. Mais ce qu'il importe de ne pas passer sous silence, c'est que dès la vallée de Servoz, les transitions des montagnes sont frappantes et les formes nouvelles : celles que nous avons parcourues sont calcaires, puis schisteuses ; maintenant elles sont composées à gauche de notre chemin de pierres de cornes, et à droite de granitz. Enfin l'on doit remarquer à l'issue de la vallée, le pont Pélissier, où le noir enfoncement de l'antre qui est creusé

par l'Arve, les bois qui s'élèvent avec les montagnes et l'aspect de la région du Mont-Blanc, qui domine tous ces objets, présentent les plus beaux contrastes.

Avant de perdre tout-à-fait la vue de Servoz, on doit arrêter ses regards sur les ruines du mont d'Anterne, dont l'explosion fut si terrible, qu'on crut que c'était un volcan; la fumée que causèrent les frottemens d'une aussi grande masse, brisée dans sa chûte, fut lancée du côté du Bonhomme, et se fit voir même en Piémont.

Le chemin qui reste à faire pour entrer dans la vallée de Chamonix est de trois quarts de lieue, il est agréable quoique rapide; avant qu'on l'eût élargi, il n'y avait de passage que pour un mulet, et souvent il était dangereux. Lorsqu'on y travaillait, les ouvriers mirent le feu à une mine au moment où j'y arrivais avec mon épouse; l'explosion fut forte, et un gros bloc lancé à une grande hauteur alla tomber de l'autre côté de l'Arve.

C'est au sommet de ce chemin, nommé les Montets, que commence la vallée de Chamonix; le coup-d'œil en est ravissant et

l'aspect théâtral. Quelle belle opposition entre la tendre verdure des prairies et le verd foncé des sapins, entre les montagnes que les forêts rembrunissent et celles qui sont argentées par les neiges et les glaces; entre l'air pur et frais qu'on respire et l'atmosphère grossier qui nous suffoque dans nos plaines.

Il est peu de vallées qu'on puisse comparer à celles dont nous parlons. Celles du Grindelwald et d'Hasli, quoique remarquables, n'offrent point les contrastes qui frappent dans Chamonix : les grandes aiguilles dont les cimes s'élancent à deux mille toises de hauteur, les glaciers qui les séparent et en font comme des pyramides que le soleil éclaire, tandis que tout au-dessous est déjà dans l'ombre et l'obscurité; les images de dévastations et de ruines qui se présentent de toutes parts, les blocs énormes semés çà et là, les torrens qui entravent la route, ébranlent l'imagination et ouvrent à chaque pas une nouvelle source d'idées. Le torrent de Nallian a été plus d'une fois funeste par les éboulemens de rochers que ses subites

inondations entraînent ; il le fut pour le curial Paccard, vieillard respectable qui s'y noya ; j'étais alors à Chamonix. A la nouvelle de ce malheur, je franchis à la hâte les chemins entamés, je me précipitai au travers des vagues débordées, et en risquant cent fois d'éprouver le même sort, j'arrivai sur le lieu de la scène où beaucoup de monde accourait ; je fis retirer le corps pour lui administrer tous les secours d'usage, et j'eus le chagrin de me convaincre que, si j'étais arrivé quelques momens plutôt, j'aurais pu le sauver ; la vallée pleura sa mort et avec raison, puisqu'il lui avait rendu de grands services.

Le torrent de Grias n'est pas moins dangereux ; il arrête souvent les voyageurs, et dans les grands orages il entraîne les bois, les rochers, et ravage ses bords à de grandes hauteurs ; j'y ai vu mon cabriolet et mon cheval précipités, mais ce malheur aurait été plus grand, si mon jeune fils et moi n'avions pas eu la précaution de faire à pied ce trajet périlleux.

En avançant contre le prieuré, chef-lieu

de la vallée, on a devant soi le glacier des Bossons qui descend directement du Mont-Blanc. A son aspect on croirait voir une ville embellie de tours, de pyramides, et ces pyramides, ces tours sont d'une glace vive et comme transparente, de la hauteur même de deux cents pieds. Depuis l'époque où je montai sur ce glacier, il est devenu l'objet d'une promenade pour les étrangers qui l'atteignent sans beaucoup de peines : on le traverse et il donne une idée des énormes crevasses qui coupent la plupart des glaciers. Enfin, l'on arrive au chef-lieu de la vallée de Chamonix, où je n'entre jamais sans me rappeler la réception sentimentale que ses bons habitans firent à mon épouse ; elle était la première étrangère qu'ils voyaient arriver dans leur pays ; ils vinrent la recevoir à demi-lieue en avant du bourg, où elle entra comme en triomphe : aurait-on pensé alors, qu'elle serait suivie de plusieurs milliers de personnes de son sexe !

Le bourg de Chamonix est situé au bord de l'Arve et au centre de la vallée, dont la longueur est de six à sept lieues. Avant

la fréquentation des étrangers, les habitations en étaient peu vastes, peu aérées; l'on n'y voyait pas d'auberges, on y était cependant hospitaliers, et Mad. Couterant était celle qui aimait à l'être. Ce fut chez elle que M.r De Saussure logea dans son premier voyage : il y était arrivé à pied, et elle ne soupçonnait pas la célébrité qu'il aurait dans la suite : on connait la réponse qu'elle fit au prince Poniatouski neveu du roi de Pologne qui, arrivant à pied, lui demandait si elle voulait le recevoir. Sans doute, lui répondit-elle, je serais bien fâchée que vous puissiez croire qu'un voyageur à pied et sans suite, fût moins bien reçu qu'un voyageur à cheval. » Dans ce moment elle recevait l'archevêque de Toulouse et toute sa suite ».

Là où ne se rendaient point les voyageurs, il n'y avait point de guides ; le pain et le vin étaient rares, nos lits étaient de paille, et le fénil était notre cabinet de travail. Le langage même des habitans nous était difficile à comprendre, peu ou point de relations au dehors, nul commerce, des

sentiers au lieu de chemin, encore étaient-ils semés des débris des montagnes : voilà ce qu'offrait Chamonix, il y a quarante ans.

Aujourd'hui les maisons sont bien bâties, les auberges sont très-bonnes et propres, les habitans parlent français, le commerce du beurre, du miel et des cristaux s'est accru, les routes permettent l'arrivée des chars ; enfin, l'on trouve de bons guides dont le zèle, la prudence, le courage et la fidélité sont à toute épreuve. Le premier qui se soit formé avec M.r De Saussure et moi, fut Pierre Simon, il n'avait point vu de villes, et lorsque nous l'amenâmes à Genève, les boutiques, les maisons, les temples et surtout les barques sur le lac, excitèrent en lui autant de surprise et d'admiration qu'en avait fait naître en nous, la vue de ces montagnes. Favret lui succéda, et me suivit dans les Alpes de la Fourche, du St. Gothard, des Grisons et dans celles des petits cantons de la Suisse. Le père Simon de Monquart connu par son ambassade à Rome, fut aussi un guide estimable par

son bon sens (1). Les frères Tissay sont morts jeunes, l'aîné était fort hardi ; enfin le grand Jorasse, Charlet-Mercure et Tournier-l'Oiseau, qui firent avec moi la traversée de la mer de glace du Montanvert en Piémont, ne sont plus. Le premier devint mon guide favori à cause de la bonté et de la sensibilité de son cœur ; il fut aussi en Savoie et dans la Suisse, le guide de l'historien de Genève, Mr. Berenger. Ils avaient tous le génie de leur état, et étaient d'une gaieté inaltérable, avantage précieux dans de tels voyages où souvent l'on peut être abattu par les obstacles et les fatigues.

---

(1) Il se rendit à Rome pour obtenir une bulle qu'il savait exister en faveur de la vallée de Chamonix, contre les prétentions du Chapitre de Salanches. Il fut assez adroit dans sa mission et fut même présenté au pape Ganganelli qui s'amusa d'abord de la simplicité de cet envoyé d'une nouvelle création, et qui finit par admirer son bon sens. Ce guide a laissé trois fils, qui sont de bons guides ; on les prend pour conduire d'abord au glacier des Bossons, et comme l'on en est content, on les garde pour les autres courses.

Les guides qui vivent encore sont les deux frères François et Michel-Paccard ; le premier, quoiqu'il soit âgé, a l'énergie d'un jeune homme, les frères Simon de Monquart, Carier le Bouquet, le Baron et Balmat surnommé le Mont-Blanc pour en avoir atteint la cime avec M.r. Paccard. De tant de guides si estimés, je me suis conservé Cachat le Géant (1), et Jaques Balmat des Dames ; j'ai fait connaître les qualités de cœur, la force et l'intrépidité de Cachat, et les soins, la prudence de Balmat des Dames : on doit aussi se rappeler que Pierre Balmat fit avec moi ses premiers essais, et qu'il est ensuite devenu le guide particulier de M.r De Saussure. Si ces hommes sont devenus utiles aux voyageurs, leur pays si long-temps inconnu, n'a dû, pour ainsi dire, son existence et l'intérêt qu'il a excité, qu'aux descriptions qui en ont été faites par le savant

(1) J'ai fait connaître dans mon itinéraire de Chamonix l'intrépidité de Cachat le Géant. Il a un fils qu'il forme pour suivre ses traces, jeune homme intéressant à tous égards.

que je viens de nommer, et par celles que je hasardai moi-même : mon premier livre parut en 1773, et ne tarda pas à être traduit en anglais ; il fut suivi d'un second ouvrage que je présentai au roi de Sardaigne en 1774 ; je fis ensuite deux autres volumes, ornés de très-belles gravures, que je dédiai au roi de France, et que je lui présentai en 1781 ; ils furent traduits en allemand l'année suivante : un cinquième volume publié en 1784 fut dédié au célèbre comte de Buffon ; enfin, l'itinéraire de Chamonix, Lausanne et Genève, dédié aux trois Dames de Roches-Taillées, d'Arnay et De Chappuis de Lyon parut en 1792 (1).

M.r De Saussure, de son côté, publia les deux premiers volumes de ses voyages en 1779, il n'en donna la suite que quelques années après ; il n'a rien laissé désirer. Ses nombreux voyages, ses expériences sur plusieurs

(1) J'ai publié encore diverses brochures : une pour faire connaître Jaques Balmat, qui avait atteint le Mont-Blanc, qui fut traduite en allemand, et une autre en forme de lettre, adressée à myladi Craven.

sommets,

sommets, et particulièrement sur le col du Géant, à dix lieues au delà du Montanvert, sont ce qu'on peut lire de plus intéressant et de plus instructif sur les Alpes.

Ce fut à la suite de ces divers ouvrages qu'on vit arriver à Chamonix des hommes de toutes les nations, des naturalistes, des académiciens, des poëtes et des peintres : cependant comme ils y restaient peu de jours, leurs travaux se bornaient à quelques notes, à quelques ébauches faites à la hâte, et souvent même d'imagination, lorsque les nuages les contrariaient. Elevons maintenant nos regards, contemplons de plus près le théâtre de nos courses.

CHAPITRE III.

Superbe aspect de la vallée de glace du Montanvert. Temple du Montanvert, sa construction. Excursion à quatre lieues au-delà de l'étendue de la vallée. Aperçu du Col du Géant. Excursion d'une jeune personne. Scènes sentimentales sur le Montanvert, climat de Chamonix. Bonté des eaux de l'Arve.

Les objets qui frappent le plus, sont certainement cette suite des grandes aiguilles que commande le Mont-Blanc, et qui, composées de granits à couches verticales, n'étonnent pas moins par leurs formes extraordinaires que par leur immense hauteur.

Mais rien n'est comparable à la magnificence de la mer de glace, vue du haut du Montanvert: il faut deux heures et demie pour y parvenir; le chemin est quelquefois rapide, mais nullement dangereux, et l'on peut

en faire une bonne partie à mulet. Aux trois quarts du chemin, l'on découvre l'aiguille du Dru, qui se présente sous la forme d'un magnifique obélisque : quand on a surmonté les bois, on voit l'espace se dérouler comme par un effet magique, et un plateau de verdure qui semble fuir vers les cieux ; un hospice en forme de petit temple, et qu'on croirait déposé par miracle, un vide immense qui se fait pressentir au-delà, tout annonce qu'on touche à une scène imposante : en effet, quel spectacle plus grand, plus sublime que celui qu'on a sous les yeux! C'est une vallée de glace, ondoyée par d'énormes crevasses de plusieurs lieues de longueur ; ce sont des montagnes élancées à d'effrayantes hauteurs, liées entr'elles par des massifs de neiges et de glaces, sur lesquels s'élèvent encore d'énormes pyramides. Tout est granits, tout démontre les révolutions des temps, tout offre une vétusté imposante, une image du chaos, et cependant c'est ici la grande manufacture de nos fleuves ; c'est en ces lieux de désolation que les eaux se forment, se rassemblent pour répandre au

loin la vie et la fécondité. Il n'est plus étonnant que tant de voyageurs viennent visiter ces objets étranges : je m'arrête ici pour transcrire une description de l'un d'eux, et quelques détails qu'il donne sur la construction de l'hospice (1).

Nous voici, dit-il, parvenus à Chamonix. Quelle différence de climat avec nos plaines ! Le thermomètre indique vingt-quatre degrés à Genève, vingt-cinq à Salanches, et dix-sept ou dix-huit ici. Les personnes que les grandes chaleurs éprouvent devraient en passer le temps dans cette vallée, les estomacs faibles s'y guériraient par l'eau d'Arve, et y trouveraient les mêmes eaux qu'à Cormayeur : nous sommes étonnés que personne n'ait parlé de cette source.

Nous nous sommes conduits avec un itinéraire traduit de l'allemand, qui tronque les

(1) Cette lettre d'un Allemand me fut montrée, celles qui suivent étaient imparfaites, et je me plûs à les achever, sans savoir encore l'usage que j'en ferais. Ce fut mon occupation pendant les trois mois et demi que je restai au Prieuré, occupé à la construction du petit temple du Montanvert.

noms des guides, et parle plus des auberges que des beautés de la nature. Il nous semble qu'on devrait marcher avec les ouvrages des auteurs de chaque pays; mais l'on nous a prêté ici deux volumes de l'historien des Alpes, et deux autres volumes de M.r le professeur De Saussure. L'historien est au Montanvert, occupé depuis le milieu d'Avril à y construire un hospice. Des voyageurs qui en viennent, nous disent que cette maison est dans le lieu le plus extraordinaire de l'univers : celle du St. Bernard est plus élevée, mais elle n'est pas comme au Montanvert, environnée de glaces éternelles.

L'on doit l'idée de cet hospice à un ambassadeur Français, qui, passant par Genève, engagea M.r Bourrit à le conduire aux Alpes. Assailli par un très-mauvais temps sur le Montanvert, n'ayant pour s'en mettre à l'abri qu'une mauvaise cabane, il forma le projet d'y bâtir un hospice et chargea notre auteur de son exécution; mais aujourd'hui cette maison s'est construite aux frais de M.r Desportes, résident à Genève.

Ce Montanvert nous inquiète: nous voyons

dans les descriptions que les plus belles horreurs sont à cinq lieues au-delà du Montanvert ; irons-nous les voir au milieu des périls ? Coxe dit qu'on ne peut marcher sans crampons sur cette vallée de glace ; d'autres assurent que ce voyageur n'a pu lui-même en juger, puisqu'il ne descendit pas sur les glaces.

Nouvelle inquiétude ; les guides nous disent qu'on ne peut monter à mulet sans risquer sa vie ; mais une inscription dans la chambre où nous sommes, nous apprend que dernièrement trois Dames, accompagnées par M.r Bourrit, ont atteint l'hospice sans descendre de leurs montures, par une route que l'aubergiste Terraz (1) y a tracée pour transporter sur la montagne les matériaux de la bâtisse : pourquoi ces variantes ? En voici la clef : les guides, depuis quelques

(1) Il est presque douteux que j'eusse pu vaincre les difficultés qui se présentaient à la construction de l'hospice, si je n'avais pas été puissamment secondé par cet aubergiste. J'eus aussi à me louer de Jaques des Dames, et de Cachat le Géant.

temps n'ont pas de mulets à eux. Terraz est le seul qui en ait conservé : quand les guides en auront, ils diront alors que la route est bonne et sans danger.

Nous voici de retour du Montanvert : douze lieues par les rocs, les glaces et les précipices ; cela vous effraie, mais tranquillisez-vous et lisez.

Nous sommes partis à pied, et dans deux heures et vingt minutes nous avons atteint le sommet du Montanvert élevé de 954 toises sur la mer. C'est moins la longeur de la route qui échauffe, que la roideur de quelques parties qu'on ne peut faire sans beaucoup transpirer; il est alors agréable de trouver un bon gîte et un grand feu. L'hospice est d'un aspect vraiment alpin, la vallée de glace qu'il domine, et les grandes sommités qui semblent devoir l'écraser dans leurs chûtes, font un contraste admirable auquel participent les tendres mélèzes, et la plus belle verdure ornée du rosier des Alpes, le beau Rhododendron. Un berger en est le concierge, le lait et la crême qu'il nous offrit nous fu-

rent agréables, et nous trouvâmes Mr. Bourrit occupé à la décoration de la maison, tandis que sa jeune Demoiselle, tenant une pêle à la main, achevait une espèce de terrasse.

Nous avons contemplé cet hospice avec admiration, et nous avons appris avec le plus vif intérêt, les peines qu'on a eues à le bâtir : excepté les pierres, tous les autres matériaux ont été amenés de loin ; les ouvriers y étaient excédés de fatigues ; leurs yeux s'y enflammaient (1) ; leurs lèvres devenaient livides, et la peau de leurs mains y était déchiquetée par la rareté de l'air qu'ils respiraient. Pendant plusieurs jours on voyait le long du nouveau chemin comme une procession de femmes et d'enfans chargés des choses nécessaires, tandis que les mulets y montaient le gypse et la chaux. Enfin Mr. Bourrit qui a présidé à tout cet ou-

(1) Les ouvriers furent obligés d'en descendre à plusieurs reprises pour se rétablir dans le bas de la vallée. Il fallut même les pourvoir de gants de peau de chamois pour garantir leurs mains.

Vue du Montanvert sur la mer de glace, du grand Jorace, du Géant, de l'Aiguille des Charmaux et de l'Hospice.

vrage , ne s'est pas épargné lui-même ; il y est monté lorsque la sommité avait encore six pieds de neige , et elle n'était pas fondue que les mulets en faisaient le chemin.

Après nous être reposés , nous avons pris conseil sur ce que nous devions faire : si nous n'allions que sur la glace qui est au bas du Montanvert, c'était ne faire que ce qu'ont fait six mille voyageurs avant nous , mais si nous poussions jusqu'au Tacul , où seulement dix-huit personnes avaient été , nous devions jouir des plus beaux spectacles : nous prîmes ce parti, encouragés par M^r. Bourrit même.

Le sentier est d'abord joli ; nous pouvions croire qu'il nous conduirait sur la glace : quelle erreur ! A peine eûmes - nous marché vingt minutes , que nous fûmes arrêtés par des rochers à pics sur lesquels on ne peut passer qu'en tremblant ; c'est ce qu'on nomme les *Pontets*. Autre conciliabule. Bon , nous disent nos guides , feriez - vous moins que ce qu'a fait la jeune personne que vous venez de voir au Montanvert , qui , la première de son

sexe les a franchis ces jours derniers ? Surpris de ce que nous entendons, nous nous en faisons décrire les circonstances, et nous apprenons que cette nouvelle bergère des Alpes, conduite par son père, et accompagnée de dix voyageurs, avait surmonté ces obstacles ; et était parvenue jusqu'au Tacul, à quatre lieues en avant du Montanvert avec une légéreté et une ardeur peu communes. Après cet exemple, comment balancer ! aussitôt nous nous engageâmes dans ces précipices ; et nous y voilà suspendus.

Quand nous eûmes dépassé ce mur où il fallut faire usage de nos mains pour nous y cramponner, nous descendîmes sur des plateaux de neige, puis parmi d'énormes blocs de granits, enfin sur la glace : dès lors les ondes qu'elle forme, les crevasses, les ponts à moitié rompus, ne nous arrêtent point, nous avançons, et nous arrivons, après trois heures et trois quarts de marche, à l'angle de deux vallées de glace qui, ensemble font une étendue de seize lieues ; nous voyons à droite, celle par où M.r Bourrit pénétra

en Piémont, nous en contemplons les horribles hâchures, nous voyons le revers des Charmos et du grand Mont-Blanc hérissé de murs énormes de glaces, de rochers à pics, et de huit à dix glaciers, d'une admirable configuration. Tout était extraordinaire dans ces lieux non moins effrayans que les glaces du Pole pour les hardis navigateurs ; lisez l'exact De Saussure et Bourrit, et cherchez à vous représenter des sites qui tantôt nous élèvent au-dessus de toutes les habitations des hommes, et tantôt semblent nous enfouir dans les entrailles même du monde. Aussi nos guides, persuadés qu'on ne vient qu'une fois au milieu de ce chaos de rochers et de glaces, se donnèrent toutes les peines possibles pour nous faire jouir de leurs magnifiques horreurs. Après nous avoir fait contempler la région que le Mont-Blanc domine, ils nous montrèrent l'aiguille du Géant, qui s'élève sous la forme d'un obélisque au-dessus des nuages, et se présente comme suspendue dans les airs ; quelle masse étonnante ! A notre gauche, ils nous firent observer le

glacier du Talefre coupé dans toute sa largeur qui peut être de deux lieues, par de profondes crevasses et par des murs de trois cents pieds de hauteur ; mais chose étrange ! c'est sur ce glacier même que les botanistes vont à la recherche des plantes les plus rares et les plus belles.

En retournant au Montanvert, nous avons eu d'autres aspects : nous avons passé près d'un énorme granit qui a servi d'abri, dans un moment d'orage, à la jeune voyageuse dont nous avons parlé, et dont le courage faisait l'admiration de toute son escorte. Voyez à quoi l'on est exposé ! le bloc est sur la glace, il pouvait rouler, glisser et engloutir tous ceux qui s'y étaient réfugiés ; de tels événemens ne sont pas rares. Dans une course de sa jeunesse, Cachat le Géant confia son bissac et son chapeau à l'un de ces blocs, qui ne tarda pas à les entraîner avec lui.

Les immenses aiguilles qui ceignent la vallée de glace, ne se font pas seulement remarquer par leurs couches verticales, mais encore par les illusions

d'optique dont elles deviennent la cause ; car leur masse les rapproche au point que celles qui sont à quatre lieues, ne paraissent être qu'à deux ; et lorsque la pureté de l'air est moins grande, lorsqu'elles sont gazées par des brumes ou des nuages, elles s'éloignent, et tous les objets changeant de face, offrent des points de perspective qu'on n'avait pas soupçonnés: ce sont des tableaux aussi magiques que sublimes.

Nous vîmes aussi du gros et menu bétail qui paissait parmi les précipices le long des montagnes et à une assez grande hauteur, nous ne pouvions les distinguer qu'avec des lunettes ; ils restent pendant deux mois d'été exposés aux orages et aux avalanches dont le bruit se fait entendre avec l'éclat du tonnerre. Nous ne vîmes pas de chamois, parce qu'il nous aurait fallu atteindre les bases des grandes Aiguilles, en se dirigeant à la droite de celle des Charmos, et cette course nous aurait contraints à passer la nuit au Montanvert, puis à gravir des espaces de plusieurs

lieues au travers des débris très-peu solides (1).

Des quatre guides que nous avons, il en est deux qui ont accompagné M.r Bourrit dans son trajet par la vallée de Glace en Piémont: ce sont Cachat le Géant et Mercure. Ils nous ont rappelé les situations désespérantes où ils se sont trouvés, et qui ont été telles, qu'ils croyaient n'en pouvoir jamais sortir. Leurs guides pleuraient leurs femmes et leurs enfans qu'ils n'espéraient plus de revoir ; ils durent leur salut à leur échelle, et à l'intrépidité de Cachat le Géant.

Revenus sur le Montanvert, nous y avons été de nouveau accueillis par ses habitans, nous nous sommes délassés avec joie dans son hospice, et nous dirons, pour qu'on s'en fasse une idée, que c'est un sallon ayant

---

(1) Cette année, les bases des Aiguilles ont été l'objet de plusieurs courses d'Anglais et de chasses de plusieurs jours. Ils couchaient aux chalets de la Blétière. L'année dernière, cette partie des Alpes fut visitée par M. le professeur Jurine, savant naturaliste.

deux fenêtres, une cheminée ornée d'une belle glace, des placards, une table et des chaises, avec quatre lits de sangle : le tout a coûté quatre-vingt-cinq louis. Nous avons déjà fait observer que l'idée de cette maison était due à M.r Sémonville, et nous avons lu la lettre qu'il écrivit sur ce sujet à M.r Bourrit : tout y exprime l'amour des sciences et l'humanité.

Notre Montanvert a été le théâtre de scènes vraiment sentimentales, et c'est sur ce belvéder, que les étrangers prennent une idée de la capacité des guides dont plusieurs ont fait preuve d'intrépidité et de générosité même. L'historien des Alpes, en leur rendant cette justice devant un grand nombre de personnes, saisit cette occasion pour exhorter de nouveaux guides, aux vertus de leur état. Mettez-vous, leur dit-il, à la place de ces étrangers qui arrivent des contrées les plus lointaines, pour admirer les merveilles de la nature au milieu d'aspects aussi sauvages, justifiez la confiance qu'ils prennent en vous ; vous avez appris à connaître le grand rôle que jouent ces magnifi-

ques objets dans l'organisation du monde, et en démontrant leurs divers phénomènes aux yeux étonnés, vous jouirez en les voyant élever leurs pensées jusqu'à la toute-puissance du grand Être qui les créa. Il était fortement ému par les idées que lui inspirait un tel sujet, et il fut impossible à ceux qui l'entendirent de ne pas partager son émotion (1). Nous concevons cela : est-il un temple plus auguste et où se manifeste autant de grandeur ? N'est-ce pas là que l'homme se sent plus rapproché de son créateur ? Elevé pour ainsi dire au-dessus de la nature, il éprouve des sensations parfaitement neuves, son âme s'épure et toutes ses pensées s'ennoblissent : des hommes que des opinions politiques avaient rendus ennemis

(1) Ce qu'il y eut de singulier encore, ce fut le dépit d'une Dame qui trouvait fort étrange qu'on l'eut fait monter sur ce sommet pour y verser des larmes ; et on remarquait en même temps la sensibilité d'un homme à qui l'on aurait cru des entrailles de fer. La Dame était la princesse Hennin, et l'homme, M. Lenoir, dernier lieutenant de police de Paris.

ne purent résister au besoin d'oublier leurs torts, et leurs mutuels épanchemens attestèrent l'influence de ces climats.

Une scène d'un autre genre eut encore lieu sur cette montagne.

Notre historien avait eu en 1783 une correspondance avec myladi Craven, mais il n'avait jamais vu cette Anglaise de mérite. D'après les lettres qu'il en avait reçues, il s'était fait de cette Dame un portrait idéal qui charmait son imagination; et eût-il vécu un siècle, ce portrait aurait été le même. Or, un jour qu'il était sur le Montanvert avec une foule d'étrangers, et que chaque nation y formait des groupes, il fut appelé par des Anglaises, et l'une d'entr'elles lui parla de myladi Craven; dans son enthousiasme, il en montrait une lettre, lorsque cette Dame, de son côté, lui en fit voir aussi qu'il avait écrites; que l'on juge de sa surprise: c'était myladi Craven elle-même, dont les grâces et la beauté justifiaient le portrait qu'il s'en était fait.

Nous avons descendu cette montagne, mais si tard qu'il nous a été impossible d'ar-

river au Prieuré de jour; un grand feu, une nourriture abondante et saine, et de bons lits dans la jolie maison de M.r Couteran ont suffi pour nous remettre entièrement de toutes nos fatigues ; l'air a sans doute aussi contribué à notre prompt rétablissement, car il est pur et léger dans une vallée qui, d'après les mesures de M.r De Saussure, se trouve élevée de 347 toises au-dessus du lac, et de 528 toises au-dessus de la mer.

CHAPITRE IV.

Première tentative pour parvenir au Mont-Blanc par l'Aiguille et dôme du Goûté. Ascension de deux guides. Inquiétudes qu'ils donnent. Leur effroi à la vue de l'abaissement du soleil à son coucher. Sommeil dangereux. Superbe vue sur Chamonix.

En regardant le Mont-Blanc depuis Chamonix, on croyait pouvoir l'atteindre par le dôme du Goûté ; il fallait donc le tourner à l'Ouest, et en prendre le chemin par la vallée de Bianoçay. Les guides de Chamonix prétendaient que le Mont-Blanc serait toujours inaccessible, de quel côté qu'on voulût le gravir ; mais je ne pouvais me rendre à leur opinion.

Que de motifs m'encourageaient à tenter cette entreprise ! Je devais en retirer des connaissances absolument neuves, être té-

moin de phénomènes intéressans, jouir du spectacle des montagnes dans toute leur magnificence : la découverte des aërostats, m'excitait encore, la hauteur la plus considérable où l'on soit parvenu par leur moyen étant d'environ treize cents toises, je devais me trouver sur le Mont-Blanc à une hauteur plus grande d'onze-cent-vingt-six : comme dans le milieu de l'été, j'avais souvent trouvé les neiges trop amollies, et celles qui couvrent les crevasses trop minces pour être solides, je crus prudent de n'exécuter mon projet qu'en Septembre.

Ayant donné à mes guides, un rendez-vous à Bianoçay, nous y tînmes conseil sur la route que nous avions à prendre : déjà pour arriver à cette vallée, nous avions passé une gorge, puis un vallon sauvage; celui de Bianoçay est par lui-même très-pittoresque; on le voit comme enfoncé dans les entrailles de la terre, situation qui contraste avec la culture des champs, le verd de ses pâturages et les divers glaciers qui y aboutissent.

Nous n'y arrivâmes que deux heures après la fin du jour, mais la nuit était belle, ce

qui nous détermina à continuer notre marche pour atteindre d'une traite les dernières laiteries du canton : ce ne fut que dans la plus élevée que nous nous arrêtâmes. Une fille jeune et jolie l'habitait seule ; elle nous reçut avec grâce, nous fit du feu, nous donna du lait, et nous fûmes nous reposer quelques instans. A minuit nous nous remîmes en marche, précédés d'un flambeau pour éclairer nos pas. Cette façon de gravir les montagnes a ses avantages ; l'on ne voit pas les précipices, et le temps paraît moins long qu'en plein jour, parce qu'on ne distingue point toute l'étendue qu'on a devant soi. Nous fîmes de cette manière quatre lieues et demie de chemin, serrant de près le glacier que nous avions à notre droite, constamment étourdis par le fracas des torrens et celui des éclats de glace qui imitaient le tonnerre. Nous admirions aussi la pureté du ciel et l'immense quantité d'étoiles dont il était parsemé ; jamais nous n'en vîmes autant ; ce spectacle était sublime. Mais à mesure que nous avancions, l'air paraissait s'émouvoir, bientôt nous craignî-

mes de ne pouvoir conserver notre flambeau ; le froid qui d'abord ne nous incommodait pas, augmenta aussi, et son âpreté nous fut sensible.

A la première apparition de l'aurore, il nous fallut escalader d'immenses rochers ; comme ils étaient solides, cet exercice nous coûta peu, le froid seul nous était un obstacle.

A cinq heures et demie, nous nous vîmes au pied d'un mur qu'on peut regarder comme le dernier rampart du Mont-Blanc. Sur notre droite, nous avions un vaste glacier qui pouvait abréger notre chemin. Tandis que nous nous préparions à le traverser et que je mettais mes crampons, deux de mes guides continuèrent à gravir sans que je m'en aperçusse, et devinrent invisibles. Cet accident ne nous inquiéta pas beaucoup, parce que souvent on tourne des rochers peu éloignés, et que pour l'ordinaire on se rejoint ensuite ; mais il n'en fut pas de même ici, et on ne les aperçut que long-temps après à l'extrémité du glacier. La vue de deux êtres vivans sur ces plages désertes était un spectacle qui produisit en nous le mêlange d'é-

tonnement et d'admiration qu'on éprouve en découvrant des nouveautés étranges, et il nous tardait d'entrer pour quelque chose dans le singulier tableau qu'ils nous offraient, et d'augmenter ce groupe de l'espèce humaine en des lieux d'où les frimats l'ont proscrite. Nous avançâmes donc, et comme si ces mêmes frimats eussent craint qu'on n'empiétât sur leurs domaines, ils se firent sentir avec une telle rigueur que nous commençâmes à désespérer de pouvoir les vaincre; il nous semblait qu'on nous déchirait la peau du visage avec la pointe d'une aiguille.

Cet excès de froid ralentit notre marche, et devint tel, que l'un de mes guides (1) ne pouvant pas le supporter, demeura en arrière sur les rochers, et quelque temps après, je me vis moi-même dans l'impossibilité de continuer ma route, d'autant plus embarrassé que je me sentais un commencement de défaillance. J'étais cependant parvenu

(1) C'était Maxime de Salanches; nous l'abandonnâmes sur ces plages désertes. Et c'est de là que le surnom de Baron de Pierre Ronde lui est resté.

assez haut pour être entendu de ceux qui nous avaient devancés : le froid les incommodait si fort, qu'ils furent aussi sur le point de renoncer à leur entreprise. Ils prirent cependant courage et parvinrent enfin sur les neiges du dôme du Goûté. Quelle scène étrange que celle de l'ascension de ces deux hommes vers le ciel et leur entière disparition!

Nous les laissâmes jouir de leur triomphe et nous vînmes aux plages que le soleil éclairait ; ses rayons me ranimèrent, et je me sentis bientôt assez de forces pour gagner des glaciers que je voyais en face, et d'où j'espérai découvrir la vallée de Chamonix. Je recueillis sur mon passage le guide que nous avions abandonné six heures auparavant ; il s'était si mal dirigé, qu'il lui fallut deux heures pour nous joindre, et encore n'y aurait-il pas réussi, s'il n'avait été lui-même guidé par l'animal intelligent que je lui avais laissé, le même qui m'a suivi dans mes voyages pendant treize années (1).

(1) J'ai décrit dans mon Itinéraire de Chamonix

Nous traversâmes d'abord des débris immenses ; à nous y voir errer, on aurait pu nous croire les seuls êtres échappés à la ruine du monde ; et ce qui contribuait à cette idée, c'étaient les éclats des avalanches, et les commotions qu'elles faisaient ressentir près de nous, et au loin.

Nous parvînmes ensuite à de grands glaciers entrecoupés de crevasses dont on ne voyait pas le fond, et c'était à l'extrémité du plus avancé, que nous allions jouir d'aspects superbes. Les grandes aiguilles, les glaciers qui sont le long de leurs bases, et la vallée de Chamonix, se présentèrent sous des formes si belles, si variées, que nous ne pouvions nous lasser de les admirer ; nous étions d'autant plus sensibles à cette vue d'habitations lointaines, que nous n'avions autour de nous que des images de désastres, des amas de montagnes,

---

l'intelligence admirable de cet animal, son adresse et son courage à gravir les glaces et les rochers. Et j'ai dit dans mes Alpes Pennines, les services qu'il me rendait en prenant les marmotes.

des rochers pyramidaux, des vallées incrustées en blanc et d'horribles précipices : ce fut là cependant où nous nous assîmes, les jambes suspendues sur un précipice de huit mille pieds, et cette situation, dont le récit seul peut faire frémir, ne nous donnait aucune inquiétude, je n'en avais pas même pour mon fidèle chien qui se hasardait sur des petites saillies de rochers, allant de l'un à l'autre avec la légéreté et le sang-froid d'un chamois.

Nous y restâmes environ une heure dans un air qui abaissait le thermomètre à o, et nous n'aurions pas encore pensé à nous retirer, sans l'accident qui survint au guide dont j'ai parlé, qui, quoique debout, s'endormit subitement et se laissa tomber (1).

(1) Le besoin de dormir sur les hauteurs est si puissant, que ceux qui y succombent ne sont pas faciles à être réveillés, et cependant ce sommeil est suivi de la mort. Aussi, Messieurs les chanoines du grand St. Bernard, qui surprennent souvent dans ce fâcheux état d'infortunés voyageurs, emploient même la violence pour les en tirer ; ceux de nos guides qui l'ont éprouvé se plaignaient des soins offi-

ce fut le signal du départ, mais je ne quittai ces lieux qu'avec peine à cause de l'inquiétude où j'étais du sort des deux voyageurs qui nous avaient quittés : mes craintes à leur égard, rendirent ma retraite pénible, et souvent j'eus besoin de l'aide de mes compagnons, pour descendre ce que j'avais monté seul et aisément. J'eus cependant le plaisir de rencontrer sept chamois qui, se trouvant surpris, firent volte-face, et franchirent des espaces immenses avec une célérité dont on ne peut se faire aucune idée. Enfin nous joignîmes le glacier de Bianoçay en en suivant les bords, et nous atteignîmes les granges ou laiteries où nous nous reposâmes, bien résolus de remonter le lendemain au-devant de nos voyageurs, s'ils

---

cieux qu'on employait, et peignent cette situation comme la plus douce et la plus heureuse dont ils aient jamais joui. Le seul moyen de s'en garantir est de se mouvoir constamment. L'un de mes guides qui, sur la sommité du Buet, tenait mon parasol sur ma tête, perdit connaissance quoiqu'il fut debout ; heureusement que je m'en aperçus assez à tems pour prévenir sa chûte.

ne revenaient pas à nous pendant la nuit.

Heureusement que sur les onze heures du soir nous fûmes éveillés par eux-mêmes. Empressés à nous apprendre les circonstances de leur expédition, ils nous dirent, que depuis le moment où nous les avions perdus de vue, ils avaient gravi sur les neiges, près de cinq heures au bout desquelles ils s'étaient vus sur le dôme de l'aiguille du Goûté ; que de là ils étaient parvenus encore près de deux élévations qui formaient comme des escaliers jusqu'à la cime du Mont-Blanc, mais d'une grande roideur ; qu'ils les auraient franchies, sans la rareté de l'air qui leur en avait ôté les forces ; que cependant ils avaient embrassé la plus vaste perspective ; qu'ils s'étaient vus au-dessus de l'*allée blanche* ; et qu'au nord les plaines à découvert leur avaient permis d'étendre leurs regards, non-seulement sur le lac de Genève, mais plus de cinquante lieues au-delà ; qu'enfin ils auraient cherché quelque abri sans la frayeur que leur avait donnée la descente rapide du soleil à l'horizon et son volume immense;

que tant de phénomènes leur avaient ôté toute réflexion tranquillisante, et qu'ils avaient fui ces lieux en se laissant glisser debout sur leurs bâtons. Arrivés aux rochers, ils avaient vu des fours de cristaux et des fragmens d'une pierre brisée par la foudre ; ils étaient descendus par des couloirs moins difficiles que ceux par lesquels ils étaient montés, et ils étaient persuadés qu'avec des secours qu'ils n'avaient pas eus, l'on pourrait atteindre la cime du Mont-Blanc. A ce récit, je ne pus contenir ma joie ; il me tardait de communiquer toutes ces circonstances à M.r De Saussure, et je le fis depuis Salanches. Tel fut le motif de la tentative que ce physicien fit l'année suivante ; j'eus l'avantage de l'accompagner avec mon fils aîné, et comme il a décrit lui-même ce périlleux voyage, je ne puis mieux faire que d'en emprunter ici les principaux détails.

CHAPITRE V.

Tentative pour atteindre le Mont-Blanc par le même chemin que la précédente. Précis de ce voyage par M.r De Saussure. Ses expériences à la hauteur de 1907 toises, élevation où personne n'avait encore été en Europe. Superbe coucher du soleil, et marche extraordinaire d'un guide.

Monsieur De Saussure commence sa narration par celle des essais que les guides avaient faits en 1775 et 1783, et de la tentative que j'entrepris avec M.r le docteur Paccard dans cette même dernière année (1);

(1) Ma tentative avec M. Paccard faillit de nous être fatale. Nous arrivâmes sur le sommet de la côte demi-heure avant le coucher du soleil, de sorte qu'il était pleine nuit lorsque nous soupâmes: ensuite nous cherchâmes quelques places de rhododendron pour

puis il ajoute que je mettais plus d'intérêt que lui à la conquête du Mont-Blanc, et que j'eus le bonheur, à force de renseignemens, de faire la connaissance de deux chasseurs de la vallée de Bianoçay, ce qui fut suivi de ma course sur l'aiguille du Goûté.

Dès que cet essai lui permit de croire à la possibilité du succès, il prit la route du Mont-Blanc, et fut joint par moi et mon fils aîné, jeune homme, dit-il, dont les talens promettent les plus heureux succès et que l'amour de la botanique, et des grands objets de contemplation que présen-

---

nous y étendre et y passer en sûreté la nuit : mais qu'on juge de notre effroi lorsque l'aurore nous permit de voir notre situation; nous étions couchés au bord d'un précipice de plusieurs mille pieds au-dessous de nous, sur lequel nos jambes mêmes pendaient. Le moindre mouvement que nous eussions fait pendant notre sommeil nous précipitait sur le glacier de Tacona : cet événement s'est si peu effacé de mon souvenir, que je n'ai pu me défaire d'une sorte de frémissement qui, dans des momens même de repos, me fait souvent tressaillir comme si je m'y voyais encore exposé.

tent les Alpes, a souvent conduit sur les traces de son père. Passant ensuite au voyage même, il transporte le lecteur au village de Bianoçay d'où commence une marche longue et difficile jusqu'à la hauteur de 741 toises, où il trouva une cabane que j'avais heureusement eu l'idée de faire construire dans un site favorable, et en face de l'aiguille du Goûté par laquelle nous devions attaquer le Mont-Blanc. Sur la droite de cette aiguille, il admirait une cime négeuse qui paraissait extrêmement élevée; le bas était couvert de glaciers escarpés, d'où se détachaient des masses énormes de glace qui se précipitaient avec un fracas horrible, et qui, réduites en poussière par leur chûte, se soulevaient comme des nuages à une hauteur étonnante.

Derrière la cabane était une petite chaîne de rocs élevée de quarante pieds au-dessus d'elle; il se hâta d'y monter. Ces rochers dont la hauteur est de 1229 toises au-dessus du lac et de 1422 au-dessus de la mer, sont taillés à pic du côté du Nord-Ouest. Là on voit sous ses pieds l'extrémité méridionale

ridionale de la vallée de Chamonix que l'on domine de près de 900 toises. Le reste de cette riante vallée se voit de là en raccourci, et les hautes montagnes, qui la bordent, semblent former un cirque autour d'elle. Les hautes aiguilles, vues de profil, se subdivisent en une forêt de pyramides, qui ferment l'entrée de cette charmante retraite, comme pour y conserver l'innocence et la paix. De ce côté, la vue s'étend jusques à la Gemmi que l'on reconnaît à sa double sommité; c'est en un mot le plus ravissant spectacle pour ceux qui sont sensibles à ce genre de beauté.

Il choisit ce sommet pour son observatoire; il suspendit son hygromètre et son thermomètre en plein air à un bâton qui les tenait à l'ombre, tandis que debout, sur le point le plus saillant des rochers, il mesurait avec son électromètre le degré de l'électricité aérienne : il est vrai que la bise froide qui régnait alors ne lui permettait pas de rester long-temps dans cette position, il fallait chercher une température plus douce à l'abri des rochers qui entouraient la cabane; mais dès qu'il s'était réchauffé, il

remontait pour jouir de la vue et suivre à ses observations.

Une expérience dont il s'était promis beaucoup de plaisir, était celle de la chaleur nécessaire pour faire bouillir l'eau à différentes hauteurs. Les physiciens connaissent les belles et profondes recherches de M.r De Luc sur ce sujet; leur précision et leur exactitude semblent ne laisser aucun doute sur les résultats : cependant M.r le chevalier Schuckbourgh a cru trouver une loi différente. Il était intéressant de répéter ces expériences, surtout à des hauteurs où aucun physicien ne les avait encore tentées. Depuis dix-huit mois, M.r Paul avait été chargé de construire un thermomètre, armé d'un micromètre, et adapté à une bouilloire portative; mais le manque de tubes convenables, et les occupations multipliées de cet excellent artiste avaient tellement retardé l'exécution de cet appareil, qu'il ne se trouva prêt que la veille du départ; cependant il paraissait très-bien disposé, M.r De Saussure l'essaya dans la nuit avant de partir; il l'essaya encore avec succès à Bianoçay, et il

eut l'espoir qu'il réussirait également par tout : mais à la hauteur de la cabane, la lampe destinée à faire bouillir l'eau refusa de brûler ; elle était construite sur le principe de celles qu'a inventées M.r Argand, mais exécutée à la hâte et sur un mauvais modèle. L'amadou qui lui servait de mèche brûlait d'abord fort bien, mais bientôt cet amadou se changeait en charbon et s'éteignait ensuite ; accident qui n'arrivait point dans un air plus dense : malheureusement l'appareil était disposé de manière qu'il était impossible d'y faire bouillir l'eau sur un feu de bois. Après avoir donc inutilement essayé l'expérience de mille manières différentes, il fallut y renoncer et la renvoyer du moins à un autre voyage.

La magnificence du spectacle que présente le coucher du soleil depuis l'observatoire, vint consoler notre physicien de ce contre-temps. La vapeur du soir, qui, comme une gaze légère tempérait l'éclat du soleil et cachait à demi l'immense étendue qu'il avait sous ses pieds, formait une ceinture du plus beau pourpre qui embrassait toute la partie

occidentale de l'horizon, tandis qu'au levant ; les neiges des bases du Mont-Blanc, colorées par cette lumière, présentaient le plus grand et le plus singulier spectacle. A mesure que la vapeur descendait en se condensant, cette ceinture devenait plus étroite et plus colorée, bientôt elle parut d'un rouge de sang, et dans le même instant, de petits nuages qui s'élevaient au-dessus de ce cordon, lançaient une lumière d'une si grande vivacité, qu'ils semblaient des astres ou des météores embrasés. Lorsque la nuit fut entièrement clôse, le ciel devint parfaitement pur et sans nuages ; la vapeur ne se voyait plus que dans le fond des vallées, les étoiles brillantes, mais dépouillées de toute espèce de scintillation, répandaient sur les sommités des montagnes une lueur extrêmement faible et pâle, qui suffisait néanmoins pour faire distinguer les masses et les distances. Le repos et le profond silence qui régnaient dans cette vaste étendue, agrandie encore par l'imagination, inspiraient une sorte de terreur ; il semblait à M.r De Saussure qu'il avait survécu seul à l'univers et qu'il en

voyait le cadavre étendu sous ses pieds. Quelque tristes que soient des idées de ce genre, elles ont une sorte d'attrait auquel on a de la peine à résister. Il tournait plus fréquemment ses regards vers cette obscure solitude, que du côté du Mont-Blanc, dont les neiges brillantes et comme phosphoriques donnaient encore l'idée du mouvement et de la vie : mais la vivacité de l'air, sur la pointe isolée où il se trouvait, le força bientôt à regagner la cabane.

La longueur de cet asile était de huit pieds, sa largeur de sept, et sa hauteur de quatre. C'est là où il passa la nuit avec nous, les guides la passèrent les uns blottis dans des trous de rochers, d'autres enveloppés de manteaux et de couvertures. Le matin il se prépara à escalader les rochers de l'aiguille du Goûté, il fallait passer par des couloirs remplis de glace très-rapides, et des arêtes non moins roides ; mais le plaisir de sentir ses progrès par l'abaissement progressif des cimes qui avaient d'abord paru au-dessus de sa tête, lui donna, ainsi qu'à ses compagnons, le courage de vaincre

les difficultés ; il eut même un mouvement de joie très - vif, lorsqu'après avoir monté pendant vingt-cinq minutes, il parvint à découvrir le lac de Genève : c'était la première fois qu'il s'était assez élevé sur les bases du Mont-Blanc pour apercevoir cette belle nappe d'eau. Il eut aussi le plaisir de trouver là deux jolies plantes, l'*aretia alpina*, et l'*aretia helvetica ;* cette dernière est extrêmement rare dans les Alpes de la Savoie.

Parvenu au sommet de l'arête, il fallut grimper une pente de neige pour arriver sur le glacier qui forme le plateau de la base de l'aiguille, et là, pour la première fois, il fut aidé de la main de ses guides.

Après ce glacier, il se dirigea directement vers le pied de l'aiguille, et il était sur le point de l'atteindre, lorsqu'il vit monter un homme qui n'était point de la troupe ; mais cette surprise se changea en un cri d'allégresse de toute la caravane, quand on reconnut cet homme pour être celui qui, l'année précédente, m'avait accompagné, et était allé avec Marie Contet, presque jusqu'à la cime du Mont-Blanc ; il n'était pas chez

lui quand on l'avait fait demander, il ne s'était mis en marche que très-tard dans la soirée précédente, avait monté la montagne pendant la nuit, et était venu par le plus court chemin croiser la route qu'il savait qu'on devait suivre ; les guides les plus chargés se hâtèrent de lui donner son contingent du bagage, et il prit gaiement sa place dans la ligne.

Le glacier qu'on avait à traverser aboutissait à l'une des arêtes de l'aiguille du Goûté, sa rapidité la rendait impraticable, elle était séparée de celle qu'il fallait suivre par un de ces couloirs rapides dont on a parlé; il fallut traverser ce couloir, la neige qui le couvrait était encore gelée et très-dure. Ces traverses sont ce qu'il y a de plus redoutable ; car si le pied vous manque, vous avez peu d'espérance de vous retenir : on les passa cependant, en se soutenant à un bâton dont les guides faisaient comme une barrière qui avançait avec eux et assurait parfaitement leur marche.

Après ce couloir, on atteignit la crête du rocher qu'il fallait gravir, et c'est ici que la

tâche commença à devenir pénible ; car outre son extrême rapidité, les rochers qui la composent sont encore incohérens, entièrement désunis par les injures de l'air ; tantôt ils s'éboulaient sous nos pieds, tantôt ils restaient à la main quand nous voulions nous y cramponner ; souvent ne sachant à quoi nous accrocher, nous étions réduits à saisir le bas des jambes des guides qui nous précédaient. Pour surcroît de peines, des neiges tombées deux jours auparavant remplissaient les insterstices des rochers, et masquaient des neiges dures ou des glaces qui se trouvaient çà et là sous nos pas. Souvent encore le milieu de l'arête devenait absolument impossible, et alors il fallait passer le long de dangereux couloirs, et comme aussi les rocs étaient interrompus par de larges fentes, on se voyait obligé d'atteindre des neiges qui couvraient des pentes rapides. Tous ces obstacles augmentaient graduellement à mesure qu'on approchait de la cime de l'aiguille. Enfin, après cinq heures employées à gravir avec effort, dont trois s'écoulèrent sur cette fatiguante

arête, Pierre Balmat proposa de s'asseoir, tandis qu'il irait en avant examiner ce qui restait à faire : on y consentit, et au bout d'une heure il revint et rapporta que non-seulement le restant de l'arête devenait toujours plus dangereux, mais encore, que le haut de la montagne au delà des rochers était couvert d'environ deux pieds d'une neige tendre, sur laquelle il serait impossible d'avancer ; ses guêtres, couvertes de neige jusques au-dessus du genou, attestaient la vérité de ce rapport, et la quantité de celle qui nous environnait, suffisait pour le prouver. En conséquence, on prit unanimement, quoiqu'avec bien du regret, le parti de ne pas aller en avant, et de mettre à profit le site où l'on était parvenu pour faire des expériences.

Le thermomètre se trouvait à une heure, et à l'ombre à deux degrés sur zéro, exposé aux rayons du soleil, il ne monta qu'au septième degré ; cependant il y avait des momens où l'ardeur du soleil devenait insupportable, surtout lorsque nous restions tranquilles. Le baromètre

nous apprit que nous étions à une hauteur de 1907 toises au-dessus du niveau de la mer, hauteur la plus grande où l'on fut encore monté en Europe.

De cette élévation, nous admirâmes l'étendue immense de l'aspect qui se présentait à nous. Du côté du Sud-Ouest, on voyait couler l'Isère fort au-dessus de Chambéry, et la vue remontait au Nord-Est jusqu'à la Gemmi : dans ce demi-cercle dont le diamètre est de cinquante lieues, elle plongeait par-dessus les hautes montagnes, et se portait sur le lac de Genève ; le Jura seul terminait l'horizon au Nord-Ouest, car on le voyait même par-dessus la cime du Buet qui était à plus de 270 toises au-dessous de nous.

Telles furent les jouissances qui nous consolèrent du chagrin que nous causait le succès incomplet de notre entreprise. Nous descendîmes avec les précautions que nécessitait la roideur de la pente, et ce qui m'étonna beaucoup, ajoute M.r De Saussure, ce fut de voir M.r Bourrit le père me devancer avec le désavantage d'avoir

des souliers fourrés, dans lesquels son pied n'avait aucune stabilité ; nous parvînmes enfin sans accident au pied de l'Aiguille, et nous allâmes jusqu'à Bionnay, où la nuit nous surprit avant que nous eussions fait seulement la moitié de la descente. Quant à nos guides nous ne cessâmes d'admirer leur force, leur courage, et en voici un trait vraiment remarquable.

Le soir en arrivant à la cabane on vit que l'on n'avait pas pris assez de vivres ; l'un d'eux offrit d'aller en chercher à Bionnay, en promettant d'être de retour à la pointe du jour ; il tint parole, et marcha ainsi pendant toute la nuit. Le matin il monta avec la caravane, et retourna le même jour coucher à son village : il monta donc deux fois de Bionnay à la cabane, c'est-à-dire plus de 1800 toises, et une fois de la cabane à l'aiguille du Goûté, ce qui fait encore 500 toises. Il monta donc en tout 2300 toises et les descendit dans l'espace de trente-six heures, et cela toujours chargé et sans prendre presque de repos. Ces mêmes montagnards nous surpassent

par leur adresse dans les rochers, et par la force de leur tête au bord des précipices, autant que par celle de leur jarret : ce ne sera donc pas à Chamonix, que des gens élevés dans des villes pourront se vanter d'avoir devancé tous les guides, et d'être allé dans des lieux inaccessibles pour eux.

Pour examiner la nature des pierres de l'aiguille du Goûté, M.r De Saussure avait mis assez de lenteur dans sa descente, et voici à cet égard le résultat de ses observations.

La base générale des rocs de toute cette montagne, est une pierre de corne brune, ou d'un gris obscur, luisante, onctueuse, quelquefois semblable à de la plombagine, mais ne laissant pourtant aucune trace sur le papier ; souvent aussi elle prend une forme écailleuse, et devient semblable à du mica : elle se fond au chalumeau en un verre quelquefois gris, brillant, demi-transparent, d'autrefois noir et mat, différence qui vient de la plus ou moins grande quantité de fer qu'elle contient.

CHAPITRE VI.

Précis des diverses tentatives pour parvenir sur le Mont-Blanc. Ascension de M. De Saussure. Effet de la rareté de l'air. Le Mont-Blanc est trouvé avoir de hauteur sur la mer 2450 toises. Coup-d'œil général sur les Alpes.

Pour bien décrire la région du Mont-Blanc, écrivait à un de ses amis le même voyageur dont j'ai déjà transcrit une lettre, il faut atteindre une montagne qui est en face, savoir, le Bréven. Si elle nous a coûté cinq heures de marche, nous avons été bien dédommagés par les beautés qui se sont offertes le long de la route, et surtout de dessus son sommet. Plus nous nous élevions, plus aussi le Mont-Blanc semblait s'élever : cet effet magique venait de ce que les espaces, que des saillies empêchaient de voir depuis le bas du mont,

se découvraient dans toute leur étendue à mesure que nous montions, et ce que nous avions vu d'une manière verticale, se voyait alors dans une juste proportion.

Afin de pouvoir comprendre tout ce que l'on a dit de ce grand colosse, nous nous sommes fait montrer le chemin par lequel on y est parvenu, et il nous paraît évident que c'est à l'historien des Alpes qu'on a dû le succès des dernières tentatives.

En effet, depuis qu'il avait été sur le Buet, il n'y avait pas d'année qu'il ne cherchât à attaquer le Mont-Blanc tantôt d'un côté tantôt d'un autre, et nous lisons dans le véridique De Saussure, que ce savant illustre mettait beaucoup moins d'importance à cette conquête que M.r Bourrit. Ils eurent le plaisir d'atteindre ensemble l'aiguille du Goûté, à la hauteur de près de deux mille toises, et ce fut précisément ce qui engagea quelques-uns des guides de Chamonix à tenter l'entreprise par la vallée même.

Ils y ont enfin réussi, et quoique M.r Bourrit ait fait obtenir à Jaques Balmat

des récompenses, soit par une souscription en Allemagne, soit du roi de Sardaigne et de M.r De Saussure, il n'en est pas moins vrai que le médecin Paccard a dû partager la gloire de ce Chamonard, si même, comme nous avons des raisons de le croire, il n'en a pas été la première cause.

Dès lors, il était naturel soit à M.r De Saussure, soit à M.r Bourrit de suivre leurs traces, puisque personne n'avait plus qu'eux rendu célèbre ce sommet, et qu'il n'y en avait, excepté celui-là, aucun où ils n'eussent été. Ils se rendirent donc à Chamonix, et comme leurs goûts et leurs talens étaient différens, ils convinrent de faire leur course séparément. M.r De Saussure partit donc le premier, et lorsque M.r Bourrit croyait le suivre, il se vit arrêté au tiers de la route par le changement de temps: ce ne fut donc que l'année suivante qu'il en atteignit à son tour le sommet, accompagné de vingt-deux guides, de son jeune fils, de l'anglais Woodley et de M.r Camper. Nous dirons aussi quelque chose d'une troisième ascension de M.r Bourrit.

M.r De Saussure partit le 1.er Août 1787, avec dix-huit guides ; il avait une tente, de la paille, des couvertures, des matelats, et du charbon pour avoir de l'eau ; sa première station fut sur le sommet de la montagne de la côte élevé de 779 toises au-dessus de Chamonix. On y monte en marchant sur le gazon ou sur le roc ; mais de là jusqu'à la cime, on ne marche plus que sur les glaces ou les neiges.

Le second jour, il traversa le glacier de la Côte, difficile et tortueux, et sur lequel, la veille, l'un de ses guides avait failli de périr : la neige s'était rompue sous lui au milieu d'une large et profonde crevasse, et il était demeuré suspendu entre deux de ses camarades, heureusement qu'ils avaient eu la précaution de se lier les uns aux autres avec des cordes. On atteignit ensuite un groupe de rochers appelés les mulets du Mont-Blanc, après lesquels on marcha en serpentant dans un vallon de neiges qui va du Nord au Sud jusqu'au pied de la plus haute cime ; ces neiges sont coupées par d'énormes et superbes crevasses,

et

et quelle que soit leur largeur on ne peut nulle part en découvrir le fond. Les guides désiraient passer la nuit auprès de quelqu'un des rocs que l'on rencontre sur la route ; mais M.r De Saussure voulait camper au milieu des neiges, et il eut beaucoup de peine à les y déterminer, parce qu'ils s'imaginaient qu'il régnait, pendant la nuit, sur ces hautes neiges, un froid absolument insupportable.

A quatre heures du soir il atteignit le second des trois grands plateaux de neige qu'il avait à traverser ; ce fut là qu'il campa à 1455 toises au-dessus du prieuré, et à 1995 au-dessus de la mer, 90 toises plus haut que la cime du pic de Tenerif. A cette élévation ses guides ne tardèrent pas de sentir l'effet de la rareté de l'air ; ces hommes robustes n'avaient pas soulevé cinq ou six pellées de neige, qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de continuer sans se relayer d'un moment à l'autre, et ce mal-aise leur donnait une soif ardente qu'ils ne pouvaient pas satisfaire, leur eau ayant gelé dans la route.

Le troisième jour il partit tard, parce qu'il fallut faire fondre de la neige pour le déjeûné et pour la route ; elle était bue aussitôt que fondue, et ses gens qui gardaient religieusement le vin qu'il avait fait porter, lui dérobaient continuellement l'eau qu'il mettait en réserve.

Une fois en marche il commença par monter au dernier plateau pour de là tirer à gauche, et arriver sur le rocher le plus élevé à l'Est de la cime (1). La pente ex-

(1) M. De Saussure a omis une circonstance remarquable : il avait pensé qu'il serait prudent d'envoyer avant le jour l'un de ses guides pour tailler des marches sur les pentes les plus rapides de glace, et l'intrépide Michel Cachat fut celui qui l'entreprit. Il parvint donc sans autre secours que son courage jusques aux derniers grands rochers qui dominent le col du Géant ; il était nuit encore lorsqu'il n'avait pas dix pas à faire pour y atteindre, et les étoiles brillaient sur sa tête, lorsqu'au moment où ses yeux dépassant les rochers il vit le soleil dans un horizon, si bas qu'il en fut effrayé, ne pouvant croire à cet astre qui lançait ses feux sur une moitié du globe, tandis que l'autre était dans l'obscurité. C'était l'image d'un incendie général ; il lui fallut quelque tems pour

trêmement rapide, l'était en quelques endroits de 39 degrés, de toute part elle aboutissait à des précipices, et sa surface était si dure qu'il fallut, pour assurer ses pas, la rompre avec la hache : il mit deux heures à gravir cette pente qui a environ 250 toises de hauteur. Parvenu au dernier rocher, il tira sur la droite, et à l'Ouest pour gravir la dernière pente dont la hauteur perpendiculaire est de 150 toises : cette pente n'est inclinée que de 28 à 29 degrés, et ne présente pas de danger ; mais l'air y est si rare, que les forces s'épuisent avec la plus grande promptitude : près de la cime il ne pouvait faire que quinze pas sans reprendre haleine, et il y éprouva même un commencement de défaillance qui le força à s'asseoir ; il mit deux heures depuis le dernier rocher jusqu'à la cime, où il arriva sur les onze heures (1).

---

rassurer ses esprits étonnés. Quelle scène ! ce n'est vraiment qu'à de telles hauteurs qu'on peut en jouir.

(1) Le jour avant cette ascension, un Irlandais qui

Il put enfin jouir sans regret du grand spectacle, qu'il avait sous les yeux : une légère vapeur suspendue dans les régions inférieures de l'air, lui dérobait à la vérité la vue des objets les plus bas, et les plus éloignés, tels que les plaines de la France et de la Lombardie ; mais ce qu'il vit avec la plus grande clarté, c'est l'ensemble de toutes les hautes cimes dont il désirait depuis si long-temps de connaître l'organisation. Il n'en croyait pas ses yeux, il lui semblait que c'était un rêve lorsqu'il

---

était à Chamonix, tombe malade; il envoie le plus intelligent de ses domestiques à Genève pour amener M. le professeur Odier : cet homme parcourt la ville, rencontre M. Odier, l'invite à monter avec lui en voiture sans lui dire où on le menait, et ce ne fut qu'après avoir roulé long-temps qu'on lui apprend que c'est pour Chamonix; les chevaux étaient bons, et ils purent arriver à Salanches entre onze heures et minuit. Le lendemain, M. Odier arrive au Prieuré en habit noir, son chapeau sous le bras, et ses cheveux poudrés à blanc, comme il était parti de Genève; et au moment que M. De Saussure atteignait la sommité du Mont-Blanc, j'eus le plaisir de le rendre le témoin de l'événement qui occupait tous nos yeux.

voyait sous ses pieds ces cimes majestueuses, ces redoutables Aiguilles, le Midi, l'Argentière, le Géant, dont les bases même avaient été pour lui d'un accès si difficile et si dangereux. Il saisissait leurs rapports, leur liaison, leur structure, et un seul regard levait des doutes que des années de travail n'avaient pu éclaircir.

Pendant ce temps-là ses guides tendaient la tente, et y dressaient la petite table sur laquelle il devait faire l'expérience de l'ébullition de l'eau; mais quand il en vint à disposer ses instrumens, et à les observer, il se trouva à chaque instant obligé d'interrompre son travail pour ne s'occuper que du soin de respirer. Si l'on considère que le baromètre n'était là qu'à seize pouces une ligne, et qu'ainsi l'air n'avait guère plus de la moitié de sa densité ordinaire, on comprendra qu'il fallait suppléer à la densité, par la fréquence des inspirations; or cette fréquence accélérait le mouvement du sang, d'autant plus que les artères n'étaient plus contrebandées au dehors par une pression égale à celle qu'elles éprou-

vent à l'ordinaire, aussi avaient-ils tous la fièvre.

Lorsqu'il demeurait tranquille, il n'éprouvait qu'un peu de mal-aise, et une légère disposition au mal de cœur ; mais lorsqu'il prenait de la peine, ou qu'il fixait son attention pendant quelques momens de suite, et sur-tout lorsqu'en se baissant il comprimait sa poitrine, il était obligé de se reposer, et de haleter pendant deux ou trois minutes : ses guides éprouvaient des sensations analogues, ils n'avaient aucun appétit, et à la vérité, leurs vivres qui s'étaient gelés en route n'étaient pas bien propres à l'exciter ; ils ne se souciaient pas même de vin, non plus que de l'eau-de-vie. En effet, ils avaient éprouvé que les liqueurs fortes augmentaient cette indisposition, sans doute en accélérant encore la vitesse de la circulation ; il n'y avait que l'eau fraîche qui fit du bien et du plaisir ; mais il fallut du temps et de la peine pour allumer du feu sans lequel ils ne pouvaient en avoir.

Le baromètre, comme nous l'avons dit,

y était à seize pouces une ligne, et le thermomètre à l'ombre à deux degrés trois dixièmes au-dessous de la congélation, et par ces diverses observations, il a trouvé que la hauteur du Mont-Blanc est de 2450 toises au-dessus du niveau de la mer. Par l'hygromètre, il trouva que l'air de ce sommet était dix fois moins humide que celui de Genève, et il attribue aussi à cette cause la soif ardente que lui et ses guides éprouvaient. Il n'a point vu la mer, quoique depuis la mer il eût vu le Mont-Blanc. Enfin la cime n'a pas de plaine, c'est une arête allongée, et de neige durcie d'où l'on ne voit sortir aucun rocher, si ce n'est à soixante ou septante toises au-dessous de la sommité, et ces rochers sont de granit à couches verticales : à l'Est il les a trouvés mélangés d'un peu de stéatite, et à l'Ouest ils contiennent beaucoup de scors, et un peu de pierre de corne ; les plus hauts sont deux petits rocs très-rapprochés l'un de l'autre, et situés à l'Est de la cime ; il observa sur l'un d'eux des marques de foudre ; car il trouva des frag-

mens épars de tous côtés sur la neige nouvelle à plusieurs pieds de distance (1).

Sa descente du Mont-Blanc fut pénible par la vue des précipices et la roideur des pentes, et il trouva le glacier de la Côte bien plus difficile à traverser qu'il ne l'avait été en montant; il se vit même obligé de descendre une pente de neige inclinée de 50 degrés pour éviter une crevasse qui s'était ouverte pendant le voyage.

La veille du départ de M.r De Saussure pour le Mont-Blanc, il avait promis à M.r Bourrit qu'il laisserait sur le plateau sa tente et huit guides; mais leur lassitude ne permit point de suivre ces dispositions: de sorte que M.r Bourrit fut obligé de revenir avec M.r De Saussure

(1) Je regarde qu'on est sur le Mont-Blanc dès qu'on est parvenu a dépasser le dernier grand rocher qui, depuis Chamonix forme un demi-cercle; c'est à ce rocher que commence la calotte de neige qui du rocher au sommet a 150 toises de hauteur. L'on rencontre pourtant, à cent toises au-dessus du grand rocher, deux petits rocs, les mêmes dont j'ai apporté quelques morceaux brisés.

après quinze lieues d'une marche inutile ; mais décidé à reprendre le surlendemain le chemin du Mont-Blanc. Toutes les mesures en furent prises ; mais arrivé sur la montagne de la Côte, il fut de nouveau forcé de descendre par le changement de temps. Ce fut après ces contrariétés, qu'il entreprit son voyage en Piémont par la vallée de Glace, et le col du Géant, renvoyant le Mont-Blanc pour l'année suivante.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'auteur au Mont-Blanc avec son fils, un Anglais et un Hollandais. Malheureuse séparation, défaillance des guides. Terrible orage : descente par l'aiguille du Midi, magnifique glacier. Etat misérable d'un d'entr'eux. Considération sur diverses circonstances, et nouvelle ascension de M.r Beaufoy, physicien.

Dès que la saison le permit, M.r Bourrit fit tout ce qu'il fallait pour atteindre cette fois la sommité du Mont-Blanc : il avait admis dans ce nouveau voyage un Anglais et un Hollandais, non sans quelques difficultés, et son jeune fils qui, lors de sa course au col du Géant, par la mer de glace du Montanvert, s'était montré capable de supporter les plus grandes fatigues. Ils ne

couchèrent pas sur la côte, mais à quatre lieues au-dessus : ils avaient deux tentes et vingt-deux guides, avec une échelle de quatorze pieds pour passer les crevasses.

La seconde journée, ils se levèrent avant le jour : portant leurs regards sur les plages de neige qu'ils allaient gravir, ils ne purent se défendre de quelques inquiétudes que leurs guides augmentèrent encore, lorsqu'ils déployèrent les cordes auxquelles il fallait se lier : ils se soumirent tous à cette cérémonie et ne tardèrent pas à reconnaître qu'elle seule pouvait les garantir de la mort. En effet, ils furent souvent arrêtés par d'horribles crevasses, sur lesquelles leur échelle fut posée ; et quels momens que ceux où ils se virent suspendus sur d'affreux précipices, dont ils n'osaient sonder la profondeur !

Leur route fut celle qu'avait tenue M.r De Saussure ; ils marchaient à la file les uns des autres, ayant le visage couvert d'un crêpe. Après avoir gravi des pentes rapides et dangereuses, ils arrivèrent à huit heures trois quarts au dernier champ où M.r De Saussure avait passé la nuit. Ce fut là, où

voyant des crêmes se former au ciel, ils prirent la résolution d'atteindre sans retard la dernière sommité.

Les voilà donc en marche; tous semblaient avancer de concert, lorsqu'insensiblement il se forma de grandes interruptions entr'eux. Alarmé des suites fâcheuses qui pouvaient en résulter, M.r Bourrit employa tous les moyens possibles pour ralentir les premiers; ce fut en vain, ils allaient toujours en avant, et bientôt il ne fut plus possible de s'en faire entendre : cessant alors de s'en occuper, il ne pensa qu'aux beautés qui se développaient sous ses yeux, lorsqu'il rencontra plusieurs des guides qui l'avaient devancé, étendus sur la neige sans connaissance, les uns couchés sur leur dos, les autres ayant leur charge à leur côté : ne sachant comment les secourrir, il doublait le pas pour joindre ceux qui portaient l'eau et le vinaigre, lorsqu'il en trouva d'autres qui venaient de succomber. Le ciel vint ensuite ajouter à ses craintes, l'orage paraissait être sur le sommet, le vent en soulevait les neiges, la fumée augmenta, et bientôt la

cime parut être un volcan. Il avança cependant avec courage quoiqu'il ne lui restât que trois guides, Jaques des Dames, Jorasse et Tournier l'Oiseau : s'il regardait en arrière, il voyait au loin ceux qu'il avait laissés sans sentiment; et en portant ses regards en haut, il en découvrait d'autres dans le même état : ce qui redoublait son angoisse, c'est qu'il la concentrait en lui-même dans la crainte de la communiquer à son fils. Pour qu'il devînt le père le plus malheureux il ne fallait qu'un mal-aise du jeune homme.

Ce moment si craint, si redouté arriva; il se plaignit d'un mal de tête et il fallut un instant suspendre la marche; ils avaient déjà surmonté tous les rochers, ils voyaient à leurs pieds les grandes aiguilles, et les sommités de la Suisse et du Milanais, ils marchaient vers la cime; mais le vent et le froid qui devenaient excessifs ne leur permettaient aucune jouissance : le mont lui-même était affreux; les neiges que le vent soulevait se répandaient autour d'eux et les aveuglaient, les traces de leurs pas étaient aussitôt effacées : cependant ils cherchaient à

suivre les imprudens qui les devançaient, et ils les découvrirent à trois cents pas, lutant contre l'orage qui les faisait décliner de la cime où ils tendaient. Ce moment fut horrible ; on les voyait se cramponner les uns contre les autres ; ils formaient deux groupes ; le premier persista à vaincre les obstacles, et le second prit le parti d'abandonner le triste avantage de surmonter la hauteur peu considérable qui leur restait à franchir. L'Hollandais (1), rétrogradant à la hâte, et portant sur tous ses traits l'empreinte de la terreur, déclara à M.r Bourrit qu'il croyait ses compagnons perdus. Ce discours, qui devait suspendre sa marche, l'anima du désir de secourir, s'il en était temps encore, l'Anglais et ses guides. Il avança donc avec son fils au milieu du plus terrible orage, et quoique couvert de neige, il dépassa les deux

(1) M. Camper, faillit être enlevé par l'orage, il ne tenait déjà plus au sol lorsque ses guides le retinrent par le bas de sa redingote. Le récit qu'il en fait dans son pays a paru si fabuleux qu'il n'a osé en parler davantage.

petits rochers que M.r De Saussure avait trouvé brisés par la foudre. Enfin, il atteignit la cime lorsque son fils prit mal pour la seconde fois, et cette circonstance malheureuse fut le terme de son ascension.

Cependant, tandis qu'il faisait descendre son fils, il prit une direction à l'Est puis au Midi, pour parvenir à la partie du mont que l'orage n'atteignait pas; et c'est là qu'il jouit de l'ensemble de toutes les Aiguilles, des vastes glaciers qu'elles contiennent, et d'un horizon immense : comme l'air était pur, il vit très-distinctement quelques parties de la mer que M.r De Saussure n'avait pu voir, et en traça même les bords ainsi que les chaînes des montagnes les plus éloignées; ce fut aussi dans ce moment de repos qu'il observa son thermomètre qu'il vit descendre à treize degrés sous le point de la congélation. Quelle jouissance que celle qu'il avait en contemplant sous ses pieds ces fières aiguilles (1) ! Ce triom-

(1) Je les dominais de 360 toises au moins. Il paraît que je laissai au-dessus de moi environ 15 à

phe sur tant de masses aussi anciennes que le monde, devait n'être que de quelques momens, car bientôt elles devaient reprendre leur empire. En voyant Chamonix, il ne doutait pas qu'il ne fût avec ses guides l'objet des regards inquiets des habitans ; et que leurs enfans soupçonnant leur fâcheuse situation, ne fissent des vœux pour leur prompt retour.

Dans sa descente il trouva encore plusieurs guides dans le même état de faiblesse où il les avait vus en montant ; quelques-uns cependant avaient pu gagner la tente, et insensiblement il eut le bonheur de les secourir et recueillir tous dans sa route ; son fils avait aussi repris ses forces : enfin, ce fut un moment heureux que celui où il crut apercevoir l'Anglais descendre avec ses guides.

---

20 toises que les neiges me dérobaient encore. Il y eut cependant un moment que la plus haute arête parut distinctement à mes yeux ; j'estimais que je n'en étais éloigné que de huit minutes d'une marche ordinaire.

Quand

Quand tous se furent réunis, ils donnèrent au repos une heure et demie, puis ils se remirent en marche par des plateaux d'une roideur tellement extrême qu'ils ne pouvaient croire les avoir montés ; ils eurent aussi à traverser d'énormes crevasses (1), et ne passèrent point sans inquiétudes sous les murs que forment les glaces du dôme du Goûté, qui paraissent comme suspendues et prêtes à s'abîmer : leur blancheur éclatante, opposée à la teinte noire du ciel, offrait un des plus beaux spectacles.

Détachant leurs regards de ces formidables objets pour les porter au loin, ils virent le lac de Genève et Chamonix comme une miniature ; mais les montagnes les rapelaient encore. Tant et de si vastes sommités de glaces et de neiges leur semblaient

(1) Dans l'une de ces crevasses, j'admirais la tête d'un Nepture du plus grand genre de sculpture, de la taille la plus hardie, unie à tous les détails de la plus grande beauté. Ce colosse était accompagné d'urnes ou de vases imitant l'antique. J'en avais vus de semblables lorsque je parcourais la vallée de Chermontane avec M. le prieur Murith.

un autre monde, de la hauteur où ils se trouvaient placés, ils planaient sur les cieux même ; une lisière de nues qui bordait la Bourgogne prenait la forme d'un continent ; on croyait y distinguer des campagnes, des lacs, des fleuves, des golphes, des îles, des caps, et un couronnement de grands sommets ; l'illusion était complète ; jamais spectacle ne leur parut plus magnifique.

Ils arrivèrent enfin à ces rochers isolés où M.r De Saussure avait passé la première nuit ; ils y dressèrent leurs tentes, et de ce site ils admirèrent le coucher du soleil qui leur offrit un tableau non moins étonnant encore : cet astre se montrait sur un horizon si abaissé, et dans un si grand éloignement, qu'il leur semblait un autre globe ; les nues non moins belles de couleur que l'astre même excitaient aussi leur admiration.

Rapprochons maintenant les sensations diverses de ce voyage.

Et d'abord nous avons vu, dans celui de M.r De Saussure, que le ciel était calme et pur sur la cime du Mont-Blanc, mais que la rareté de l'air y était telle que lui et

ses guides avaient de la peine à y respirer : cependant comme le thermomètre n'y descendit qu'à trois degrés sous zéro, son séjour y fut supportable : tandis que dans le voyage que nous décrivons, le vent fut si terrible, qu'il soulevait les neiges des bases pour les élancer sur le sommet, et le froid était extrême, puisque le thermomètre descendit au treizième degré. Remarquons encore que M.r De Saussure ne fut incommodé de la rareté de l'air, qu'en approchant de la sommité, et qu'au contraire les guides de M.r Bourrit se trouvèrent mal à peu de distance de la tente, c'est-à-dire, fort au-dessous des derniers rochers : or, quelle peut être la cause de cette différence, si ce n'est que le vent soufflant de bas en haut, et par conséquent venant des plaines, dilatait l'air du sommet, en diminuait la grande sécheresse, puis s'abaissant jusqu'aux plages où les guides avaient succombé, contribua au recouvrement de leurs forces. On peut donc en tirer cette conséquence, que si le vent qui venait de l'ouest avait eu sa direction du nord au midi qui était celle de

nos aventureux voyageurs, ils n'auraient pas succombé dans leur marche.

Il paraît ensuite que les neiges du Mont-Blanc lui viennent moins du ciel que des bases même de cette montagne : le vent en soulevant les neiges comme on nous représente les eaux de la mer soulevées par les trombes ; ces neiges élevées à 200 pieds au-dessus de la cime, se répandaient sur toute la sphère du mont, jusqu'à 100 toises au-dessous, ce qui peut faire croire qu'il n'y neige jamais, ou du moins bien rarement, sa cime dépassant la région des nues.

Une autre observation semble appuyer cette opinion. Lorsque des plaines du midi les nues s'avancent vers celles du nord, on ne les voit pas escalader le Mont-Blanc et planer sur son sommet, mais se frayer des passages entre les gorges des grandes aiguilles, et souvent même on les voit arriver par le passage du Bonhomme pour se verser dans la vallée de Chamonix par la Rogne (1). Avant cette arrivée des nues à pluie

(1) La *Rogne* est liée au Mont-Blanc, elle domine

on remarque, il est vrai, que le Mont-Blanc n'est pas sans vapeurs, car alors ces vapeurs recevant les rayons du soleil présentent comme une couronne que les habitans nomment son chapeau; mais ces vapeurs sont très-transparentes et ne tardent pas à se dissiper. Il est temps de revenir à nos voyageurs.

Nous les avons laissés aux rochers isolés du Mont-Blanc. La nuit qu'ils y passèrent fut très-mauvaise, l'anglais Woodley qui avait les deux pieds gelés ne cessa de se plaindre; Dominique Balmat était presque aveuglé, le brave Cachat le Géant avait les mains très-souffrantes, et les autres guides n'étaient guères mieux. Cependant il leur restait le glacier de la Côte à traverser, ils se levèrent donc de grand matin, et lorsqu'ils y arrivèrent ce glacier était devenu

---

le glacier de Biannoçay, et s'abaisse considérablement contre la vallée du Nant-Bouran, que l'on remonte pour passer le col du Bonhomme. Son revers domine aussi le passage de la Seigne dans l'Allée-Blanche. Sa hauteur approche des 2270 toises.

impraticable : alors ils prirent le parti d'atteindre celui de l'aiguille du midi, quoique sa roideur leur parut effrayante; il leur fallut passer dans des défilés si étroits et si profonds que les parois de chaque côté s'élevaient de 4 à 500 pieds de hauts; mais ils se virent ensuite dans une plage très-vaste, enceinte des plus magnifiques configurations. Telles parties se présentaient comme des palais, telles autres comme des arcs de triomphe, et de distance en distance s'élevaient des pyramides, des obélisques d'une grande hauteur. Tout était si étrange que ce qu'ils voyaient leur semblait un beau rêve.

Occupés à contempler ces merveilles, ils ne se pressaient pas, lorsque tout-à-coup ils sentirent une commotion générale comme celle que l'on éprouverait par un tremblement de terre; alarmés de leur position, ils se mirent à courir ça et là pour échapper au danger et aux chutes de ces colonnes isolées qu'ils croyaient devoir se renverser, et les couvrir de leurs débris.

Cependant aucun malheur ne leur arriva et ils purent enfin parvenir aux bases de

l'aiguille du midi, et de là dans six heures de marche ils arrivèrent au prieuré, où chacun s'empressa d'autant plus à s'informer des circonstances de leur voyage, qu'on avait deviné leur fâcheuse situation. Du haut du col de Balme, du Bréven, l'on avait suivi leurs traces ; on avait pressenti leurs peines, et on les félicitait d'avoir échappé à l'orage qui les avait atteint ; mais comment pouvaient-ils satisfaire à la curiosité ! L'un d'eux revenait avec ses pieds gelés, et tous avaient plus besoin de leurs lits, qu'ils ne pouvaient trouver de plaisir à répondre à des questions dictées par l'amitié : M.r Woodley eut pendant treize jours les pieds dans une eau de glace et de sel (1), et M.r Bourrit y tint les siens un jour entier. D'après son calcul, ils avaient été quinze heures sur les rochers, et vingt-six sur la neige, ou la glace. Il nous reste maintenant à vous dire qu'un astronome et physicien anglais,

(1) J'obtins des étrangers de prendre leurs repas tous ensemble pour distraire cette victime du Mont-Blanc.

M.r Beaufoy, a voulu monter aussi sur le Mont Blanc, qu'il en a pris la latitude, qu'il l'a trouvée de quarante-cinq degrés cinquante minutes, onze secondes; qu'il a estimé le Mont-Blanc à 6000 de Neufchâtel, ou à peu près 20 lieues en droite ligne de cette ville, et que les résultats de ses savantes opérations, faites au sommet, ont été le travail de son épouse, jeune personne de 19 ans. M.r Beaufoy y monta avec dix guides et son domestique, et il crut ne pouvoir jamais atteindre le sommet où il souffrit beaucoup. Il revint dans un état affreux, ayant le visage boursoufflé, la peau enlevée, et il crut en avoir perdu les yeux. Que l'on se représente les alarmes de son épouse: rassurée par M.r Bourrit qui ne la quittait pas, ce n'était qu'avec le doute, qu'elle se livrait à l'espérance.

Quatre autres Anglais ont voulu en 1792 entreprendre le même voyage; ils n'avaient d'autre but que d'aller sur la cime du Mont-Blanc; ils croyaient faire ce voyage comme ils auraient été au col de Balme, ou au Bréven, ou comme une partie de plaisir. Hélas!

leur légèreté et leur imprudence ont failli avoir des suites déplorables : en montant la côte, ils firent des faux pas qui entraînèrent des blocs de rochers dont l'un des guides eut la jambe cassée, et un autre le crâne enfoncé. Eux-mêmes enfin en revinrent plus ou moins blessés. Tel fut le sort de cette dernière tentative qui se borna à la moitié de la montagne de la côte. Je crois devoir ajouter, qu'ils furent soigneux de faire passer aux blessés des sommes d'argent qui ont prouvé leur sensibilité.

Il résulte de tout ce que nous avons éprouvé que sans un grand but et des moyens qui ne sont pas au pouvoir de tous, il est inutile d'en former le projet. Je pense que c'est par erreur que M.r Ponce, dans l'éloge qu'il a fait de M.r Lamanon, dit, qu'après avoir parcouru le Piémont, l'Italie et la Suisse, il visita les Alpes, et gravit le Mont-Blanc jusqu'à sa cime. J'ai connu ce naturaliste à Paris et à Genève, et s'il monta sur une sommité du Mont-Cenis, il s'en fallait de mille cinquante toises, qu'il fut arrivé à la hauteur du Mont-Blanc où il n'a jamais été.

CHAPITRE VIII.

Ascension de M.rs Dortheren et Forneret au Mont-Blanc, la tourmente les y surprend, descente précipitée. Entreprise infructueuse, dangereux passage du glacier de la Côte.

Ainsi donc, le Mont-Blanc qu'on avait regardé si long-temps comme inaccessible ne l'était plus, et il était à croire que chaque année il serait atteint, soit par des artistes ou des savans, malgré les difficultés d'une telle entreprise ; mais les événemens qui ont agité l'Europe, ont éloigné les étrangers des glaciers, et ce n'est que depuis la paix que la contemplation du magnifique théâtre des montagnes les y a attirés de nouveau.

Parmi le grand nombre de voyageurs qui sont arrivés cette année à Chamonix, il s'en est enfin trouvé deux qui ont essayé leurs for-

ces, et ont réussi à parvenir sur le sommet du Mont-Blanc : voici donc quelques détails sur cette cinquième ascension.

M.r Forneret de Lausanne et M.r le baron Dortheren Courlandois, arrivèrent le 9 Août à Chamonix; ils avaient déjà gravi diverses montagnes, et ne crurent pas que le Mont-Blanc fût au-dessus de leurs forces; ils en firent donc le projet, et partirent accompagnés de sept guides. Ils prirent leur route par la montagne de la Côte, traversèrent le glacier, et vinrent coucher aux *mulets*, rochers isolés où l'illustre De Saussure avait fait construire une cabane dont le temps a enlevé le faîte. Le 11 ils gravirent les plateaux resserrés entre les mulets et la partie du Mont-Blanc qu'on appelle le dôme du Goûté. A dix heures, un violent orage s'éleva, les nues s'entassèrent, les neiges furent soulevées par un vent impétueux; et cependant les deux voyageurs, loin de perdre courage, redoublèrent tellement leurs efforts, qu'entre midi et une heure, ils atteignirent le sommet. Bientôt la tourmente les y force à s'asseoir en pelo-

ton les uns contre les autres, de peur d'être précipités, et bientôt au bout de 20 minutes, il fallut en descendre. Avaient-ils désiré jouir d'une perspective étendue ? Leur but était manqué ; car ils ne découvraient que quelques parties de la vallée de Chamonix, ou de l'Allée-Blanche sur Cormayeur, par des déchiremens qui se faisaient dans les nuages; et encore ces espèces de vides transparens disparaissaient aussi-tôt qu'ils étaient formés. Se proposaient-ils quelques expériences ? Le temps ne les aurait pas permises; eux-mêmes ne paraissaient pas avoir eu le projet d'en faire, puisqu'ils étaient dépourvus de tout instrument, et n'avaient qu'un thermomètre à l'esprit de vin ; en le comparant avec le mien qui est gradué sur celui de l'observatoire de Genève, il paraît qu'ils ont éprouvé un froid de sept degrés, c'est-à-dire, moindre de six degrés que celui que j'y éprouvai en 1788, puisque mon thermomètre y descendit à treize degrés sous celui de la congélation.

Mais ce qui les a surtout incommodés, c'est une succession d'ondées de neige et de

givre dont ils ont été chargés comme dans la plus rigoureuse saison : la rareté de l'air ajoutait à la difficulté de la marche; leur poitrine était déchirée , et ils m'ont déclaré que les raisons les plus puissantes ne pourraient les engager à entreprendre de nouveau une semblable course. Dans leur descente ils ont été entravés par d'énormes crevasses , ils ont vu de grandes avalanches , et ils sont arrivés à cinq heures du soir aux Mulets , où ils avaient passé la nuit précédente , et où ils ont encore couché dans la hutte de pierre. Le lendemain , comme ils trouvèrent leur route toujours plus encombrée , plus dangereuse et plus pénible ils se sont dirigés vers les bases de l'aiguille du midi , renonçant ainsi à quelques provisions qu'ils avaient déposées sur le sommet de la montagne de la Côte , et ils ont heureusement regagné Chamonix vers les trois heures.

Telles sont les principales circonstances de leur voyage ; s'ils n'ont pas augmenté la somme des observations qu'on a pu recueillir sur cette haute région des Alpes , au moins ont-ils continué de frayer une route

qui semblait se fermer, et que de courage ne faut-il pas pour affronter tant de périls! Que d'éloges méritent ceux qui domptent la nature, et par la hardiesse de leurs entreprises étendent le domaine des hommes.

Cette ascension de M.rs Forneret et Dortheren a excité un Anglais à suivre leurs traces. Le colonel Pollen arriva à Chamonix le 19 Septembre, âgé de 32 ans, homme alerte et fait pour gravir les montagnes; il donne à entendre qu'il veut atteindre au sommet du Mont-Blanc; il en prend le chemin avec quatre guides seulement, sans tente pour s'abriter sur les neiges, sans échelle même, se reposant sur ses forces, sur son courage et celui de ses conducteurs, portant même sa part du bagage qu'on avait jugé le plus indispensable. Sa route fut celle que j'avais prise dix-neuf années auparavant avec le docteur Paccard et six guides, lorsque j'essayai de me frayer le chemin de cette sommité, et dans six heures, ils atteignirent les rives du glacier de la Côte.

Dans les premiers jours de la belle saison, ce glacier est quelquefois accessible, parce

que les crevasses se trouvent chargées de neiges qui servent de pont pour les franchir ; mais dès la fin de Juillet, les neiges étant en partie fondues, ces affreux précipices paraissent à découvert ; et au mois d'Août, il faut y descendre avec une échelle pour remonter les parois opposées, et souvent même, quand on parcourt les profondeurs, on cherche long-temps en vain les moyens d'en sortir. Que l'on se rappelle la situation déplorable où je me trouvai avec mon fils, dans mon voyage par le col du Géant ; sans notre échelle et le courage intrépide de Michel Cachat, il est douteux que nous en fussions revenus.

Nos voyageurs n'avaient pas les mêmes secours que nous ; aussi les glaces sur lesquelles ils se hasardaient leur présentèrent des obstacles si multipliés, qu'ils ne purent les vaincre ; ils en trouvèrent encore de très-grands dans les nouvelles neiges qui, chaque jour s'éboulant en avalanches, masquent les crevasses, et l'on sait comment le Liégeois, M.r Eschen, fut englouti par les neiges du Buet ; mort déplorable qui attend peut-

être d'autres voyageurs assez imprudens pour ne point vouloir profiter des conseils qu'on leur donne.

Nos voyageurs reconnurent enfin l'inutilité de leurs efforts, et reprirent le chemin de Chamonix, où ils arrivèrent à onze heures du soir, après quinze heures d'une marche hérissée de périls. Loin que ces circonstances aient découragé le colonel, il se propose de revenir l'année prochaine avec tous les instrumens propres à d'utiles expériences, et de déposer chez M.r Couteran deux tentes qui puissent servir à tous ceux que l'amour des sciences conduira désormais sur les hautes sommités.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Voyage de l'Auteur et de son fils par la mer de glace en Piémont. Leur détresse, ils sont sauvés par la valeur et l'intrépidité de J. Michel Cachat. Passage par le Col du Géant. Voyage de Mr. De Saussure au même Col. Campement pendant dix-sept jours, terrible orage. Superbe situation de son observatoire. Résultat de ses expériences.

Après vous avoir dépeint le Mont-Blanc, il me reste à vous parler d'un singulier voyage entrepris par Mr. Bourrit et ensuite par Mr. De Saussure pour traverser de Chamonix en Piémont par la mer de glace du Montanvert.

Une opinion assez répandue soit à Turin soit à Genève, était celle qu'un homme de la dernière de ces villes avait été à Turin dans trente-huit heures en traversant les

gorges des Alpes, et souvent le roi de Sardaigne l'avait entendu dire. Ce prince, voulant savoir si cette opinion avait quelque fondement, désira s'en entretenir avec l'historien des Alpes; et celui-ci, après quelques explications avec le prince, résolut d'aller à cette recherche, quelques qu'en pussent être les peines et les difficultés. Ce fut donc dans ce but qu'il consacra tout un été à parcourir les vallées et les gorges qui avoisinent les passages du Bonhomme et du petit St. Bernard; il crut une fois réussir par le grand glacier de la Tuille, à l'extrémité duquel on découvrait le cours du Pô; mais la longueur de la descente lui prouva son erreur, sans compter qu'il fallait toujours atteindre le Bonhomme et le chemin de la Tuille.

Tournant donc ses regards du côté de la Val-d'Aoste, il lui sembla que la direction de cette vallée l'approcherait le plus de son but; mais il fallait y pénétrer par d'autres passages que ceux qui étaient connus et il n'y avait d'espoir que par la mer de glace du Montanvert. Tel fut le motif de

ce voyage dans lequel il faillit de périr avec son fils et ses guides.

Ils se munirent d'abord d'une échelle de quatorze pieds pour traverser les crevasses, ils prirent deux haches pour tailler des escaliers sur les glaces, des cordes et de longs bâtons à pointes et à crochets. Il fallait descendre sur la glace avant le jour, arriver au Tacul entre six et sept heures, et s'aventurer dans des lieux perdus sur des plages semées d'énormes crevasses, les franchir, et si on ne le pouvait pas, il fallait y descendre pour les remonter aux côtés opposés. Ils devaient s'attendre à s'y voir comme dans des labyrinthes, et souvent s'y enfoncer au hasard de n'en pouvoir sortir. Enfin, en supposant même qu'ils parvinssent aux plages les plus élevées, ils devaient y être exposés à des neiges trompeuses qui, en s'ouvrant sous leurs pas, pouvaient devenir leur tombeau.

Toutes ces difficultés étaient senties et cependant elles n'ébranlèrent point leur résolution : on a blâmé Mr. Bourrit d'y avoir exposé son fils ; mais ce jeune homme avait

déjà montré tant de courage et d'énergie qu'il l'aurait affligé de ne pas se rendre à ses vives sollicitations.

Tout ce qu'ils avaient prévu leur arriva, ils se virent forcés de descendre dans des crevasses tellement profondes qu'à peine voyaient-ils le ciel, ils crurent cent fois y trouver le terme de leur existence; mais tandis que quatre d'entr'eux commençaient à perdre toute espérance, Cachat le Géant la leur rendit par ses efforts et son audace, et ils parvinrent à surmonter tous les dangers de leur position.

Parvenus près du Géant, ils eurent de nouvelles craintes; le ciel y devint orageux, les sommités leur furent cachées, et ils ne savaient plus où diriger leurs pas; la neige la plus épaisse les atteignit ensuite, et le froid y devint si aigu que le cuir de leurs souliers se gela, et que le crêpe dont le visage du jeune homme était couvert avait des glaçons d'un pouce de longueur.

Quelle situation que celle où ils se trouvèrent! Ils étaient sur les glaces d'une mer sans rivage, et n'avaient d'autre objet

sous les yeux que leurs corps qui encore s'effaçaient pour peu qu'ils s'éloignassent les uns des autres (1).

Cependant le ciel dans cette détresse vint à leur secours, des coups de vent leur découvrirent tout-à-coup quelques sommités, et bientôt le détroit par lequel ils devaient passer ; ils y entrèrent, et arrivés à son extrémité, ils eurent l'inexprimable satisfaction de voir sous leurs pieds la Val-d'Aoste, ses montagnes et leur abaissement dans les plaines du Piémont ; enfin le bourg de Cormayeur et toutes les parties de ce tableau éclairées du plus beau soleil: Comment rendre le contraste que leur offrait la belle nature avec les horreurs dont ils étaient encore environnés! Comment décrire cette sensibilité poétique du guide qui les avait sauvés lorsque prenant le jeune homme sur ses genoux, il le comblait d'éloges et

---

(1) Quoiqu'ils fussent débarrassés des crevasses, il y en eut une de masquée, dans laquelle Charles Mercure tomba; mais l'échelle qu'il portait le retint suspendu sur l'abîme.

de bénédictions ! De telles scènes ne sont bien senties que sur les lieux qui les ont fait naître.

Leur esprit une fois tranquille, ils purent jouir de l'aspect du Mont-Blanc, qui d'ici se présente défendu par d'immenses rochers d'une coupe si hardie, si pyramidale que l'on redouterait d'en approcher, si leur masse énorme ne rassurait : il en est de même de l'aiguille du Géant masse étonnante de granit qui élève sa tête altière soit du côté de l'Italie, soit dans nos plaines : on le voit depuis Genève et presque de tout le pays-de-Vaud. Enfin, tous ces colosses sont environnés de vastes glaciers qui s'élèvent eux-mêmes à de grandes hauteurs.

Après avoir contemplé ces magnifiques et formidables objets, nos voyageurs descendirent à Cormayeur où ils arrivèrent à dix heures du soir protégés dans leur descente souvent rapide par un léger clair de lune ; ils avaient marché dans ce jour onze heures sur les glaces, et six heures sur les rochers. Le lendemain ils couchèrent à la Cité d'Aost ; le surlendemain ils passèrent le

grand St. Bernard, et le jour suivant ils traversèrent de Martigny le Trian, puis le Col de Balme, et arrivèrent à Chamonix après treize heures d'une marche très-pénible depuis le bourg de St. Pierre. Tel fut le succès de ce voyage vraiment extraordinaire. Voici quelques détails sur celui de Mr. De Saussure à ce même col du Géant.

Il y avait quelque tems qu'il cherchait un sol élevé pour y faire diverses expériences, et il crut trouver dans celui du Géant un lieu favorable. Il partit donc avec son fils le 2 Juillet 1788, et vint coucher au Tacul sur la mer de glace : il ne passa pas par le milieu du glacier, parce qu'il était ouvert et dégarni de neige au point de devenir entièrement inaccessible, et il fut forcé de suivre le pied d'une haute cime nommée *la noire*, en côtoyant des pentes de neiges extrêmement rapides et bordées de profondes crevasses, passage difficile, quoique les guides le trouvassent moins dangereux que celui du glacier. Il eut ensuite à courir, comme au Mont-Blanc, le danger des crevasses cachées sous de minces pla-

teaux de neiges, les crevasses devenaient moins larges et moins fréquentes vers le haut de la montagne, et il se flattait d'en être à peu près délivré, lorsque tout-à-coup il entendit crier des *cordes* des *cordes*; on en demandait pour retirer du fond du glacier Alexis Balmat, l'un des porteurs du bagage qui précédait la caravane d'environ cent pas et qui avait disparu tout-à-coup du milieu de ses camarades, englouti par une large crevasse de soixante pieds de profondeur; heureusement qu'à moitié chemin, c'est-à-dire, à la profondeur de trente pieds, il fut soutenu par un bloc de neige engagé dans la fente; il tomba sur cette neige sans s'être fait d'autre mal que quelques écorchures au visage; son meilleur ami J. P. Favret se fit sur-le-champ lier avec des cordes et dévaler en bas pour aller s'attacher à lui bien solidement, on remonta d'abord, puis les deux hommes l'un avec l'autre. Alexis en sortant de là était un peu pâle, mais il ne témoigna aucune émotion; il reprit sur son col les matelats qui composaient sa charge, et se

remit en marche avec une tranquillité inaltérable.

Le moment de l'arrivée de Mr. De Saussure au terme de son voyage, ne fut pas comme à l'ordinaire un moment de satisfaction. La cabane qu'il avait envoyé faire était trop petite, et sa situation n'atteignait pas à 1800 toises de hauteur: il avait cependant, du côté de l'Italie, un horizon d'une étendue immense composé de chaînes redoublées, de montagnes en partie couvertes de neiges, entre lesquelles on découvrait quelques vallons riants et cultivés; du côté de la Savoie, le Mont-Blanc, le Géant et les cimes intermédiaires présentaient un tableau très-grand, très-varié et très-intéressant.

Après avoir fait ses arrangemens, il passa une assez bonne nuit, mais la suivante qui était celle du 4 au 5 Juillet, il fut assailli par le plus grand orage dont il ait jamais été témoin. Il s'éleva, à une heure après minuit, un vent de Sud-Ouest d'une telle violence, qu'il croyait à chaque instant qu'il allait emporter la cabane de pierre dans laquelle son fils et lui étaient couchés.

Ce vent avait ceci de singulier qu'il était périodiquement interrompu par des intervalles du calme le plus parfait, dans ces intervalles il entendait le vent souffler au-dessous de lui dans le fond de l'allée blanche, tandis que la tranquillité la plus absolue régnait autour de la cabane ; et ces calmes étaient suivis de rafales d'une violence incroyable ; c'étaient des coups de vents redoublés qui ressemblaient à des décharges d'artillerie, il sentait la montagne même s'ébranler sous ses matelats ; le vent se faisait jour par les joints des pierres de la cabane, il souleva même une fois les draps de son lit, ses couvertures, et le glaça de la tête aux pieds ; il se calma un peu à l'aube du jour, mais il se releva bientôt et revint accompagné de la neige qui entrait de toutes parts dans son asile. Il se réfugia alors dans une de ses tentes où l'on était mieux à l'abri, il y trouva ses guides obligés de soutenir continuellement les mâts de peur que la violence du vent ne les renversât et ne les balayât avec la tente ; vers les sept heures du matin

il se joignit à l'orage, de la grêle et des tonnerres qui se succédaient sans interruption ; l'un d'eux tomba si près qu'il entendit distinctement une étincelle qui en faisait partie, glisser en pétillant sur la toile mouillée de la tente, précisément derrière la place qu'occupait son fils. Pour vous faire une idée de l'intensité du vent, remarquez qu'à deux reprises différentes deux de ses guides voulurent aller chercher des vivres dans l'autre tente, et choisirent pour cela un des intervalles où le vent paraissait se calmer ; mais à moitié chemin, quoiqu'il n'y eût que 16 à 17 pas de distance d'une tente à l'autre, ils furent assaillis par un coup de vent tel, que pour n'être pas emportés dans le précipice, ils furent obligés de se cramponner à un rocher qui se trouvait heureusement là, et qu'ils y restèrent deux à trois minutes, ayant leurs habits retroussés par le vent au-dessus de leurs têtes, et le corps criblé de coups de grêle. Vers midi le temps s'éclaircit, et M^r. De Saussure fut très-satisfait de voir qu'avec ses chétifs abris il pouvait résister aux élémens conjurés ; dans la persuasion qu'il était

à peu près impossible d'essuyer un plus mauvais temps, il se rassura contre la crainte des orages presque toujours très-dangereux sur les hauteurs.

Il continua donc avec ardeur les dispositions nécessaires pour ses observations : cette vie active faisait passer les heures avec une extrême rapidité, mais il souffrait beaucoup du froid dans les mauvais temps et dans la plupart même des soirées des plus beaux jours. Presque tous les soirs, ce vent souvent accompagné de neige où de grêle était si froid, si incommode, que les habits les plus chauds, les fourrures même ne pouvaient lui suffire ; sa cabane était à 1763 toises sur la mer environ 180 toises plus haut que le Buet qui passait, il y a quelques années, pour la plus élevée des sommités accessibles des Alpes. Vers les dix heures du soir le vent se calma ; c'était l'heure où il laissait son fils se coucher dans la cabane ; il allait alors dans la tente de sa boussole, se blottissait dans sa fourrure avec une pierre chaude sous les pieds, prenait des notes

de ce qu'il avait fait dans la journée ; sortait par intervalles pour observer ses instrumens et le ciel, qui alors était presque toujours de la plus grande pureté ; ces deux heures de retraite et de contemplation lui paraissaient extrêmement douces, il allait ensuite se coucher dans la cabane sur son petit matelat étendu à terre à côté de celui de son fils, et il y trouvait un meilleur sommeil que dans son lit de la plaine.

La seizième et dernière soirée qu'il passa sur le col du Géant fut d'une beauté ravissante ; il semblait que ces hautes sommités voulussent qu'il ne les quittât pas sans regret ; le vent froid qui avait rendu la plupart des soirées si incommodes ne souffla point ce soir-là : les cimes qui le dominaient et les neiges qui les séparent se colorèrent des plus belles nuances de rose et de carmin, tout l'horizon de l'Italie paraissait bordé d'une large ceinture pourprée, et la pleine lune vint s'élever au-dessus de cette ceinture avec la majesté d'une reine et teinte du plus beau vermil-

lon. L'air autour de lui avait cette pureté et cette limpidité parfaite qu'Homère attribue à celui de l'Olympe, tandis que les vallées remplies des vapeurs qui s'y étaient condensées, semblaient un séjour d'épaisses ténèbres. Mais comment peindre la nuit qui succéda à cette belle soirée, lorsqu'après le crépuscule, la lune brillant seule dans le ciel, versait les flots de sa lumière argentée sur la vaste enceinte des neiges et des rochers qui entouraient la cabane ! Que ces neiges et ces glaces dont l'aspect est insoutenable à la lumière du soleil formaient un étonnant et délicieux spectacle à la douce clarté du flambeau de la nuit ! Quel magnifique contraste offraient au milieu de ces neiges brillantes ces rocs de granit rembrunis et découpés avec tant de netteté et de hardiesse ; quel moment pour la méditation ! De combien de peines et de privations de semblables momens ne dédommagent-ils pas ! l'ame s'élève, les vues de l'esprit semblent s'agrandir, et au milieu de ce majestueux silence on croit entendre la voix de la nature, et

devenir le confident de ses opérations les plus secrètes.

Avant de quitter ce belvedere, le fils de M.r De Saussure désirait avec ardeur de faire une excursion le long du vaste glacier qui de ce côté, sépare l'aiguille du midi de la cime du Mont-Blanc, et il trouvait dans le guide, Michel Cachat, un homme bien capable de l'y conduire; tous deux témoignaient la soif de cette entreprise, mais M.r De Saussure s'y refusa absolument; s'ils fussent parvenus au haut du col de ce glacier, il est croyable qu'ils auraient voulu atteindre le Mont-Blanc même; car il en avait beaucoup coûté à ce jeune physicien de ne pas aller sur cette sommité; il avait été obligé de rester à Chomonix pour y faire les observations correspondantes à celles de son illustre père sur le Mont-Blanc. Voici maintenant le résultat des opérations faites sur le col du Géant, savoir les distances en ligne droite de quelques montagnes calculées d'après leur hauteur ou leur dépression relativement à la cabane.

Mont-Blanc,	*hauteur.* . .	687 toises.
	distance. . .	2692.
Géant . .	*hauteur.* . .	411.
	distance. . .	1548.
Cormayeur,	*dépression.* .	1107.
	distance. . .	3552.
Prieuré de Chamonix. .	*dépression.* .	1223.
	distance, environ.	5700.

M^r. De Saussure vit sur le Col trois espèces d'oiseaux; un pic de muraille, un moineau de neige et des choucas ou corneilles à pieds et bec rouge; il vit encore une araignée toute noire se tenant sous les pierres, et trois chamois.

Tous les rochers auprès desquels il passa en allant au col du Géant, ceux de l'arête de ce col, et tous ceux qu'il put distinguer de la chaîne du Mont-Blanc dont cette arête fait partie, sont des granits en masse, des granits veinés de gneiss ou des roches micacées, quartzeuses; les couches de tous ces rochers sont verticales ou du moins très-inclinées et dirigées du Nord-Est au Sud-Ouest. Le gneiss le mieux caractérisé,

caractérisé, est celui de l'aiguille Noire. Il résulte aussi par les observations barométriques, que le col du Géant est élevé sur le lac de Genève de 1570 toises, et par celles du thermomètre, que la température du col est celle du mois de Janvier dans nos plaines.

Après ce long séjour au col du Géant, M.r De Saussure descendit à Cormayeur, puis à la Val-d'Aoste, de là montant le grand St. Bernard, il descendit à Martigny, et de cette ville montant le Trient, il arriva à Chamonix en parfaite santé.

CHAPITRE X.

Du Mont-Bréven, étendue de l'horizon, superbe aspect des aiguilles et du Mont-Blanc, première vue du Buet, belle nuit, idée singulière d'un montagnard sur nos plaines, une Anglaise atteint ce sommet.

L'on ne parcourt pas les merveilles de Chamonix, sans désirer de s'élancer aussi sur les hauteurs qui les environnent : l'on aime pouvoir étendre sa vue au loin, découvrir les sommités, les chaînes des Grandes-Alpes, et celles encore qui tendent vers le lac de Genève.

Or, le Mont-Bréven qui ferme la vallée au Nord en est le plus beau belvéder ; je ne pourrais bien rendre le plaisir que l'on éprouve lorsqu'après une marche de cinq heures, l'on voit qu'il ne reste plus que deux pas à faire pour jouir d'un grand spectacle. Il faut se représenter au moment où placés

comme à une fenêtre, la surprise où l'on est à l'aspect de l'immense étendue qui s'offre aux regards avides, et de la foule de montagnes dont on a la vue. Le champ en est des plus vastes, et leurs détails, leurs variétés que le pinceau ne peut rendre que bien faiblement, mais qui cependant pourraient frapper encore, deviennent insipides et languissans, lorsque les mots sont les seuls instrumens avec lesquels on peut les peindre. L'on ne voit que des aspérités sous toutes les formes, que des commencemens de vallées, que de grands enfoncemens dont les effets ne sauraient mieux être comparés qu'à une pièce d'étoffe plissée et froissée de toutes les manières. Cette vaste étendue de ciel, cet horizon immense, le silence de toute la nature augmentent l'espèce de respect que tous ces objets semblent imprimer; mais quelles que soient les beautés de ce spectacle, elles sont presque effacées par la sublimité et l'appareil pompeux des Grandes-Alpes, de leurs pics, de leurs amoncellemens de neiges et de glaces, et par l'étonnante hauteur du Mont-Blanc: l'on ne se lasse jamais

d'admirer les détails et l'ensemble de cette grande charpente de notre globe dont les étonnans effets frappent l'âme de mille sensations diverses ; on se promène, pour ainsi dire, sur leurs vastes plaines de glace, sur leurs pentes rapides, sur leurs aspérités, et de là on ramène ses regards près de soi pour les plonger sur la vallée de Chamonix, qui paraît un jardin enfoncé aux pieds des horribles précipices qu'on a devant soi.

J'ai été sur cette montagne douze fois, et toujours avec un nouveau plaisir, j'y ai couché même; la nuit fut des plus belles, et j'admirai tout à mon aise le brillant spectacle du ciel. Jamais aussi je n'avais entendu d'avalanche rouler avec plus de majesté ; la faible lumière de la nuit ne pouvait dérober la vue de ces monts chargés de sapins, de rochers et de glace, elle présentait toujours la nature animée qui semblait réparer ses forces pendant le sommeil de l'homme, pour se montrer dans toute sa vigueur à son réveil.

En portant ses regards sur la vaste étendue qu'on a au couchant et au nord, on la

voyant s'offrir comme une terre déserte ; en n'y apercevant rien qui ressemble à l'idée qu'on se forme d'un pays connu, l'on se croirait sur un monde dénué d'habitans. Un montagnard qui n'avait jamais vu nos plaines, nos villes et la multitude des hommes qui les habitent, transporté sur une montagne pareille à celle-ci, avait de la peine à concevoir les motifs qui avaient déterminé les hommes à choisir pour leur demeure les enfoncemens du globe qui ne lui paraissaient que des ombres, d'étroites prisons, des ornières où allaient se rendre toutes les saletés du ciel et des montagnes, surtout quand il les comparait à la vaste étendue qui s'offrait à lui, au jour brillant qui l'environnait, et au magnifique spectacle des cieux.

Au premier voyage que je fis sur ce sommet avec M.r Bérenger ; tandis que nous y jouissions d'un air pur et serein, que le calme nous environnait, que le zéphir même laissait s'élever de faibles tiges chargées de fleurs sans leur faire éprouver le moindre mouvement, un vent du nord, le plus ter-

rible qu'on eût senti, régnait dans les plaines et sur le lac ; il en soulevait les ondes comme celles d'une mer agitée de la plus violente tempête ; les remparts de Genève, les rues voisines du lac étaient inondées, et les vagues jaillissaient jusqu'au second étage des maisons, voilà ce que nous n'aurions jamais imaginé, au moment que nous étions sur notre sommet; le vent ne se faisait donc sentir que dans la vallée du lac et les autres vallées qui sont dans la même direction, ou, s'il était général, il ne passait pas une certaine hauteur.

Dans ce même voyage, où tout nous paraissait étrange, nous contemplions avec ravissement, des distances de trente à quarante lieues au Sud-Ouest dont les montagnes étaient d'un bleu clair, les plus voisines d'un vert jaunâtre, et celles que de grands bois couvraient, nous semblaient tapissées de noir. Les rochers dont la plupart sont couronnés, nous paraissaient comme des guirlandes d'un métal doré, ou argenté : quelques-unes étaient plaquées çà et là de neiges et de glaces qui leur donnaient de l'éclat, et

les embellissaient. L'une entr'autres, nous parut surpasser les autres par sa hauteur et les glaces qui la couvraient; mais cette montagne ne nous était pas connue encore; nous la jugeâmes cependant devoir toucher de près à la chaîne des monts qui s'étend vers le Vallais; elle seule nous masquait du côté du Nord une grande lisière des montagnes de la Suisse, dont on ne voyait que le commencement; nous conjecturâmes les avantages de sa position pour observer de ce point élevé, la longue chaîne des Alpes; mais nous étions loin de prévoir qu'elle serait un jour le théâtre des plus belles observations, et celui de mes courses les plus intéressantes; que cette montagne se voyait depuis Genève, et que, tandis qu'elle attirait nos regards depuis le Bréven, elle ne fixait pas moins l'attention de M.r De Luc, qui de Genève étudiait en silence sa situation, et les avantages des expériences qu'il méditait d'y faire.

Le Mont-Bréven qui a de hauteur 1306 toises, a dû être plus élevé encore, à en juger par ses immenses débris: tout en est couvert,

La dernière partie de cette montagne est d'un difficile accès, et c'est sans doute ce qui en a éloigné beaucoup de voyageurs qui lui ont préféré le col de Balme. En effet, il faut gravir un couloir qu'on nomme la Cheminée, et s'y suspendre même. C'est encore ce que j'ai fait cette année, et le jour que j'atteignis mes soixante-quatre ans. J'eus le plaisir d'y trouver un Genevois occupé à dessiner le Mont-Blanc, et une aimable et jeune Anglaise (1) la première de son sexe qui y soit jamais parvenue, et dessinant avec beaucoup de vérité et de goût. Enfin, c'est sur ce sommet que M.r De Saussure fut naturellement électrisé, par le passage d'une nue.

(1) Mademoiselle Henriette Eckershal, de Bath, et sa compagne, Julie de Laforge, de Lausanne.

Vue de l'Aiguille du Goûté prise de l'interieur de la voute de glace de l'Arveron .

CHAPITRE XI.

De l'amas de glace de l'Arveron. Dangers que l'on y court, chute de l'amas, affreux événement, humanité des habitans de Chamonix. Du site dit le Chapeau, *mort funeste, belles horreurs du glacier des Bois et superbe coup-d'œil sur la vallée.*

La mer de glace du Montanvert se verse dans la plaine de Chamonix, et y devient la source d'une rivière. Il faut la visiter.

Le chemin qui y conduit, est agréable et varié : on passe l'Arve, puis la plaine des Pras, d'où l'on jouit de l'aspect du Dru, qui élève sa tête pyramidale par-dessus les pics de glace du Montanvert : quelquefois lorsque les nues s'y promènent, il offre un spectacle singulier, il les perce et paraît lancé en l'air, souvent encore on le voit au milieu d'épais nuages seul éclairé du soleil ; alors on le

prendrait pour une colonne de feu, et les vapeurs qui l'environnent pour la fumée d'un volcan.

On entre ensuite dans un bois de hauts sapins, où il n'est pas rare de voir des écureuils se jouant sur les branches ; après ce bois se présentent de hautes moraines formées par des débris de granits ; on y voit d'énormes blocs de pierre entassés les uns sur les autres, et l'imagination se transporte au moment de leur chute, à celui de l'effroyable fracas qu'ils ont dû causer, terrible image du renversement de la nature. Enfin, on gravit par des sentiers de sable au milieu de ces débris ; on ne découvre rien encore, seulement le grand bruit de l'Arveron, annonce une scène nouvelle, lorsque tout-à-coup on a devant ses yeux étonnés l'un des plus beaux, et des plus grands spectacles qu'il y ait au monde, le vaste amas de glaces et sa voute avec les configurations que ces glaces présentent.

Cette voute, d'un bleu céleste, qui s'élève à la hauteur d'environ cent pieds, qui présente un grand enfoncement d'où sort

l'Arveron écumant, étonne les regards ; on est effrayé à l'aspect du dôme de cette voûte crevassée, et au bord duquel sont des blocs de glaces et de rochers prêts à tomber ; ceux qui ont déjà roulé au pied de cet amas, leurs amoncellemens qui s'étendent au loin, disent ce qui peut arriver à chaque instant. Quand de telles chutes ont lieu, le torrent d'abord comblé, travaille les débris, les soulève, et les entraîne avec un bruit effroyable de tempête ; les plus gros blocs se meuvent comme les plus petits, et malheur aux personnes à qui ces chutes subites n'ont pas permis de s'éloigner promptement. J'ai été le témoin de ce boulversement, j'accompagnais une dame étrangère, lorsque la débacle allait nous atteindre, et nous ne tardâmes pas à voir la place d'où nous contemplions ce grand et terrible spectacle, inondée et submergée par le torrent. Hélas ! pourquoi faut-il que j'aie à décrire le malheureux événement de 1797 (1)!

(1) Le malheur de cette famille Genevoise intéressait d'autant plus qu'elle était très-estimée. M. Maritz sortait à peine d'une charge honorable lorsqu'il fit la partie de Chamonix.

Ce fut le 8 Août, qu'un père, son fils et son neveu furent les infortunées victimes de leur imprudente curiosité. Ils étaient parvenus sans guide au pied de l'amas; ils y jouissaient en sécurité des sublimes aspects de ce bel ouvrage de la nature, lorsque tout-à-coup sa chute les remplit de terreur; ignorant les suites qui en allaient résulter, ils restèrent immobiles au même lieu, bientôt les masses de glaces et de rochers soulevés par les eaux furieuses, les enveloppèrent, et les entraînèrent eux-mêmes. Le père vit périr son fils, eut ainsi que son neveu une jambe cassée, et c'est un chagrin pour moi de penser que tout ce que j'ai dit dans mes précédens ouvrages sur les dangers dont on peut être surpris, devient quelques fois inutile. A la première nouvelle de ce malheur je courus à Chamonix, et je vis ce père couché dans un lit de douleur, et pleurant la fin tragique de son fils. Si quelque chose pouvait adoucir mes peines et mon désespoir, me dit-il, ce serait la tendre compassion, et l'humanité des habitans de cette vallée, leurs soins, leurs attentions pour tout ce qui

peut me soulager. Avant cet horrible événement, je m'étais figuré que ces marques si touchantes d'intérêt pour les malheureux ne se trouvaient que chez les habitans des villes ; mais combien je m'étais trompé, je trouve ici tous les genres de vertu, la douceur et la patience y sont surtout portées au souverain degré ! Aussi combien j'aime à lire dans mon lit tout le bien que vous dites dans vos ouvrages de ces bons habitans, oui, ils partagent mon malheur, et pleurent mon fils comme ils pleureraient les leurs-mêmes. Ici s'arrêta ce père malheureux, suffoqué par la foule des pénibles sensations qu'un tel sujet lui faisait éprouver.

Il n'est cependant personne qui, sous la conduite d'un bon guide, ne puisse sans danger jouir du spectacle vraiment extraordinaire de cet amas. En suivant les conseils de la prudence, on peut en contempler avec sûreté toutes les parties, admirer l'éclat des glaces lorsque le soleil les frappe de ses rayons et les riches couleurs que présentent les parois crevassées et leurs configurations. Ces objets ont fait le désespoir

des peintres, et le célèbre Vernet avouait que son talent n'avait pas été préparé pour un si vaste et si étrange sujet (1).

L'esprit absorbé par tant de grands objets, l'on vient se reposer dans le joli bois qu'on a déjà traversé. Un auteur a trop bien décrit ce qu'il y a vu, pour que je ne prenne pas plaisir à le citer (2).

« Montez, dit-il, sur un rocher énorme « pour mieux contempler ce spectacle auguste, « vous voyez autour de vous les pins déra- « cinés, les rochers entassés, les digues ren- « versées comme à l'entrée de la caverne du « lion, tous les débris de sa fureur. Mais « si vous détournez la tête, par un délicieux

---

(1) A mon dernier voyage à Paris, M. Vernet me fit voir une ébauche qu'il avait faite de l'Arveron, mais il sentait si bien que ces sortes d'objets qui choquaient toutes les lois de la perspective demandaient pour les bien rendre une étude particulière, qu'il ne crut pas devoir l'achever.

(2) L'ouvrage que je cite est de M. Cambry, préfet de l'Oise, aussi aimable qu'instruit : cet ouvrage en deux volumes est bien écrit, dans le genre même sentimental.

» contraste ,votre œil enchanté se promène
« sur des bois d'un feuillage léger , ou sur
« des prairies d'un beau vert, ou sur le spec-
« tacle de délices et de majesté qu'offre le
« soir la magique vallée de Chamonix. Les
« détails viennent encore augmenter vos jouis-
« sances. Vous voyez descendre d'autres voya-
« geurs revenant du Montanvert , votre œil
« ne les distingue que comme un caillou qui
« roulerait lentement du sommet de la mon-
« tagne ; les guides appuyés sur leurs longs
« bâtons glissent , se jouent sur les collines
« de glace : l'attitude variée des spectateurs ,
« leurs costumes bizarres, le désordre , l'en-
« thousiasme, les cris d'admiration qu'on peut
« à peine entendre, les enfans du village ver-
« sant du lait, donnant des fraises, des fram-
« boises et des cerises, à des êtres qui les dé-
« vorent; puis ces mulets , ces chars-à-bancs
« épars dans une salle de hauts sapins; cette
« procession de gens heureux , délassés, en-
« chantés des jouissances de la journée , mé-
« ditant avec délices , ou déclamant avec
« transport , qu'un air rafraîchissant pénètre ,
« qu'un souper de chasseur attend, termine

» la course la plus fatiguante, la plus pitto-
» resque, comme la plus aimable. Je ne ces-
« serai de me la rappeler que quand ma mé-
« moire et mes facultés anéanties me ren-
« dront insensible aux scènes du monde, et
« me prépareront au sommeil qui doit leur
« succéder ».

Quoique des personnes d'une faible constitution, et des vieillards même n'aient pas craint d'aller sur le Montanvert, il était cependant essentiel de découvrir un site qui fût moins long et moins pénible à atteindre. Ce fut l'objet que je me proposai dans l'une de mes promenades ; ce site est celui du Chapeau ; une moitié de la route est dans une plaine, puis on monte la rampe d'Etine pour tourner ensuite contre le glacier du Montanvert par une colline dont la culture contraste avec l'éclat des glaces et l'aspect imposant des grandes aiguilles. C'est là que l'on contemple avec admiration le grand désordre que forme le glacier dont les pics inclinés vers le bas ressemblent à des pieux de fortifications. C'est là que l'on voit des débris qui retracent à l'imagination d'antiques

ques ruines brisées et entassées par leurs chutes. L'on croit y voir des pilastres, des corniches, des chapiteaux, des ponts à demi rompus et mille autres configurations semblables. Le ciel qui éclaire les plus transparentes, l'azur foncé qui colore les excavations forment des reflets vraiment superbes, et tandis qu'on a les yeux fixés sur ces étonnantes productions, tout-à-coup on est surpris par la chute de quelques-unes de leurs parties : ici, c'est une tour qui s'écroule, là, c'est une pyramide qui tombe et se brise; ailleurs c'est un dôme qui s'ébranle; plus près ce sont des blocs de rochers qui glissent sur leurs bases, entraînent d'autres blocs et beaucoup de cailloutage avec des arbres entiers encore verds qui se posent perpendiculairement entre les pics ou amoncellemens de glaces. Le bruit soudain de leurs avalanches, leurs éclats, lorsqu'ils se heurtent, donnent de l'effroi; et l'on ne se croit en sûreté, qu'en se cramponnant contre la montagne : mais ce qui étonne encore, c'est que du même site, la vue s'élève vers les fières aiguilles et vers le Mont-Blanc dont on

admire la transparence et l'éclat; de ce point élevé elle descend sur la vallée de Chamonix, et s'égaie en parcourant ses prairies, ses champs, ses bois, ses rivières et ses villages. Ce double point de vue est d'autant plus pittoresque qu'il réunit plus de beautés à plus d'horreurs.

En élançant ses regards sur le Montanvert, l'on n'est pas moins étonné d'y voir le petit temple juché sur sa sommité; que des nuages s'emparent de la montagne, on le voit comme assis sur les groupes flottans qu'ils forment, phénomène que je n'ai pu voir sans une sorte d'émotion.

Ce fut de ce côté du glacier qu'on descendit un jeune homme qui s'était cassé la cuisse en tombant dans une crevasse du Montanvert; on le portait sur les épaules, on lui faisait traverser ces débris et ces précipices. A ses souffrances, à la crainte de lui en faire éprouver de nouvelles, se joignait celle de se précipiter soi-même, de s'égarer, de faire de faux pas dans l'obscurité de cette nuit affreuse, sur un sol brisé et mouvant; les uns marchaient devant

pour s'assurer des chemins, pour frayer le passage; les autres étaient derrière celui qui le portait, prêts à le relayer dans ses fatigues, à l'aider à franchir les précipices. Je le rencontrai près du Prieuré seulement à l'heure de midi.

Ce fut aussi par ce côté du glacier qu'on descendit le corps d'un Genevois, Mr. Lecointe. Il était arrivé à Chamonix avec sa mère, une sœur, quatre autres personnes, et un Anglais, Mr. Hill; déjà à la source de l'Arveron, les guides eurent de la peine à contenir son ardeur et à l'empêcher de s'aventurer sur des talus de glaces rapides. Le lendemain il monta au Montanvert et devança son monde suivi de l'Anglais et d'un des guides: parvenu à la cabane, il lui prit fantaisie de n'y pas attendre sa famille, mais de tirer droit sous l'aiguille des Charmos et là, où le sentier finissait, l'Anglais et le guide alarmés de sa témérité lui crièrent que s'il faisait un pas de plus, ils ne répondaient pas de sa vie: en effet, ils le voyaient déjà engagé sur une arête rapide qui aboutit à un couloir de rochers

de corne polis par le temps. Enfin le guide, pour l'obliger à attendre qu'il l'eût atteint, lui cria : si vous ne vous arrêtez, vous allez faire verser des larmes à vos amis et à votre mère, et au même instant on le vit chanceler et rouler le long du précipice. Sa mort fut prompte, et ce qu'il y eut d'extraordinaire encore, ce fut le funeste pressentiment de sa respectable mère qui, pensant continuellement à son fils, et ne le voyant pas revenir à sa rencontre, ne douta plus de son malheur. Qu'on juge du désespoir de cette dame, qu'on se la représente descendant la montagne sans pouvoir proférer une parole, et revenant à Genève dans un état d'anéantissement ! J'écris ces choses avec la plus grande peine, mais je le fais pour que de tels événemens servent de leçons à ceux qui seraient tentés de consulter plutôt leur courage que la solidité de leur tête ou la fermeté de leurs pieds, et pour les engager à suivre les exhortations des guides. Je voudrais que ma tâche fût finie, cependant, j'aurai à rapporter encore les circonstances

de deux autres événemens non moins déplorables ni moins tragiques.

CHAPITRE XII.

Recherche du glacier du Buet par la Valorsine ; première tentative. Seconde tentative. La sommité connue sous le nom de Martine n'est autre que le Buet, superbes spectacles des Alpes, des plaines et des nues. Des chamois. Le Buet a de hauteur sur la mer, 1578 *toises et demie.*

Avant qu'on put croire le Mont-Blanc accessible, M.M. De Luc tentèrent d'atteindre une sommité d'où les Alpes parussent pleinement à découvert, qui leur permît de les contempler, et qui fût assez haute pour certaines expériences importantes. On connaît le succès de leur entreprise ; mais s'ils avaient gravi le Buet, ce n'avait pas été sans de grandes peines, sans beaucoup de diffi-

cultés, et par une route éloignée de celle qu'on prend pour aller à Chomonix.

Pour rendre donc leur découverte plus généralement utile, il fallait aller à la recherche de cette grande montagne par le côté de Chamonix, et c'est ce que j'essayai de faire. Je cherchai à la reconnaître depuis les sommités qui dominent la vallée de Chamonix, et leur aspect général me fit conjecturer que je la trouverais parmi celles qui sont au-dessus de la Valorsine.

Rendu dans cette vallée, j'en consultai les habitans et particulièrement les chasseurs qui me dirent connaître toutes les montagnes qui bornent la Valorsine à l'Ouest, qu'elles étaient fort hautes, fort escarpées et couvertes de neiges permanentes, et qu'ils s'y étaient souvent aventurés à la poursuite des chamois, mais qu'aucune ne portait le nom de Buet.

Peu satisfait de mes recherches, je projetai de revenir à Chamonix, de là à Cluse, et de chercher à gagner cette montagne par Sixte même; j'étais déjà au village des Jousses, lorsque le curé de cette paroisse M.r La

Coste qui l'avait été de la Valorsine, me dit avoir traversé de cette vallée à celle de Sixte par de hautes montagnes, dont l'une, couverte de glace, pourrait bien être le Buet : ce récit fit renaître ma première espérance ; je remontai au Prieuré, et de là à Valorsine, où je pris de nouvelles informations qui me firent soupçonner que la sommité que je cherchais pourrait bien être celle que les Valorsiens nommaient la *Mortine*.

Il n'était donc plus question de me tourmenter pour chercher le nom de la montagne, c'était la montagne elle-même, qu'il fallait trouver, et je partis avec huit guides pour celle qu'ils connaissaient, me mettant en marche pendant la nuit, à la lueur d'un flambeau.

Ce fut par le milieu d'une gorge entre des rochers et une belle cascade que nous prîmes notre chemin. Cette eau que j'avais soupçonné devoir venir du Buet se nomme la Bérard, du nom de la montagne d'où elle descend : nous suivîmes ses bords, et après deux heures, il fallut nous diriger à droite, et monter des escarpemens sauvages et nus, mais

peu difficiles : à l'aube du jour, nous traversâmes des pâturages de la première qualité, semés çà et là, jusqu'à ce que parvenus sur des rocs fort élevés, nous fûmes ravis par les beaux tableaux qui frapèrent nos regards au moment où les premiers rayons du soleil commencèrent à les éclairer. Ces tableaux étaient formés par les glaciers des aiguilles rouges lesquels revêtent les sommités et les gorges de cette chaîne qui termine la vallée de Chamonix au Nord, et par-dessus laquelle nous commencions à découvrir les têtes des grandes Aiguilles : ces commencemens de jouissances redoublant notre ardeur, nous parvînmes bientôt au haut du mont de Bérard, d'où nous vîmes, pour la première fois, au travers d'un épais nuage, la masse entière de la Mortine. Son aspect nous causa beaucoup de surprise, elle nous paraissait encore si éloignée que nous commencions à désespérer de l'atteindre de jour ; mais un moment après, les nuages s'étant dissipés, nous ne fûmes pas peu surpris de la voir très-rapprochée et rabaissée à nos yeux de plus de la moitié.

Nous reprîmes alors courage : comme nous étions déjà prêts d'en atteindre les neiges, de nouveaux brouillards vinrent nous la voiler entièrement ; ils nous atteignirent : l'air s'agita, les nuages se condensèrent, tombèrent en neige, et bientôt nous en fûmes couverts. Inutilement nous cherchâmes un abri, le froid augmentait nos peines, et l'humidité des rochers nous occasionnait des chutes fréquentes. Dans cette extrémité nous prîmes le parti de nous arrêter en attendant un temps plus favorable, et pour chasser, s'il était possible, la tristesse qui nous gagnait, nous devançames l'heure de notre repas que nous prîmes debout : pendant cette halte, le temps parut se remettre au beau ; les nuages flottaient en groupes, et ce changement nous fit aussi reprendre notre marche pour gagner un mur de rochers qui se présentait droit au-dessus de nous, et où nous observâmes une ouverture comme celle d'un grand portail. Quoiqu'impatients d'y arriver, nous fûmes distraits par de beaux cristaux que nous trouvâmes au milieu de mille débris : ce plaisir semblait nous faire

oublier notre but, mais nous étant enfin réunis, nous achevâmes de monter ; nous parvînmes sur un vaste champ de glace, d'où nous découvrîmes avec ravissement le cours du Rhône le long des plaines du Vallais, tel que M.r De Luc l'a décrit. Nous nous livrâmes alors à la plus grande joie, nos espérances étaient remplies. Le Buet, cette montagne, objet de nos recherches, n'était que la Mortine. Cependant notre joie fut de courte durée, nous eûmes le chagrin, non de la croire inaccessible par le côté d'où nous l'attaquions, mais de la voir obscurcie par d'épais brouillards qui nous la faisaient paraître plus éloignée qu'elle ne l'était réellement. D'ailleurs nous ne pouvions nous dissimuler qu'en continuant de monter, nous nous trouverions enveloppés par les nuages qui la couvraient ; il nous semblait que nous étions déjà le jouet des vents, balotés, renversés ou entraînés dans leurs tourbillons, et peut-être précipités. Ces terreurs idéales pourraient n'être que risibles en d'autres lieux, et en d'autres circonstances ; mais ici, afin de juger si elles étaient des chimères,

qu'on se transporte à la hauteur où nous nous trouvions, qu'on y voie les nuages roulant comme les vagues d'une mer écumante, se brisant avec violence contre les rochers, ou s'élevant du sommet de la montagne comme la fumée d'un volcan; qu'on entende le sifflement horrible des vents, augmenté par mille obstacles que leur opposent les rochers, leurs pics et leurs précipices; qu'on les voie enfin soulever des montagnes de neige, les enlever du sommet du glacier, et les engouffrer avec un bruit de tempête dans des abîmes que l'œil ne peut sonder sans effroi!

Ce spectacle terrible ralentit tout-à-coup notre ardeur, et nous crûmes qu'il n'était pas prudent de continuer notre marche; nous ne renonçames cependant pas entièrement à l'entreprise, nous espérions que le temps pourrait changer encore; dans cette idée nous allâmes visiter le mur percé que nous avions remarqué à notre droite et dont les débris nous offrirent diverses cristallisations; cet endroit nous conduisit sur un plateau de neige d'où tout-à-coup nous eûmes sous nos pieds l'aspect d'un vallon, séjour d'un silence qui

n'est interrompu que par les éclats des avalanches qui s'y précipitent ; c'était, nous disions-nous, un lieu perdu dans la nature, nous nous trompions, il était l'asile tranquille et assuré d'animaux d'une taille souple et bien prise ; à les voir bondir sur ces neiges, sur ces rochers, on imaginerait qu'ils se croient à l'abri de tous les regards. Heureuse ignorance, sécurité bienfaisante, le premier des biens pour des êtres faibles et timides ! Mais quel est le lieu abandonné où la cruauté des hommes n'ait pas porté la terreur et la désolation ? Quelle est la créature qui ait pu se flatter d'être sous leurs yeux, et de conserver la paix ! Nous ne pûmes résister à ce malheureux attrait qui nous porte à empoisonner ou à envier les jouissances heureuses ; soit pour nous donner le triste plaisir d'exercer notre puissance, et d'effrayer des êtres faibles, soit pour satisfaire notre curiosité, qui nous faisait souhaiter le spectacle d'un mouvement imprévu chez nos solitaires chamois, nous troublâmes le silence paisible de leurs pâturages ; leur agitation, leur terreur et leur fuite devaient

nous servir d'amusement. Etrange caprice ! voir toute la grandeur, les beautés, les variétés, les débris de la nature, être à huit mille pieds au-dessus des hommes, et se faire un plaisir de troubler la paix de quelques animaux tranquilles !

Ces chamois étaient au nombre de neuf ; au premier bruit qu'ils entendirent, nous vîmes un des plus grands quitter le troupeau, monter lestement sur les rochers et parvenir sur la neige droit au-dessus de nous : sa contenance était celle d'un espion ; ses regards se promenaient de tous les côtés ; bientôt il fut suivi des huit autres, ils ne faisaient pas quatre pas sans prêter l'oreille. Arrivés à la file les uns des autres sur la neige, ils s'y arrêtèrent, et le chef prit seul à petits pas les devans. Dans ce moment nous fîmes rouler une pierre ; l'animal avança courageusement encore vingt pas en levant la tête, il nous aperçut enfin, et comme un éclair, il se précipita vers ses compagnons, en les avertissant par une espèce de sifflement ; tous aussi-tôt prirent la fuite, s'élançant de rochers en rochers, et bientôt nous les perdîmes de vue.

Après cette scène amusante pour les uns ; et terrible pour les autres, nous prîmes la résolution de renoncer à notre Mortine dont le sommet restait toujours chargé de nuages (1). Nous voulûmes cependant faire une partie du chemin qui y conduit ; un de nous l'entreprit, mais bientôt se voyant dans l'obscurité des brouillards, il n'eut d'autre parti à prendre que de revenir à nous en retournant sur ses pas. Pendant son expédition, une mollesse générale s'était emparée de nous, et nous fûmes tous pressés par le besoin de dormir, l'un de nous alla se jeter parmi les ardoises, et s'abandonna à un sommeil profond dont nous eûmes beaucoup de peine à le tirer : enfin réunis, et satisfaits

(1) Il n'est pas douteux que si nous avions tourné nos pas à gauche, nous n'eussions atteint le sommet malgré les nuages et le vent, nous nous dirigeâmes vers le vallon nommé *d'entre les eaux*, et de ce côté, la roideur du Buet n'était pas facile à vaincre. Les guides que j'avais, étaient Pierre-Simon des Pras, Simon l'Ambassadeur, Favret, les deux frères Tissai, François Paccard, Pierre Boson de Valorsine et Pache garde. Mr. Courteran était aussi avec nous.

d'avoir trouvé une route accessible, nous commençames à descendre d'abord lentement, puis avec célérité jusqu'à Valorsine : nous avions commencé à monter le Bérard à deux heures du matin, nous en étions descendus à trois heures après midi, et nous ne mîmes que quatre heures de Valorsine à Chamonix. Ce calcul peut faire juger des fatigues de notre course.

Je croyais quitter ces montagnes pour cette année, la saison étant trop avancée pour espérer de beaux jours. Je partis donc de Chamonix le jour suivant ; arrivé à deux lieues près de Salanches, je fis la rencontre du chevalier Schuckburgh, inventeur d'un excellent baromètre pour mesurer les hauteurs ; je lui communiquai la découverte que j'avais faite ; je continuai ensuite mon chemin jusqu'à Salanches où je couchai ; dès le soir même une légère bise s'éleva ; elle chassa les nuages, et le ciel devint serein : j'eus le regret alors de n'être pas encore à Chamonix, toute la nuit se passa dans l'incertitude de ce que je devais faire. Enfin, le jour arrive, je le vois parfaitement beau,

et je ne pus plus résister au désir de remonter à Chamonix, et sur la Mortine.

J'en prends le chemin, et je me trouve à deux journées de Genève le jour même que je pensais y arriver. En même temps j'apprends que le chevalier Schuckburgh a eu le malheur de casser son baromètre dans le sentier du Montanvert. Ainsi, n'espérant pas de l'engager à être de ma partie, je continuai ma route avec mes compagnons ordinaires de Chamonix, et ayant rejoint nos Valorsiens, nous reprîmes celle de la Mortine.

Tout nous secondait, le temps se soutint, la nuit était belle, les étoiles brillaient d'un éclat inconnu aux habitans de la plaine, les glaciers du Mont-Blanc étaient éclairés d'une lumière qui devançait le jour, mille sommets argentés sortaient des ombres, les rayons de l'aurore embellissaient encore cette scène, et bientôt les montagnes embrasées semblèrent le disputer à l'éclat du soleil. Ce fut après six heures de marche depuis Valorsine, que nous atteignîmes le bas du glacier.

L'expérience qui nous avait constamment appris,

appris, dans ces hautes montagnes, à nous défier de l'estimation que l'on peut faire des distances par le simple rapport des yeux, nous fit penser qu'il était prudent de nous faire précéder par deux de nos compagnons, afin de savoir le temps qu'il nous faudrait pour parvenir au sommet : nous les regardâmes donc s'avancer et marcher d'un pas assuré au milieu de ce vaste champ de glace qui nous semblait aboutir aux cieux (1). Ce spectacle nous émut, et notre émotion augmenta encore quand nous les vîmes sur le plus haut du glacier, se transporter d'étonnement et d'admiration ; nous nous hâtâmes alors de devenir les spectateurs du vaste tableau qu'ils avaient sous les yeux ; mais, soit que mon émotion eut été trop vive, soit que la grande activité de l'air m'éprouva trop, une pâleur subite se répandit sur mon visage, mes traits s'altérèrent, et mes ge-

(1) Les premiers qui atteignirent le sommet, furent les deux frères Tissai, l'aîné nommé Victor avait la force et la légèreté d'un chamois. Sa mort a été une perte pour moi, et j'ai eu souvent lieu de le regretter.

noux plièrent sous le poids de mon corps ; il fallut me soutenir, et cependant je ne savais pas distinguer le genre de mal-aise dont j'étais atteint ; heureusement il ne dura pas, je repris mes sens, et j'achevai de monter le glacier appuyé sur mes guides. Ce fut alors que toutes les facultés de mon âme ne purent suffire pour sentir ce que le spectacle offert dans le même instant de toutes parts à mes yeux avait d'inattendu, de magnifique et de varié. Son immensité, sa grandeur, sa profondeur absorbèrent toute mon attention, et mes compagnons de voyage s'écrièrent dans leur étonnement : « Ah dieu ! que le monde est grand » ! En effet, jamais spectacle ne m'avait encore paru aussi vaste.

La face tournée vers le couchant, nous avions à notre droite un fleuve qui parcourait sous nos yeux un espace de trente-six lieues au milieu des plus riches plaines ; ces plaines sont celles du Vallais, ce fleuve est le Rhône : les parties du fleuve, que les montagnes couvrent de leur ombre, nous semblaient un filon d'argent, et celles

que le soleil éclairait, un filon d'or : au delà, nos regards se promenaient sur les plus hautes montagnes de la Suisse, sur la Gemmi, le Grimsel, la Fourche et le St. Gothard, toutes couvertes de glaces, et celles qui avoisinent le mont Rosa terminaient en amphitéâtre ce magnifique tableau.

A notre gauche les sommités des montagnes s'abaissaient brusquement depuis la plus élevée qui soit sur le globe jusqu'à celles qui bordent les campagnes baignées des eaux de la mer. Devant nous la vue plongeait sur les plaines arrosées par l'Arve, le Giffre et mille autres torrens; nos regards les suivaient et arrivaient avec eux aux rives du Rhône qui, après s'être perdu dans le lac de Genève, reparaît pour arroser une partie de la France. Genève ne semble qu'un point à l'une des extrémités du lac, le lac n'est qu'un ruban sinueux partageant les campagnes qu'il baigne, et ces campagnes sont un tapis d'or et de verdure : au delà, l'œil découvre les vastes plaines des deux Bourgognes, dont les montagnes applaties ne

présentent aux regards qui s'y perdent que d'imperceptibles inégalités. Notre vue s'étendait aussi sur l'Isère, et même jusqu'à la Provence. Ici les sens ne suffisent pas pour embrasser la nature, elle est encore plus immense que la vue n'a de force et d'étendue pour la saisir. Quelle disparate entre ce magnifique et riant tableau et l'effroyable aspect des précipices qui nous environnaient !

Nous venions de contempler une partie de la terre variée, belle et fleurie; l'extase causée par le coup-d'œil de nos riches campagnes durait encore lorsque le spectacle gigantesque de la chaîne des Alpes entrecoupée per d'inombrables glaciers au-dessus desquels s'élève le Mont-Blanc comme le dominateur menaçant de cet empire de l'hiver, fit sur nous une impression plus profonde.

Au-dessous de ce colosse dont les neiges résistent au temps et bravent le soleil, on admire les Aiguilles qui percent les nues: quatre mille pieds plus bas on voit encore

entr'elles les gorges qui les découpent comblées par des amas de glace dont l'immensité effraie l'imagination. On distingue leurs crevasses, on entend le bruit de leurs chutes retentissantes, celui des torrens de neige qui roulent avec fracas, et qui rappellent à l'esprit les idées effrayantes de bouleversement, de désastres et d'horreurs. Ce tableau majestueux est prolongé sur les hautes sommités du Grand St. Bernard par les glaciers qui touchent aux Iles Boromées. Enfin toutes ces masses éternelles venaient aboutir à notre vaste champ de glace dont les extrémités avaient pour bordure les campagnes dorées et les vertes prairies de la Valorsine à plus de huit mille pieds au-dessous de nous.

Assis sur ce brillant théâtre, en face du Mont-Blanc, nous prenions notre repas, et nous faisions nos observations sur les glaciers et les diverses sommités que nous avions parcourues en détail dans la vallée de Chamonix dont nous n'étions séparés que par la chaîne des Aiguilles Rouges et du Bréven. Nous comparions avec plai-

sir leurs aspects présens avec ceux que nous leur avions connus. Que de gradations singulières et inattendues dans cette différence ! Vue des hauteurs du Jura, la chaîne des Alpes n'est qu'une ceinture d'albâtre resplendissant. A mesure que l'on en approche, l'uniformité s'évanouit, la nature perd de sa régularité, elle n'est plus que sévère et formidable. Ce rideau blanc et poli des montagnes s'efface, les blocs s'entassent : des vallées chargées de frimats et de glaces font disparaître la continuité de la chaîne, un amas gigantesque de neiges durcies et renouvelées sur des rochers dont la base sert de fondement au globe, des pics effrayans par leur hauteur et leur masse, anéantissent toutes les apparences saisies dans le lointain : les idées de bouleversemens et de chaos, d'éternité et de néant, de révolution et d'ordre naissent en foule ; l'imagination reste en silence, que concevrait-elle au delà ? En contemplant ces énormes monumens de la vétusté de l'univers, la pensée recule de plusieurs siècles, et se fixe sur l'antiquité imposante et si bien attestée de ces lieux.

Non certainement, il n'est pas dans notre hémisphère de théâtre plus instructif et plus propre à la réflexion. Où trouver ailleurs ces développemens prodigieux, ces métamorphoses de la matière, cette variété et ce contraste dans les formes? Où voir ailleurs l'assemblage des efforts de tous les temps, des effets de tous les climats et de toutes les saisons ? Où embrasser, comme ici, en deux regards, la Laponie et les frontières de l'Italie, les moissons et les glaces, ces condensations étendues d'eaux prenant la dureté de la pierre au pied des sources de ces mêmes fleuves que l'on voit serpenter ensuite dans des campagnes riantes ? Où l'homme peut-il n'avoir qu'à tourner la tête pour contempler dans un clin-dœil toutes les horreurs de l'hiver et toutes les richesses de l'été, quatre-vingts lieues de plaines fertiles couvertes de villes, de vignobles, de champs et de bestiaux, et vingt mille pieds de glaces qui forment l'horizon des campagnes.

Après avoir été quelque temps assis sur la glace, nous fûmes obligés de reprendre

du mouvement pour ne pas perdre tout-à-fait le pouvoir de nous relever ; nous avions pris froid aux jambes, elles ne nous supportaient plus qu'avec peine, et notre démarche était celle de gens malades. Remontant donc sur le sommet du glacier d'où nous nous étions écartés de quelques toises, nous vîmes tout-à-coup, à la place de cette multitude de montagnes et de plaines qui venaient de faire le sujet de notre admiration, nous vîmes un océan de vapeurs du sein desquelles s'élançaient seulement deux ou trois pointes de montagnes semblables à des îles sortant du sein des eaux ; l'immense carte qui avait été déroulée à nos pieds avait donc disparu. A ce changement de scène, à la vue de ce vaste milieu interposé entre nous et la terre, nous restâmes immobiles ; nous ne concevions pas sans surprise la formation subite de tous ces nuages flottans qui couvraient un espace d'environ quatre-vingts lieues d'étendue, et nous n'admirions pas moins le ciel qui, sous la forme d'un cylindre, s'abaissait à l'horizon et se perdait dans les nues.

Jamais changement ne fut plus prompt,

plus imprévu et plus entier. D'un côté un espace très-considérable ressemblait à une mer tranquille, et de l'autre un horizon aussi vaste était occupé par une multitude de montagnes et de sommets blanchis dont les cimes paraissaient atteindre la voûte des cieux. Les nuages de la plaine étaient d'un blanc de coton, et le ciel au contraire d'un bel azur, tandis que des torrens d'une lumière éclatante traversaient toutes les gorges des Alpes. Que de beautés, que de merveilles remplaçaient celles qui semblaient avoir épuisé notre faculté d'admirer! Nous n'avions jamais assez contemplé, et quoiqu'élevés les uns et les autres avec des idées différentes, quoique n'ayant ni le même âge, ni les mêmes habitudes, et n'étant point livrés à des occupations semblables, nous n'eûmes cependant tous qu'une seule manière de voir et de sentir.

Dans l'espérance que cette scène pourrait bien encore se varier et nous offrir de nouveaux phénomènes, nous imaginâmes d'en détourner un instant nos regards, et redescendant à notre première place, nous nous

amusâmes à suivre, pendant ce moment d'inaction, le vol de deux grands vautours qui planaient au-dessous de nous, et qui, balançant majestueusement leurs ailes en formant des orbes immenses, venaient faire ombre sur notre glacier.

Après avoir voyagé quelque temps avec eux, nous regagnâmes notre sommet, et jouîmes, comme nous l'avions prévu, d'un spectacle nouveau. Nous retrouvâmes, il est vrai, notre océan de nuages, mais il était troué en divers endroits, et l'on voyait au travers de ces ouvertures les fonds des vallées et des plaines, ce qui produisait des coups-d'œil d'autant plus enchanteurs et singuliers, qu'à peine avions-nous attaché nos regards sur une partie de ce tableau magique, que d'autres fonds se découvraient à nos yeux pour disparaître le moment d'après: tous ces objets semblaient être dans un mouvement continuel. Tantôt la pointe d'une montagne s'élevait au-dessus des ondes de cette vaste mer, et tantôt elle s'y plongeait subitement.

Après nous être arrêtés trois heures sur

ce sommet à une hauteur de 1578 toises sur la mer, nous pensâmes qu'il était temps de quitter une région peu faite pour des hommes ; mais auparavant nous voulûmes parcourir toute l'étendue du glacier, et nous vîmes, avec la même surprise que MM. De Luc, que sa partie la plus élevée faisait une saillie extrêmement avancée en dehors du glacier. La réflexion qu'ils firent que l'addition de leur poids était nulle pour produire l'effet de détacher une masse aussi prodigieuse, qui se soutenait là d'elle-même depuis bien des siècles, cette réflexion, dis-je, commençait à dissiper notre inquiétude, quand nous aperçûmes une fente dont la direction et l'étendue nous prouvaient, d'une manière évidente ; que cette partie excédente du glacier était prête à s'échapper et à s'écrouler par la plus légère augmentation de poids ou même par un bruit un peu violent : nous nous retirâmes donc et nous conclûmes que telle réflexion qui est bonne dans un temps peut devenir dangereuse dans un autre. Au reste, ces parties de glaces saillantes et suspendues sont ordinairement

l'ouvrage des vents : ce sont d'abord de nouvelles neiges que les vents soulèvent, charient et accumulent sur les bords ; ces neiges, à la suite de plusieurs hivers, deviennent de la glace, prolongent la surface du glacier, l'élèvent et l'agrandissent : elles sont solides quand elles ne sont ni trop neuves, ni trop vieilles ; trop neuves elles tombent en avalanches au moindre bruit, au plus petit coup de vent ; trop vieilles elles se découpent du reste du glacier et se précipitent très-facilement, souvent d'elles-mêmes par leur propre poids, ou quelquefois par l'affaissement de la masse entière du glacier (1).

Après avoir dit un dernier adieu à notre admirable champ de glace et aux magnifiques objets qui nous avaient si délicieusement occupés, nous descendîmes rapidement, nous traversâmes de grandes croupes de glacés

(1) J'ai eté témoin de la chute presque entière d'un glacier par les mêmes causes, et les glaces du vallon *d'entre les eaux* ne viennent que des parties saillantes du Buet.

couvertes de neige en nous y laissant glisser appuyés sur nos bâtons ; c'est un plaisir qu'on peut goûter sans danger, quand on en a l'habitude : nous achevâmes notre voyage comme le précédent, et nous arrivâmes le soir même à Chamonix, avec la satisfaction d'avoir atteint la plus haute montagne qui soit en avant de la grande chaîne du Mont-Blanc, d'y être parvenus par un côté intéressant pour les physiciens, et par un chemin qui, sans sortir de la route de Chamonix, est si facile que l'on peut en faire plus des deux tiers à mulet. Ainsi après avoir parcouru en détail les beautés qui sont à Chamonix, on pourra encore les voir en grand, acquérir de nouvelles idées dans les connaissances physiques, et observer peut-être, à l'aide des télescopes, de nouveaux astres que l'air épais de nos plaines a voilés jusqu'à présent ; car nous ne pouvions nous lasser d'admirer avant l'aurore la vivacité des feux qui brillaient au firmament, leur nombre semblait multiplié, et nous l'attribuâmes à la diminution de réfraction dans cette hauteur d'atmosphère ; et serait-il im-

possible encore qu'avec tous les secours que peut inspirer le théâtre de tant de merveilles, on parvînt à rendre plus faciles les calculs de la réfrangibilité et de ses rapports avec les différentes colonnes de l'atmosphère!

Il était à croire que la nouvelle route attirerait au Buet M.r De Saussure : en effet, il y fut d'abord seul, puis avec M.r Pictet, qui, par de belles opérations, prit de son sommet la hauteur de celui du Mont-Blanc. M.r De Luc le jeune y fut aussi pour lever tous ses doutes; car il avait de la peine à croire que notre Mortine fût bien le glacier du Buet : l'illustre comte Adriani, M.r Bérenger, et deux Dames y sont parvenues, de même que mes deux fils, et j'y ai conduit l'habile peintre Saint-Ours : deux fois j'y ai eu très-mal, trois doigts de ma main gauche y ont été gelés. M.r De Saussure n'a rien laissé à dire sur la nature de cette montagne, sur le genre et les formes des pierres qui la composent; il nous apprend que les bases sont de granit recouvert d'une croute calcaire et mêlangée avec des pierres de corne, d'ardoise et de grés,

et enfin en parlant de la route que j'ai tenue, il déclare qu'elle est par-tout sûre. Pourquoi donc est-il arrivé qu'on ait engagé plusieurs voyageurs à l'atteindre par le côté opposé à celui de la Valorsine, par une route où les difficultés sont beaucoup plus grandes et où des pentes très-roides de neiges masquent de larges crevasses. Le malheur arrivé l'année dernière doit servir de leçon.

Deux jeunes voyageurs de l'Evêché de Lubeck. M^r. Zimpssen et M^r. Eschen se proposant le voyage des Alpes, quittent leur patrie, viennent en Suisse et à Genève, et prenant la route de Chamonix, arrivent à Servoz. Là, ils entendent dire qu'on peut aller sur le Buet par des montagnes intéressantes, et un homme du village de Monquart offre de les y conduire : cet homme avait été dans quelques-unes de ces montagnes, et à des chalets qui sont derrière la chaîne du Bréven; mais il n'avait jamais été sur le Buet même. Il ignorait donc les dangers de la route qu'il allait leur faire tenir; il savait seulement que Marie De-

ville de la vallée de Servoz y avait conduit quelques personnes, et il pensa qu'il aurait le même bonheur. Tout va bien le premier jour, ils couchent au chalet de Villy, et le lendemain, septième Août 1800, ils se trouvent au pied du Buet, et en gravissent les neiges. Mr. Zimpssen ne quitta pas le guide, mais Mr. Eschen les devança de deux cents pas, et disparut tout-à-coup à leurs yeux. Que l'on juge de leur effroi à cette disparition subite ! Cependant il se pouvait qu'il ne fût que peu enfoncé sous les neiges, mais le glacier est vaste, et rien ne leur indiquait où ils devaient arrêter leurs pas sur ces neiges trompeuses; eux-mêmes effrayés à leur tour, n'osant faire un pas en avant sans courir le même danger, se voyant seuls sur cette vaste solitude, sans moyens de secours, ils fuient cette plage funeste, et se hâtent de descendre à Servoz, où leur malheur est bientôt connu. Ce jour-là le préfet du Léman, Mr. d'Eymar, les rencontre, apprend ce triste événement, et donne des ordres pour qu'on aille à la recherche de cet infortuné voyageur.

geur. Marie Deville, ses deux fils et l'aubergiste Ettle se mettent en marche dans la nuit, arrivent à l'aube du jour sur le glacier, et découvrant la tombe d'Eschen dans une crevasse de 100 pieds de profondeur s'y dévalent attachés à des cordes, et voient le corps debout, mais gelé, les bras élevés à la hauteur de la tête : il leur fallut un travail de trois heures autour du corps pour le dégager et le sortir de cet abîme, et ce fut en le portant sur leurs épaules, qu'ils arrivèrent à Servoz, où M.r d'Eymar le fit ensevelir en assistant lui-même à cette lugubre cérémonie. Sur le rapport de ce magistrat, le gouvernement vient de lui ériger un monument en marbre noir, de la hauteur de douze pieds, avec des inscriptions propres à rappeler les circonstances de la fin tragique de cet infortuné étranger.

Après un tel malheur, qui voudrait encore suivre une telle route ? Je sais qu'en prenant sur la droite, et par le côté qu'on nomme Salençon, on peut se flatter d'atteindre le Buet; mais encore faut-il toujours entamer le glacier en tirant sur le Bérard : j'ai fait ce che-

min, et rien n'est plus facile que de s'y égarer, surtout s'il survient d'épais brouillards; se taire encore sur ce danger, et passer sous silence ce que l'illustre De Saussure dit de la sûreté de la route que j'ai découverte, n'est-ce pas se préparer de trop tardifs remords ?

CHAPITRE XIII.

Energie des guides de Chamonix : précis sur De Saussure, ses vertus, sa générosité ; son amour pour sa patrie. Il a donné une impulsion forte à son siècle pour l'étude de la géologie et de l'histoire naturelle. Sa mort. Inscription méritée, etc.

Après m'être élancé sur tant de sommets, j'aime reposer ma vue et mes esprits sur la riante vallée de Chamonix ; j'en aime les promenades, les jolis bois et les richesses champêtres : j'en aime surtout les hommes; ils ont de la franchise, de l'honnêteté et une sorte d'é-

nergie aussi gaie que spirituelle. Leurs femmes sont jolies, mais si les travaux des champs en altèrent promptement les traits, leur bonté et leur humanité ne s'en effaceront pas. Quant aux guides, ce sont des hommes presque à part, plusieurs acquièrent des connaissances avec les hommes éclairés qu'ils voient et conduisent. Pierre Balmat, qui fit ses premiers essais avec moi et qui a été pendant vingt années le guide de M.r De Saussure, est un des plus instruits. J'ai perdu Favret, l'ambassadeur Simon, les deux Tissay et le grand Jorasse, dont l'âme sentimentale et délicate contrastait avec sa figure gigantesque et la simplicité de ses manières. Presque tous ont voyagé dans d'autres montagnes en Suisse; en Italie, et leur prudence, leur fidélité sont généralement connues. Pierre Balmat, avec sept mulets, conduisit des étrangers en Vallais, au Lac-Majeur, puis sur le St. Gothard, jusqu'à Altorf, où il devait les quitter: là, il leur céda huit à neuf louis, dont ils avaient besoin pour aller jusqu'à Berne, et reprit la route du Saint-Gothard, décidé à vendre

l'un de ses mulets pour pouvoir achever sa route. Non, lui dit l'hôtesse d'Urserin ; j'ai, si vous le voulez, cinquante louis à votre service, vous me les rendrez l'année prochaine ; il en accepta huit, dont on ne voulut pas même de billet. On connaît aussi la confiance et la noble générosité du fils de Mad. Couteran, pour des personnes qu'il ne croyait pas revoir de sa vie. A ces traits, j'ajouterai le zèle généreux que l'aubergiste Terraz a montré pour la construction de l'hospice du Montanvert, ne craignant pas même, quand il a fallu en faire le chemin, d'y aventurer ses mulets au risque de les perdre. En un mot, il n'est pas de pays où l'on trouve autant d'hommes à caractère. Quant à leur religion, voici ce qu'en dit un auteur.

« Je me promenai sur les rives de l'Arve, » et j'entrai dans quelques maisonnettes, où » je trouvai l'aisance et la tranquillité. Le » langage des habitans de Chamonix est » froid, simple et sans figures. Le bon sens » et le calme paraissent régner dans leur » conduite, dans leur maintien, dans leur

» démarche. Je les interrogeai sur leurs occu-
» pations de l'hiver, quand les frimats glacés
» ne leur permettent pas de quitter leurs
» maisons : les hommes fendent du bois,
» les femmes filent. Je fis de vains efforts
» pour connaître leurs fables, leurs rêveries
» sur les démons, sur les revenans; l'ima-
» gination est presque nulle en ce pays, car
» la religion romaine qu'ils professent n'a
» pu réussir à faire germer dans leurs têtes
» les merveilles du martyrologe et les mira-
» cles de ses saints. Ils me paraissent avoir
» une religion de confiance, etc. ».

Mais comment quitter cette vallée sans dire encore quelque chose de l'homme illustre qui a si fort contribué à sa célébrité. M.r De Saussure y fit ses premières études de la nature, il en escalada les sommets; et les plus grandes fatigues, les privations de tous genres ne le rebutèrent pas : ses guides devinrent ses amis, et toute la vallée le considérait comme l'un de ses bienfaiteurs. Il était celui des malheureux; que de jouissances ses bienfaits ne m'ont-ils pas données, à moi, qui ai été si souvent le témoin de sa

sensibilité et des secours qu'il tendait à des veuves et à des orphelins ? Il cherchait même à remonter des familles ruinées, et cette vertu, il la mit en pratique envers deux habitans de Salanches à ma seule recommandation.

A Genève, je l'ai vu non moins sensible, non moins généreux, proportionnant ses secours à l'état des personnes, à leurs besoins, et à leur délicatesse. L'année qu'il atteignit le Mont-Blanc, et celle où il parvint au col du Géant, il sembla redoubler l'intérêt qu'il portait aux habitans de Chamonix. Les sciences ont perdu celui qui les honorait toutes, les infortunés ont pleuré sa mort ; mais que pourrois-je ajouter, sur cet homme célèbre, après ce qu'en a dit M.r Senebier qui a fait si savamment l'histoire de ses travaux ? Il ne fallait pas moins qu'un savant dans tous les genres pour peindre dignement ce qu'a fait un De Saussure.

Son amour pour la justice égalait ses autres vertus ; étonné de la belle route qui conduit de Samoëns à Sixte, il demanda à

qui on en avait l'obligation, et sur ce qu'on lui dit que les pères de l'abbaye l'avaient fait construire par corvées pour y charier leurs vins, il en fut si indigné qu'il ne voulut point accepter les invitations des Chanoines, et qu'il aima mieux camper en plein air à la vue même de cette abbaye, plutôt que d'en recevoir la moindre politesse. Il chérissait au contraire les pères du Grand St. Bernard. Comme ces religieux n'avaient que trois jours pour leur collecte dans Genève, et qu'ils me témoignaient le désir d'en avoir huit; j'en parlai à M.r De Saussure. Faites, me dit-il, un mémoire au conseil, et trois à quatre jours avant de le donner, je ferai de mon côté quelques démarches : en effet, il l'appuya de sa recommandation, et c'est ainsi qu'il voulut me faire partager le mérite d'être de quelque utilité à ces bons pères.

« De Saussure (1) avait une taille haute et » bien proportionnée, sa physionomie agréa- » ble exprimait avec intérêt les mouvemens » de son âme ; ses yeux vifs et pénétrans

(1) Eloge de De Saussure par M. Senebier.

» annonçaient l'activité de son esprit et la
» force de son attention ; souvent on lui
» voyait cet air d'abandon qui gagne la con-
» fiance et enchaîne les cœurs. Véritable-
» ment éloquent, il s'exprimait aves la plus
» grande clarté, il savait donner du mouve-
» ment et des couleurs à ses pensées ; la
» chaleur de ses sentimens, sa conviction
» intérieure répandues sur tous ses traits,
» entraînaient presque malgré eux ceux qui
» paraissaient d'abord avoir des idées oppo-
» sées aux siennes ; sa conversation solide
» et animée était toujours séduisante par
» la vérité et l'abondance de ses idées,
» comme par la justesse et la vie de ses
» expressions : s'il fut toujours ferme et in-
» flexible lorsque sa raison le lui ordon-
» nait, il se pliait souvent sans peine aux
» goûts de ceux avec qui il vécut habituel-
» lement.

» Il était en correspondance avec les plus
» illustres savans de l'Europe. Il aimait la
» société dont il faisait l'agrément. Sa répu-
» tation lui attirait des visites fréquentes
» d'une foule d'étrangers, et il fut distingué

» en 1778 d'une manière flatteuse par l'em-
» pereur Joseph II.

» Il forma un cabinet d'histoire naturelle
» rempli de morceaux précieux de miné-
» ralogie, mais plus précieux encore, parce
» qu'il renferme les pièces fondamentales
» de ses recherches et les documens de l'his-
» toire des montagnes : sa bibliothèque était
» belle ; on y trouvait tous les beaux livres
» d'histoire naturelle dans toutes les lan-
» gues, il avait surtout une riche collection
» de livres de botanique.

» De Saussure a été l'un des savans les
» plus heureux : sa réputation répandue d'a-
» bord partout lui mérita cette considération
» qu'on doit au génie qui se dévoue à l'ins-
» truction des autres ; il fut reçu membre
» des plus illustres académies de l'Europe,
» et il eut le plaisir de voir ses ouvrages
» cités comme des autorités par les savans
» les plus célèbres ; enfin il a pu remarquer
» l'impulsion forte qu'il avait donnée à son
» siècle pour l'étude de la géologie et de la
» minéralogie.

» Il était généralement aimé et estimé à

» Genève, et sa mort qui arriva en 1798, fut
» le sujet d'un deuil public, et y rappellera
» toujours l'idée déchirante de la perte
» qu'elle a faite en lui d'un des plus beaux
» génies qu'elle ait produit, d'un de ses
» savans qui l'a le plus illustrée, et d'un
» des hommes qui s'était le plus constam-
» ment employé au bonheur de ses com-
» patriotes. La société pour l'avancement
» des arts a voulu que son portrait peint
» par l'un des plus grands peintres de l'Eu-
» rope (Saint-Ours) fût placé dans la salle
» de ses séances, pour retracer toujours à
» ses membres ce qu'elle doit attendre d'eux,
» en leur rappelant ce que De Saussure a
» fait pour les siences, pour les arts, pour
» elle et pour sa patrie ». Je ne doute pas que s'il était permis aux Genevois de suivre l'impulsion de leur reconnaissance, ils ne fissent pour sa mémoire ce qu'ils ont fait pour celle de Rousseau et de Bonnet, et qu'ils ne missent au frontispice de sa maison cette inscription simple et honorable. *Ici vécut De Saussure.* Ce fut lui-même qui fit rendre cet honneur à Bonnet, et qui pro-

nonça son éloge. Pourquoi ne recevrait-il pas aussi un hommage mérité qui ne peut qu'exciter les regrets de la postérité et l'émulation des savans ?

CHAPITRE XIV.

Digression sur les accroissemens des glaciers sur les Alpes.

De toutes les questions que font les étrangers qui vont à Chamonix, celle qui paraît les intéresser le plus, est de savoir si l'on a observé que les glaces qui revêtent les sommités et celles qui comblent les vallées supérieures y prennent des accroissemens. C'était l'opinion de M.r De Luc, c'était celle du célèbre De Buffon et la mienne. Pour satisfaire à cette demande, je ne puis mieux faire que de transcrire l'une de mes lettres au grand peintre de la nature.

« Combien l'étude de la nature me devient plus chère, depuis que j'ai l'avantage de

voir mes observations confirmées par les vues de votre génie, et mes pénibles voyages payés par l'honneur que vous leur faites de les citer, honneur plus flatteur à mon gré, que celui que l'on m'a fait de les traduire: Aussi, c'est pour ajouter aux faits déjà connus sur l'accroissement général des glaciers dans les Hautes-Alpes que je vais vous présenter de nouvelles observations assez frappantes pour mériter d'être recueillies. Elles tendent toutes à démontrer que cet accroissement n'est point une hypothèse ».

« La fameuse mer de glace du Montanvert à Chamonix borne la Savoie et le Piémont. Ses glaces sont immenses, on ne les parcourt pas sans danger. D'un côté elles aboutissent au Mont-Blanc, et de l'autre, au vaste glacier du Taleffre. A ses extrémités l'on ne voit que des horreurs qui l'ont fait nommer par les guides un *enfer de glace*. Cependant quel que soit l'état actuel de cette vallée, la tradition qui s'est conservée à Chamonix, porte que c'est par-là que les habitans communiquaient, il y a

quelques siècles, avec ceux de la Val-d'Aoste; et qu'en partant de grand matin, ils arrivaient d'assez bonne heure le jour même à Cormayeur : je tiens même du notaire Paccard qui possède les plus anciens documens de Chamonix, que cette vallée était anciennement de la juridiction de celle de Cormayeur, et le nom même de ce bourg, selon cet homme respectable par son âge et ses connaissances, dérive de *Cour - Majeure*, parce que c'était là que se tenaient les assises des juges, et que les procès des Chamonards se terminaient. Or, ils ne s'y rendaient qu'au travers de la vallée du Montanvert qui, maintenant, est devenue impraticable aux hommes les plus hardis, et même aux bouquetins qui, depuis que les glaces l'ont fermée, ne pénètrent plus du côté de la Savoie. Les Chamonards, qui ont des affaires à traiter à Cormayeur, ne peuvent y aller qu'en passant par le Bonhomme qui s'avance vers la Tarentaise, ou par le Vallais et le Col-Ferrer, ce qui prend trois journées de marche. Enfin, cette même vallée de glace du Montanvert

était, il y a tout au plus trente années ; un Pérou pour les recherches de cristaux : aujourd'hui cette branche d'un commerce alors lucratif a diminué par l'accroissement des neiges et des glaces qui couvrent presque partout les rochers.

Quand j'ai décrit dans mon premier livre publié en 1773, les divers glaciers qui pendent le long de la belle vallée de Chamonix, je n'en comptai que quatre ; celui des Bossons, des Bois, de l'Argentière et du Tour ; mais depuis ce temps le théâtre a bien changé de décoration, on en voit deux nouveaux qui sont ceux de Griaz et de Tacona ; on voit même celui-ci déjà si bas qu'il fait craindre aux habitans qu'il ne s'empare bientôt des possessions qui en sont voisines.

Une troisième observation non moins essentielle à rapporter, que je tiens encore du curial Paccard, c'est que depuis que le passage par la vallée du Montanvert est devenu impraticable, on pénétrait à la Val-d'Aoste par l'une des gorges du glacier du Tour qui conduisait sur le Col-

Ferrer; ce qui ne prenait que douze heures de marche, mais que depuis cinquante années ce chemin se trouve entièrement fermé.

A ces preuves en voici une quatrième. Dans mes voyages sur les sommités du Vallais et de la Suisse, je décris l'immense vallée de glace située au midi du Vallais; cette vallée que je nomme Chermotane est un lieu d'horreur, et n'est point connue. Cependant j'ai vu entre les mains de M.r Micheli - Thelusson de Genève, une ancienne carte de ce pays sauvage, où plusieurs routes se trouvent tracées, précisément par le travers de cette mer de glace et de ses précipices. Maintenant si des glacières de la Savoie et du Vallais, je passe à celles du canton de Berne, les preuves s'accumulent, deviennent plus fortes et acquièrent une authenticité toujours plus grande.

A l'extrémité de la vallée de Lauterbroun, il existait, il y a quarante ans, plusieurs habitations situées plus avant dans ces Alpes que ne sont celles de Myrre et de Ghimmel;

ces habitations sont à présent englouties par les glaces. Il existait encore dans leurs environs un passage pour pénétrer dans le Haut-Vallais, qui est aujourd'hui perdu. Je regarde aussi comme perdu, un passage par lequel M.r Polier de Bottens, doyen de l'église de Lausanne, pénétra du Kandelsteig à Lauterbroun; je suis du moins certain, par ce que m'en ont appris les habitans du Kandelsteig, que les neiges ont prodigieusement augmenté dans ces montagnes.

Mais c'est surtout dans la jolie vallée du Grindelvald qu'on a une preuve existante de l'augmentation des glaciers qui y descendent; ils étaient, il n'y a que quelques siècles, relégués encore sur les sommets, et la place qu'ils occupent aujourd'hui, était cultivée fort avant: aussi la société économique de Berne vient de proposer un prix à celui qui pourrait assigner les époques des envahissemens des glaces dans ce pays sur les terrains fertiles. A cette autorité, je joindrai celle de M.r Grouner, qui dit: « que » d'anciens titres attestent que la vallée de » l'Aar au mont Grimsel, qui est aujourd'hui

» d'hui comblée de glaces, était anciennement cultivée ». Cependant cette vallée est une des plus élevées des Alpes; je l'ai parcourue pendant toute une journée, le soleil y darde ses rayons pendant plusieurs heures, et ne parvient pas à diminuer le massif de glace qui la couvre en entier.

Ce n'est pas seulement dans quelques parties des Alpes que les glaces ont augmenté, c'est encore dans toute leur étendue; j'en pourrais citer un grand nombre d'exemples, mais pour me resserrer, je me bornerai à deux.

A l'Orient du St. Gothard commence un assemblage de sommets fort élevés, connus sous le nom de monts Adula; ces sommets sont divisés en plusieurs branches, dont les intervalles sont autant de vallées immenses de glace d'un aspect effrayant; nul homme n'ose y pénétrer, les chamois même s'en tiennent éloignés, et le soleil semble craindre d'éclairer ces vallons affreux. Cependant, on a des notices que ces pays perdus pour les hommes, n'ont pas été autrefois ce qu'ils sont aujourd'hui. La vallée du Rhinvald,

par exemple, d'où descend le Rhin supérieur, portait dans des temps reculés le nom de vallée du Paradis, parce qu'elle était un pays de délices, tradition qui est passée au travers de plusieurs générations chez les habitans de ces montagnes : aujourd'hui la partie supérieure de cette vallée est le paradis des chamois, parce qu'elle est pour eux un asile inviolable.

Un fait certain, encore subsistant, c'est qu'il n'est point de pays dans l'Europe où l'on trouve autant de décombres, d'édifices et de châteaux que chez les Grisons, et ces édifices ruinés se voient à présent parmi les débris des montagnes dans des vallons désolés et bien éloignés des pays actuellement habités. Or, il n'y a pas d'apparence que les hommes eussent été choisir pour leur demeure un pays aussi horrible et éloigné de tout secours humain ; d'ailleurs, ce ne sont pas ces édifices seulement qui présentent des ruines, ce sont les montagnes même qui les environnent ; et leurs dévastations, les neiges et les glaces qui les couvrent en grande partie, attestent que les hommes en

ont été repoussés par le changement de climat qu'elles ont subi.

Je ne prétends pas dire que des amas de neiges et de glaces ne diminuent jamais dans certaines saisons : cela arrive par des chaleurs continues et de grands vents, même pendant plusieurs étés ; mais je ne regarde ces diminutions que comme des retardemens à l'accroissement général des glaces ; j'envisage leur augmentation dans un laps de temps considérable, même de plusieurs siècles : d'ailleurs, il arrive souvent que si la diminution des glaces est sensible dans quelques endroits des Alpes, l'augmentation s'opère dans d'autres, et c'est ce qui vient d'arriver. Les grands vents du Midi de l'année dernière ont fait diminuer dans Chamonix le glacier des Bossons, mais jamais le Buet n'a été si chargé de neiges que dans cette même époque : M.r Bérenger, et mon fils aîné, qui y sont montés cette année, n'ont pu se reposer à la Table au Chantre qu'ils ont trouvée ensevelie sous les neiges, de même que les autres rochers ; ils ont eu à marcher près de quatre heures sur la neige avant que

d'atteindre le sommet de cette montagne. Enfin, je dirai avec M.r De Luc : « Qu'on » ne peut douter de l'accroissement de tous » les glaciers des Alpes; que puisqu'ils exis- » tent, c'est une preuve que dans les siècles » précédens la quantité de neige qui est » tombée pendant les hivers l'a emporté sur » la quantité fondue pendant les étés ».

CHAPITRE XV.

Dernier coup-d'œil sur les Aiguilles. Observations de Mr. Jurine sur celle du Midi qui présente un grand phénomène. Belle vue sur la plaine de Chamonix. Entrée dans la Valorsine. Beauté du sexe de cette vallée. Evénement. Passage par la Tête-Noire. Ses belles horreurs. Arrivée des émigrés, leur détresse au milieu de cette nature sauvage, etc.

AVANT de sortir de la vallée de Chamonix, disons encore quelque chose de ses sommités.

En donnant un dernier coup-d'œil sur les

Grandes Aiguilles, et particulièrement sur celles de la Blétière et du Midi, qui sont composées dans toute leur masse du granit le plus compact qui existe ; quand on pense que tous les granits de même genre que l'on trouve semés çà et là dans nos plaines en sont des fragmens. On se demande à quelle révolution, à quelle force doivent-ils de se trouver lancés à de si grandes distances de ces Aiguilles même, dont certainement ils ont fait une fois partie. Et combien l'étonnement redouble, lorsque comme De Saussure, Pictet, ou Jurine, on se transporte à ces Aiguilles même, qu'on en étudie la nature, les formes, et qu'on en mesure la hauteur. Aussi rien n'a tant frappé le dernier de ces savans que de voir 500 toises de hauteur perpendiculaire de l'Aiguille du Midi, n'être qu'une masse de granit, parvenue à la plus parfaite cristallisation, et cette masse partir d'une base déjà élevée de 16 à 1700 toises au-dessus de la mer. Quel aperçu plus imposant, quelle source inépuisable d'observations nous est donc présentée dans la contemplation de ces masses de granits,

dont le phénomène ne se voit dans aucune autre partie des Alpes ? C'est ainsi qu'aux découvertes de M.r De Saussure, il en est ajouté de nouvelles par M.r Jurine, et que les Alpes visitées par des hommes à grandes vues et à grandes connaissances, nous manifesteront chaque jour de nouveaux phénomènes.

Après avoir admiré tant de riches situations, on croirait n'avoir plus rien à contempler ; mais on se trompe, d'autres beautés nous arrêtent, et le cours de l'Arve en offre plusieurs.

Cette rivière est terrible le long du détroit où se termine la plaine de Chamonix : on la voit descendre comme un torrent au travers des rochers, bondir, écumer, rouler de grands blocs, limer, façonner en coquille ceux qu'elle ne peut ébranler, se diviser, se réunir, effrayer les passans et les chevaux lorsqu'elle est grossie par la fonte subite des glaciers d'Argentière et du Tour, ou par de grandes pluies. Le chemin dans cet étranglement que forme le rapprochement des montagnes était dangereux ; il était taillé

en escaillers si durs, si glissans que les mulets y perdaient leurs fers ; aujourd'hui il est réparé et rendu facile aux chevaux : c'est à son sommet qu'il faut s'arrêter pour jeter un coup-d'œil en arrière, et jouir de la vue de la vallée. Les bois laissés à la simple nature, n'y offrent point ces efforts de l'art, cette symétrie assujettissante, ces formes bizarres, ouvrages des hommes ; ils sont tels qu'ils doivent être, majestueux, diversifiés, ils forment des rideaux qui divisent la vallée en parcs, l'agrandissent et la multiplient pour ainsi dire : l'Arve dans ses sinuosités, étincelle des rayons du soleil ; le glacier des Bossons paraît comme une rivière de feu sortant du sein des forêts ; le rembruni des bois, le vif colpris des moissons, des prairies charment les yeux, et le Mont-Blanc qui termine la perspective, donne à ces objets l'aspect le plus théâtral.

Le hameau, ou village des Pras, forme un point délicieux de ce tableau, sa situation est des plus riantes ; c'est le lieu le plus paisible de la vallée, et où l'habitant cultivateur reste occupé de son état. Les envi-

rons offrent des promenades champêtres ; l'Arve d'un côté, l'Arvéron de l'autre en augmentent les agrémens et contribuent à la pureté de l'air, c'est bien ici qu'on oublie la turbulente activité des villes, tout y est calme, la fraîcheur des bois, les routes tortueuses qui les sillonnent, l'aimable coloris des prairies parfumées de fleurs, semées de fraises et de framboises d'un goût balsamique, et arrosées de ruisseaux argentins qui se promènent de l'Arvéron à l'Arve, font de cet endroit un séjour enchanteur. Quel spectacle ravissant pour deux âmes qui s'aimeraient l'une et l'autre par-dessus tout, et vivraient ici dans un doux repos ignorés de l'univers ! Toute la contrée ne s'embellirait que pour elles, les médisances et la sourde calomnie n'approcheraient point de leur paisible retraite ; que n'éprouveraient pas ces deux êtres heureux dans leurs promenades solitaires, lorsque tous les oiseaux d'alentour s'empresseraient de porter le ravissement dans des cœurs si purs, par la divine harmonie de leurs chants; lorsqu'après des actes de bienfaisance ils prendraient ensemble un

repas champêtre composé de fruits que leurs mains auraient fait naître, lorsque les jets de lumière d'un beau soleil couchant se joueraient dans les feuillages de leurs bosquets d'été, et qu'aux travers des bois ils verraient les derniers rayons de l'astre dorer les monts sourcilleux, les Grandes Aiguilles, et la haute région des glaces ? N'est-il pas vrai qu'un sentiment tout-à-fait céleste de tendresse viendrait humecter leurs yeux de larmes délicieuses, auxquelles se joindrait leur reconnaissance pour l'Etre tout-puissant, qui leur donna une âme sensible, et un cœur fait pour goûter le bonheur ? Oui, c'est dans ces lieux que j'aimerais me retirer pour penser, pour écrire ce qu'ils m'auraient inspiré. J'ai vu l'un de ses habitans qui, chaque été, abandonne le palais et les épuipages qu'il possède en Allemagne, pour venir se confondre avec ses parens, ses amis d'enfance, pour en reprendre les douces occupations, et la simplicité de mœurs.

J'ai parlé des glaciers d'Argentière et du Tour ; le premier est à une lieue du chemin d'où nous venons de jeter un dernier coup-

d'œil sur la vallée ; il est vaste, très-large ; descend de fort haut, et reçoit les avalanches de l'Aiguille verte, plus élevée que celle du Dou, et chargée de neiges : ce glacier correspondrait à celui du Taleffre, si les escarpemens des rochers, et la hauteurs des pics de glaces, n'en interrompaient pas la communication. Argentière est une paroisse desservie par un ecclésiastique qui s'est occupé à rassembler toutes les plantes du pays, les plus belles et les plus rares qui soient aux Alpes.

A une lieue de cette paroisse les bois cessent, et les aspects jusqu'au grand glacier du Tour deviennent plus sauvages, quoiqu'on voie quelques terres ensemencées d'avoine et de froment, c'est même dans ce dernier district de la vallée que les habitans ont le plus de fortune : situés au pied du col de Balme, ils y possèdent de beaux pâturages qui les dédommagent des huit mois d'hiver auxquels ils sont condamnés. Nous y reviendrons pour monter le col de Balme après avoir décrit le chemin de la Tête-Noire qui commence un peu au delà d'Argentière.

A peine a-t-on dépassé ce village, qu'il faut se diriger vers le nord, par une gorge assez rapide, et bientôt on passe à Trélechamp, hameau qui, durant les hivers, est enseveli sous dix pieds de neige, en sorte qu'il arrive souvent aux voyageurs de passer par-dessus les maisons sans les soupçonner, et d'y tomber même par les cheminées. Après ce hameau, l'on se croit dans une sorte de désert d'une demi-lieue de longueur, puis on découvre une vallée bien ouverte, cultivée, ayant des habitations le long de la route, et sur les escarpemens des montagnes. Telle est la Valorsine, par où nous avions atteint le Buet. J'y passai plusieurs jours chez l'un de mes guides, et ces jours-là m'ont laissé un souvenir bien doux; jamais je n'ai joui d'un plus grand calme; en parcourant les habitations, j'ai été touché des mœurs honnêtes de chaque famille, et de la douceur de leur caractère.

Cette vallée élevée de près de 400 toises au-dessus de Chamonix, est si peu considérable, qu'elle ne fournit pas de quoi nourrir ses habitans. On abandonne aux femmes le

travail de la campagne ; le peu de terre qui couvre les rochers ne permettant pas à la charrue d'y tracer des sillons, elles sont obligées de faire tout à force de bras. Quant aux hommes, les uns tiennent du bétail sur les montagnes de la Tarantaise, d'autres vont cultiver les vignes du Vallais, et c'est ainsi qu'ils suplèent à la nudité du sol de leur pays. En général, tous ont l'air de la prospérité, les filles sont jolies et bien mises, les hommes forts et robustes, ils se distinguent par beaucoup d'humanité, surtout dans les accidens occasionnés par les avalanches de neiges qui y sont fréquentes. Chaque possession en serait comblée ou ravagée, si l'on n'avait eu la précaution de les en garantir par des espèces de digues : les maisons et l'église offrent l'image d'une place de défense, l'on y voit des angles, des doubles murs, et il est défendu de couper les bois qui, par leur position, peuvent servir de palissades contre ces torrens de neiges. Je devrais terminer ici ce qui regarde ce petit pays ; mais puisque M.r De Luc en loue les femmes comme ayant des grâces et de la

beauté, je vais raconter l'anecdote dont un étranger a fourni le sujet.

Après avoir parcouru les Alpes de la Suisse, être monté sur le col de Balme, il en descend et entre dans la Valorsine, où poursuivi par un temps d'orage, il trouve chez l'un des habitans de cette vallée la franche hospitalité. Une nièce de 17 ans en gouvernait la maison; elle était un modèle de beauté, élégante dans ses habits, élégante de taille, dessinant les grâces dans tous ses mouvemens et offrant des traits à la grecque que l'ingénuité de son esprit et l'innocence de son cœur embellissaient encore. Dès ce moment il bénit l'orage qui l'avait si bien adressé, les brillans aspects, et la magnificence des montagnes, ne furent plus à ses yeux que des beautés secondaires; c'était des mains de cette intéressante créature que ses mets lui étaient préparés, c'était-elle qui l'accompagnait dans ses promenades, qui le conduisait sur les rochers, qui lui tendait la main pour lui faire franchir de petits précipices, et qui l'introduisait sous l'ombrage des bosquets, près des fontaines

et des ruisseaux. Là assis, un livre à la main, il s'enivrait de sentimens délicieux, et aimait à les faire germer et éclore dans ce jeune cœur. Admirer tant de perfections, se plaire à entremêler des fleurs à de beaux et longs cheveux étaient des jouissances innocentes. Mais si l'on se rappelle la remarque de M.r le président Tasher sur l'habillement voluptueux des Valorsiennes, on conviendra que tout concourait à troubler les sens de l'étranger, à lui ôter la raison. Il allait se perdre et perdre pour toujours l'innocence même, lorsque l'aspect sévère des montagnes qui n'avaient jamais été les témoins d'une mauvaise action, le rappela à lui-même. Non, s'écria-t-il, non, ces lieux n'ont pas été faits pour le crime, ils ne seront pas les témoins de la perfidie, et la plus noire trahison ne sera pas la récompense de l'honnête et confiante hospitalité. Au moment même il se déroba aux dangers de sa situation.

Telle est l'influence des montagnes, les cœurs s'y épurent, les idées y prennent de l'énergie, et tels qui dans nos plaines ne rougissent pas de certaines actions, en dé-

testent ici jusqu'à la pensée ; on y devient plus honnête, plus délicat, plus généreux, plus fort pour résister aux tentations voluptueuses. Qui sait même si ce n'est pas à ces sensations de vertu que l'homme doit le plaisir qu'il goûte à s'élever ? qui sait si ce plaisir ne lui a pas été donné pour qu'il sente une fois dans sa vie les avant-goûts des jouissances célestes auxquelles il est destiné ? Que l'on me permette encore deux réflexions !

Cet étranger, succombant à de coupables désirs, aurait-il pu contempler le beau spectacle des montagnes, la pureté du ciel, la multitude des feux de la nuit qui proclament si hautement la grandeur, la toute-puissance de l'Etre qui les créa, la sagesse qui leur donna des lois ; son ame dégradée, souillée, aurait-elle été digne des pensées nobles, et son crime ne l'aurait-il pas suivi partout ? que de remords, que de souvenirs déchirans à la pensée d'avoir fait le malheur d'un être innocent et faible ! La fuite l'aurait-elle soustrait aux reproches de sa conscience, à l'idée du déshonneur, et lorsque

quelques années après cet événement, il revint à Valorsine, aurait-il pu jouir de la tendre réception que lui fit cette intéressante beauté devenue épouse et mère; aurait-il pu jouir du touchant souvenir des jours passés avec elle dans l'innocence et la paix.

Dès la Valorsine on entre dans le Vallais: la route est sauvage, mais très-pittoresque; c'est un étranglement de montagnes qui inspire de la terreur, ce sont de noirs rochers et des bois non moins sombres: la rivière du Bérard, le Trian roulent leurs flots à trois mille pieds de profondeur. Cependant quelles qu'en soient les horreurs, cette route est sûre, et ce fut celle que je vis prendre à huit cents émigrés lors de l'entrée du général Montesquiou en Savoie. J'étais alors avec mon jeune fils à Chamonix, lorsqu'on me dépêcha de Salanches la nouvelle de cette invasion: deux jours après nous vîmes en effet arriver des gens de tous les états, chargés de vêtemens et autres objets de première nécessité; des Marquises, des Comtesses portant elles-mêmes leurs enfans au sein; des ecclésiastiques

tiques tels que le respectable évêque de Nismes âgé de quatre-vingts ans, des militaires et une foule d'autres personnes de tout âge, quelques-unes pourvues d'argent, plusieurs manquant presque de tout.

Cependant l'humanité ne permettait pas de les laisser coucher en plein air. La vue de tant de malheureux me fit naître l'idée d'une table commune; et le bon, l'honnête Couteran ne s'y refusa pas. Nous fîmes tous nos efforts pour les soulager dans leurs peines, les habitans de Chamonix nous imitèrent en s'estimant heureux de trouver des occasions d'exercer l'hospitalité.

Du sommet de la Tête-Noire, on descend dans l'étroite vallée de Trian qui se dirige à l'Est; tout est encore sauvage, tout est hérissé de grands bois et de rocs suspendus sur vos têtes : c'est là encore où je voyais arriver des mulets ayant de chaque côté des paniers où étaient de jeunes personnes qu'on avait couvertes d'un voile pour leur ôter la vue des précipices et des horreurs de cette route, tandis que leurs mères la parcouraient à pieds en chancelant à cha-

que pas, les mains élevées au ciel pour lui demander sa protection. Quel tableau que celui qu'offraient tant de fuyards qui autrefois se rendaient de la ville à la campagne dans des voitures commodes et bien suspendues ! Quel changement de scène ! mais aussi que j'eus de satisfaction à les voir accompagnés par nos guides, dont les soins délicats et ingénieux surpassaient ceux de leurs propres domestiques. Tous arrivaient à Trian, tandis que d'autres y venaient par le col de Balme, second passage dont on va voir les beautés en reprenant notre route au village du Tour situé au pied de cette grande montagne.

CHAPITRE XVI.

Du col de Balme. Ses magnifiques aspects. Voyage de Mr. De Serrant au col du Géant. Des bergers. Digression sur les horreurs que présentent les sommités couvertes de glace. Diverses anecdotes. Mort funeste de Mr. Escher de Zurich, précipité du haut du col.

Nous allons remonter l'Arve jusqu'à sa source, sur un tapis de verdure qui offre de vastes pâturages ; la route n'est qu'un sentier de bétail, souvent tortueuse, et assez roide pour obliger à reprendre haleine en faisant de fréquentes pauses. La marche est longue, mais égayée par le plaisir qu'on a de s'élever, et par celui de découvrir les nouveaux points de vue que présentent les montagnes environnantes. L'Arve s'est creusé un lit, mais elle ne devient bientôt qu'un ruisseau. Plus on monte, plus semblent s'a-

grandir et s'élever les Hautes Aiguilles qu'on a derrière soi, et surtout le Mont-Blanc, qui prend le plus imposant aspect. On découvre aussi la sommité du Buet qui d'ici n'a plus la forme qu'on lui a connue; il termine une chaîne qui s'étend jusqu'à la Dent du Midi sur St. Maurice en Vallais, et au-dessous de laquelle l'œil découvre des pâturages dont les chamois s'emparent, lorsque les troupeaux en sont descendus: ces pâturages se présentent comme des rues, ou des places ceintes par des rochers. Enfin, plus bas on voit la Valorsine, et au-dessus le village de Finial, distingué par la beauté du sexe.

Un autre point de vue remarquable, est celui de l'aiguille des Charmos sur le Montanvert: on croirait y voir une place fortifiée de courtines et de bastions. On découvre au delà le sommet du col du Géant, et la plus grande partie du glacier qui y conduit. Tous ces coups-d'œil excitent l'attention et intéressent. La montagne que nous parcourons n'est pas un désert, quoiqu'elle le paraisse; on y voit des bergeries, des chalets, et le

son des clochettes indique où sont les troupeaux ; on en rencontre avec leurs conducteurs, espèce d'hommes bien différens par leur manière de vivre des gens de la plaine : mais on s'arrête surtout à contempler les sommités du glacier du Tour et ses nombreuses crevasses, au niveau desquelles on se trouve. C'est là où toutes les horreurs semblent s'être réfugiées. Une grande vallée de glace qui étend ses bras du côté du Col-Ferrer, sépare le Faucigny des districts de Cormayeur et du Vallais ; c'est le séjour d'un éternel hiver, une image des pays inhabités des Pôles, point d'arbres, point de pâturages n'y réjouissent les yeux, le silence seul y règne, et s'il est interrompu, c'est par les chutes des glaces et des rochers. Le soleil cependant les éclaire, mais ses rayons absorbés par les neiges n'y réfléchissent qu'une faible chaleur ; il y est sans vertu et sans fécondité. Quel contraste avec la belle verdure qu'on foule aux pieds !

Cette nature éteinte, ce théâtre de mort n'est pourtant point, comme on pourrait le croire, des choses déplacées dans le monde.

Ces excroissances monstrueuses des montagnes, ces difformités du globe, ces arides rochers, ces amas énormes de neiges durcies, toutes ces inutilités apparentes que la terre semble avoir vomies de son sein, tous ces objets affreux offrent un accord admirable, un mécanisme régulier, aussi constant que celui des cieux, et aussi nécessaire à toutes les productions de la nature : là les nues se forment, s'attirent et se rassemblent pour prendre leur essor et se disperser au loin dans la vaste étendue des airs : là, elles se condensent pour se résoudre en pluies dans les parties inférieures de l'athmosphère, et en neiges dans les hautes régions ; en sorte que ces vallées affreuses et stériles deviennent les éternels réservoirs de nos sources, de nos fontaines et de nos fleuves. D'autres effets ne nous sont qu'en partie dévoilés. Après avoir rassemblé et dispersé les eaux du ciel, ces âpres sommités excitent les vents, préparent les orages, et sont comme un creuset où les vapeurs nuisibles se purifient et acquièrent les sels qui les préservent de la corruption. Ainsi chaque pas

que l'on fait, chaque observation manifeste aux moins éclairés la sagesse infinie qui a ordonné toutes choses. Sans les enfoncemens qu'on rencontre çà et là et qui tiennent les pluies si abondantes sur les hauteurs, des torrens se verseraient sur nos plaines, et les submergeraient inopinément ; ces enfoncemens reçoivent aussi les eaux produites par la fonte des neiges, les divisent et deviennent des réservoirs assurés pour les temps de sécheresse. Les cols des montagnes, leurs crêtes qu'on aimerait trouver moins pénibles, servent de même à diriger les eaux en différens pays; tous les filets qui en descendent y prennent des directions contraires ; de notre col les uns descendent dans le Vallais, les autres fournissent l'Arve. Au St. Gothard, les ruisseaux, les torrens vont les uns en Italie pour former le Pô, les autres en Suisse pour grossir le Rhin. De ces sommets l'on passe à la Valsoret, d'où sort la Drance. Y a-t-il au monde une machine plus merveilleuse, et dont les effets soient plus sûrs? Quel ne fut pas mon étonnement et mon admiration, lorsque m'enfonçant

dans les excavations de ce glacier sous des voûtes de glace de cent pieds d'élévation, je vis tout ce grand ouvrage, uniquement destiné à rassembler et à contenir les eaux.

La diversité des objets éloigne la fatigue, ou ne permet pas de la sentir; notre montagne élevée de près de douze cents toises, présente un dos immense; plus on approche du col, plus on se sent de légèreté, surtout lorsque le ciel est beau: mais il est des temps où l'on y est enveloppé de brouillards si épais, qu'il faut être très-attentif pour ne pas perdre la bonne route; on s'y est égaré pendant plusieurs heures sans cesser d'être gai, parce que par intervalle on découvre, où le ciel, où la terre, et qu'on est remis sur la voie par les bergers et les troupeaux qu'on rencontre. On voit les bergers se rassembler au loin à l'approche des étrangers, venir au-devant d'eux et les examiner. Leur teint est frais, leur regard annonce la gaieté; leurs visages ronds peignent la santé; leur agilité, leur adresse feraient envier leur sort à des hommes qui sauraient distinguer le vrai bonheur de ce qui n'en a que la bril-

lante apparence. On croirait voyager avec ces hardis navigateurs qui ont découvert des pays nouveaux ; ces vastes prairies sans bois, ces rocs élancés, le bruit des torrens, ces immenses troupeaux errans, ces jeunes gens armés de bâtons qui s'élancent et accourent avec la vivacité que donne un ardent désir de curiosité, leur habillement de peaux dont le poil est en dehors et qui les garantit des pluies, des brouillards et du froid ; tout fait illusion. Cette classe d'hommes n'est pas la plus ignorante, pendant les longues nuits de l'hiver, et l'été sur leurs montagnes, ils lisent et s'instruisent entr'eux, leur bon sens, et une façon de s'exprimer presque poétique, contrastent avec leurs massues et leurs peaux d'ours.

Enfin, après trois heures de marche depuis le village du Tour, on découvre par une gorge le sol abaissé du Vallais, et bientôt ses villes, ses bourgs, ses rivières et le Rhône qui parcourt toute sa longueur. Le coup-d'œil en est superbe, les montagnes très-belles, et les compartimens que forme la culture le font ressembler à un jardin arrosé de canaux.

Quelles grandes oppositions présente ce beau tableau comparé à celui des monts sourcilleux de la vallée de Chamonix et de ses glaciers ! il ne faut que tourner la tête pour jouir de ces deux perspectives.

Pour l'ordinaire on campe sur une hauteur où est une pierre de limites ; la vue du côté du Vallais va atteindre les monts blanchis de la Gemmi, du Grimsel et de la Fourche d'où sort le Rhône à trente-cinq lieues au loin ; en sorte que de ce site on découvre en total une étendue de soixante-six lieues, parce qu'au couchant, on voit par-dessus la vallée de Chamonix, quelques-unes des montagnes du Dauphiné.

Ce sommet ou col, qui sépare la Savoie du Vallais, et sur lequel on peut monter à mulet, fait l'une des plus intéressantes courses des étrangers ; il intéresse encore les botanistes par les plantes rares qui y croissent : la gentiane, la carline et plusieurs autres s'y trouvent en Août : les rochers qui plongent sur la vallée de Trian, qui ont été décrits par M^r. De Saussure, sont des objets à observer. Je vais maintenant

rassembler quelques événemens dont cette montagne a été l'occasion, car elle a tant d'attraits pour moi, que jamais on ne m'a demandé en vain d'en faire la course.

Un jour je m'y trouvai avec diverses compagnies dans l'une desquelles était le maréchal de Castrie, et dans une autre se trouvait une Hollandaise. Arrivé au sommet, j'en parcourais les plages, lorsque je m'entendis appeler ; je courus où l'on me demandait, et je fus le témoin d'une scène vraiment sentimentale. La dame Hollandaise avait fait dans son jeune âge un éloge en vers du vainqueur de Creveld, celui-ci désira connaître l'aimable personne qui avait composé cette pièce, et elle lui fut présentée. Or il ne fallait rien moins que le concours des révolutions de France et de Hollande pour faire arriver ces deux personnes sur le sommet d'un mont de la Savoie pour rappeler à la Hollandaise une époque de son jeune âge, et au maréchal le jour le plus glorieux de sa vie. Cette reconnaissance donna le plus vif interêt à la conversation, et l'un des guides, qui avait écouté

attentivement, s'écria avec ingénuité : Le proverbe a bien eu raison de dire qu'on ne sait de quelle eau l'on boira dans sa vie. Le matin même aurais-je prévu que je monterais ce col pour y verser des larmes, et que j'aurais l'honneur de conduire un général qui a fait la gloire de son pays. A cette époque je prévoyais moi-même bien peu que cette limite, contre laquelle nous étions adossés, allait devenir celle de la France. Une autre scène devait encore se présenter à nous.

Notre sommité, comme on le voit, ne nous occupait pas si exclusivement que nous ne pussions être distraits par aucune scène nouvelle, et ce jour même nous en perdîmes une à laquelle nous nous étions attendus; car tandis que nous montions notre col de Balme, M^r. De Serran traversait le glacier du Tacul : je l'avais laissé la veille sur le Montanvert, je m'étais chargé de lui envoyer pendant la nuit des vivres et des guides, du nombre desquels était l'intrépide Michel Cachat qui m'avait, par son courage, sauvé des dangers de cette route. C'eût été pour nous

un spectacle intéressant de voir, depuis le site où nous étions, ces voyageurs gravir le glacier, pour atteindre les plages du Géant; malheureusement nous nous y prîmes trop tard, et lorsque nous espérions les découvrir au bout de nos lunettes, ils avaient dépassé ce mont : voici ce que Mr. De Serrant m'a écrit de son voyage.

» Si mon imagination était frappée par des objets si nouveaux pour moi et d'une beauté si sublime, je n'étais pas moins occupé de la différence que l'atmosphère avait apportée dans mes sensations, et lorsque mon attention se détournait de moi, elle se portait naturellement sur les hommes qui m'entouraient; je trouvais en eux non cette souplesse, ces manières rampantes que les salariés ont coutume de prendre, et que les gens riches exigent d'eux avec tant de hauteur, mais de la franchise, de la cordialité, la détermination de risquer leur vie pour sauver la mienne, et moi-même, rendu à la nature par l'habitation d'un désert, je me disais : à quoi me servirait mon or, s'ils m'abandonnaient à mes propres forces ? Sans

vous ennuyer davantage des réflexions que me suggéraient les lieux et les circonstances où j'étais, je vous dirai, qu'après nous être reposés quelques momens, nous nous disposâmes en ordre de colonne, marchant les uns derrière les autres; les quatre premiers s'étaient liés d'une même corde afin d'éviter le danger des crevasses que couvraient des neiges fraîches et qui devenaient de plus en plus fréquentes; je fermais la marche entre Michel Cachat et Marie Coutet spécialement chargés du soin de ma personne: vous les connaissez, et vous savez comme ils ont dû s'acquitter de leurs fonctions; tous les dix pas environ, je leur devais une fois la vie. Cependant le soleil commençait à darder ses rayons verticalement sur la neige, et leur reflet nous brûlait le visage et les mains; mes yeux étaient enflammés, quoique j'eusse pris la précaution de les couvrir d'un crêpe; je devenais presque aveugle, la rareté de l'air affectait aussi ma poitrine, j'étais obligé de m'arrêter souvent pour reprendre haleine; en sautant une crevasse, je frappai de mon bâton mon chapeau, le

vent précipita sa chute, et nous le vîmes bientôt à une grande profondeur; c'est un dépôt qui, je crois, ne sera pas violé. Nous approchions du col du Géant, et à une heure et demie nous touchâmes à la cabane de M.r De Saussure que nous trouvâmes délabrée, découverte par les vents, et où il ne restait pour tout meuble qu'un mauvais tabouret de bois : je crus voir un temple élevé à l'amour des sciences, j'y rendis hommage aux travaux de ces observateurs infatigables qui, comme vous et lui méprisant les dangers, sacrifient leur temps, leurs soins, et peut-être la santé, pour éclairer les autres hommes sur les merveilles de la nature. Pendant notre traversée nous n'avons aperçu aucun oiseau, ils s'écartent et fuient les rigueurs de l'hiver au milieu de l'été; seulement nous avons trouvé un pauvre papillon mort sur la glace. Enfin notre descente à Cormayeur s'est faite dans quatre heures par un chemin mauvais et rapide, mais sans danger par les soins de mes guides dont la prudence égalait la valeur ».

Le lecteur me pardonnera cette digression;

je vais le ramener sur le col de Balme par le récit du funeste événement qui y a terminé les jours de l'un des plus intéressans jeunes gens que j'aie connus, M.r Escher, secrétaire du grand conseil de Zurich.

Destiné à succéder à ses ancêtres dans les premières charges de sa patrie, il avait reçu la plus belle éducation ; mais son goût particulier l'avait porté à l'histoire naturelle, dont plusieurs branches lui étaient déjà familières. Après avoir parcouru les montagnes de la Suisse, il voulut connaître les Alpes de la Savoie, et trouva dans le baron d'Alberg et M.r Ockhard, deux amateurs dignes de lui être associés.

Ils partent : ils passent à Altorf, montent le St. Gothard, le parcourent dans sa longueur, et descendent le mont de la Fourche pour suivre le Rhône jusqu'à Martigni ; là, ils apprennent que je suis fixé à Bex, beau village du gouvernement d'Aigle, et ils se décident à m'y rendre visite, si les ouvrages, qui m'avaient appelé dans ce district du canton de Berne, avaient été achevés, j'aurais pris le parti d'accompagner moi-même ces

étrangers

étrangers à Chamonix ; ne le pouvant pas, je leur traçai les routes à suivre, les sites à visiter, et les noms des guides qu'ils devaient préférer ; je leur parlai du col de Balme qu'ils avaient à traverser, et de ses magnifiques points de vue ; mais par une de ces réticences inexplicables, je ne m'arrêtai point sur certains rochers dangereux, dont ils avaient connaissance. Ils partirent donc, je les accompagnai, et ce ne fut pas sans regret que je me vis forcé de revenir en arrière. Arrivés à Martigni, ils montent le Trian, puis le col de Balme avec des mulets et sous la conduite d'un domestique de M.r Antonin de Martigni. Parvenus sur le col, ils y campent, ils en admirent les beautés, et voient enfin ce fameux Mont-Blanc et la belle vallée qui est à ses pieds. Mais c'était pour l'un d'eux la terre promise où le destin ne lui permettait pas d'entrer. Escher quitte ses amis et son guide, visite les plages sur lesquelles il se trouve, parvient à ce fatal rocher dont l'histoire l'intéressait, et c'est là, c'est dans les ornières formées par la crête du mont que le pied lui échappe, que la terre s'éboule,

qu'il lutte contre la pente rapide, qu'il défend sa vie en sacrifiant ses bras, ses mains, et que malgré tous ses efforts, il est précipité. O jour affreux pour ses amis ! pour sa famille, pour sa patrie dont il était l'espérance ! Escher n'est plus, et c'est son ami d'Alberg qui me l'écrit, qui mouille chaque ligne, chaque mot, de ses larmes ! Le corps était tombé sur le Vallais, il fallut beaucoup de peines pour le retirer, encore ne put-on y réussir que par l'adresse et l'intrépidité des Chamonards (1) : il fallut aussi beaucoup de formalités pour amener le cercueil à Bex où j'étais ; son convoi funèbre fut accompagné des honnêtes habitans de ce district et de la magistrature. Trois semaines après, le frère aîné de cet infortuné jeune homme va de Zurich à Genève, et de là à Chamonix, il monte sur le col, il voit la place d'où son frère a été tiré, et arrivé auprès de moi, il veut être conduit à la tombe d'un frère chéri, auquel il avait cédé ses droits de famille, et il arrose

(1) Jamais Cachat le Géant n'a plus exposé sa vie.

ses tristes restes de ses pleurs. Mon cœur se serre à ce spectacle attendrissant... (1). Je m'arrête, et n'ajouterai qu'un mot, parce qu'il peint la moralité des magistrats de Zurich; ils me firent remercier de l'intérêt que j'avais pris au sort du jeune Escher, et des démarches que j'avais faites pour recueillir son corps à Bex. J'écrivis sur sa tombe ces quatre vers.

„ Aimé de ses amis, digne d'un heureux sort,
„ Escher aurait sans doute honoré sa patrie,
„ Au désir de s'instruire il consacra sa vie,
„ Et ce désir causa sa mort „.

Après s'être suffisamment reposé sur le col de Balme, on aime aller à la recherche des plantes et se promener au bord des petits lacs de ce sommet, où se trouvent encore des parties considérables de neige. Ce fut là que je pris plaisir à voir une mère encore nourrice s'asseoir pour donner le sein à son

(1) Ce malheur arriva le 26 Juin 1791. M. d'Alberg est le neveu de l'archevêque de Mayence.

enfant. Ce fut aussi là que je troublai des contrebandiers dans leur traversée ; j'étais avec mon fils aîné, lorsque de loin ils nous prirent pour des gardes qui les attendaient à leur passage ; poser leur charge, la soustraire aux regards et chercher leur salut dans la fuite, ce fut l'affaire d'un moment. J'en fus fâché, parce que j'ai quelquefois profité de leurs connaissances dans les chemins de traverse, et que malgré leur métier et leur costume qui approche de celui des brigands, j'ai eu sujet de me louer d'eux. Enfin, j'ai accompagné sur ce sommet quelques généraux français, et c'est avec plaisir que je me rappelle le général Prescey (1),

(1) Dans cette course on oublia les vivres, de sorte que nous ne prîmes rien de toute la journée, les chevaux même furent si fatigués qu'ils ne purent arriver à la moitié de la montagne. En descendant, des soldats de la suite du général voulurent entrer de force dans une maison dont les habitans s'étaient cachés. Non, dit le général, je ne souffrirai aucune violence... Nous fûmes douze à quatorze heures sans manger.

Enfin, j'allai sur ce sommet avec les ducs de Saxe-

aussi aimable qu'il est instruit ; nous fûmes aussi au fond de la mer de glaces. Maintenant nous laisserons Chamonix pour descendre dans le Vallais.

La descente depuis le Col se fait d'abord sur des pâturages, puis au travers d'un bois rapide, glissant et sauvage. Arrivé à Trian, on trouve une auberge qui, quoique petite, fait plaisir : ce lieu tient encore aux Grandes-Alpes par l'aspect d'une vaste sommité de glace d'où pend un large glacier. Au sortir de ce hameau, on monte encore jusqu'à une porte qui sert de défense au Vallais, et en moins de demi-heure, on a sous ses pieds la belle vue de ce pays : mais la descente en est encore roide, très-sauvage, et les débris d'un bois de l'étendue d'une lieue, renversé par les avalanches de neige, donnent une idée de leurs effroyables effets. Enfin la

---

Gotha, et le prince régnant de Schwartzbourg, Zondalstadt. Mais le mauvais temps nous y atteignit, je pus cependant les abriter dans un chalet, où ces voyageurs eurent le plaisir de voir faire les fromages, manufacture dont ils n'avaient encore aucune idée.

route s'agrandit, des arbres à fruits succèdent aux noirs sapins, et de beaux noyers embellissent l'entrée de Martigni où commence la plaine.

CHAPITRE XVII.

Séjour à Bex ; du Val-d'Illiers et de la chaîne de la Dent du Midi. Beauté du sexe. Superbe bibliothèque. Excursion aux sommités d'Enzinde. Renversement des monts Diablerets. Premier aspect du Mont-Rose. Le Lac de Genève remontait dans le Haut-Vallais. De St. Maurice, de Martigni, des Cretins, opinion d'un écrivain combattue. Du Prieur M. Murith. Digression sur le passage d'Annibal. Du camp de Galba. Passage de l'armée Française par le Grand St. Bernard. Aperçu sur un autre passage. Situation de l'hospice. De la Cité-d'Aost, des causes du crétinage. Citations d'un voyage en Tartarie et en Chine.

Depuis long-temps je désirais m'approcher, soit de la chaîne de montagnes qui s'étend du Buet à la Dent du Midi sur St. Maurice

en Vallais, soit de la chaîne des Diablerets, fameuse par son renversement; leurs sommités couvertes de neiges, leurs glaciers qui les rendent d'un difficile accès, et leur éloignement de la route de Chamonix avaient jusqu'ici repoussé le voyageur.

Cependant leur position et leurs aspects semblaient me promettre des beautés; mais pour celà, il fallait découvrir un lieu de station qui me permît d'en approcher, et je crus le trouver à Bex même. Je m'y rendis de Martigni, et je logeai dans la belle auberge de M.r Durr; cet honnête homme, voulant concourir lui-même à mes découvertes eut à mon égard les procédés les plus délicats, de même que son épouse et sa famille. Ce fut donc de cet endroit si beau et si agréable par lui-même, que je pus prendre une idée des montagnes voisines, et y faire des promenades: j'avais encore l'agrément de voir arriver à Bex beaucoup d'étrangers pour en visiter les salines et leurs souterrains, ouvrage vraiment immense. D'autres personnes y passaient encore pour visiter le Grand St. Bernard et Chamonix même.

Mais pour connaître la chaîne de montagnes dont j'ai à parler, il me fallait monter le Val-d'Illiers, en prendre le chemin par St. Maurice et Monthey, puis gravir la vallée dont les habitans passaient pour des hommes presque sauvages. Faisant partie du Bas-Vallais, ils étaient les seuls qui donnassent des craintes aux Vallaisans, les seuls qui résistassent aux entreprises des gouverneurs contre leur charte. Leur énergie, leur courage, la position de leur vallée escarpée leur donnaient en leurs forces une assurance, qu'ils ne cachaient pas, et dans ce temps, ils avaient des sujets de mécontentemens, et prenaient de l'ombrage à la vue d'un étranger.

En effet, à deux lieues au-dessus de Monthey, je me vis entouré, arrêté et questionné sur ma personne et sur les motifs de mon voyage; je ne fus même bien tranquille qu'après m'être fait connaître pour Genevois et m'être autorisé du nom de M^r. Durr par le conseil duquel je leur rendais visite; le nom de cet homme vraiment respectable me valut le meilleur

passeport, et dès ce moment je fus présenté comme un ami.

Si le nom de Mr. Durr me servit de recommandation auprès de ces montagnards, celui de Mr. le banneret de Berne Fischer, me procura aussi l'hospitalité de Mr. Clément, principal curé de cette vallée. Ce magistrat m'avait chargé de le rappeler dans son souvenir, et m'avait dit que je serais bien étonné de trouver chez cet ecclésiastique une des plus belles bibliothèques qu'il y eût chez des particuliers. En effet, qu'on juge de ma surprise en voyant six à huit mille volumes des plus beaux ouvrages comme des plus chers.

C'était un dimanche où les paroissiens venus de deux lieues au loin, occupaient les auberges avec leurs femmes, leurs filles, et leurs enfans; ce qui me donna la facilité de connaître leur caractère et leurs mœurs. Leur caractère a quelque chose de l'âpreté de leurs montagnes; mais là où le sexe est l'un des plus beaux, là où les physionomies portent l'empreinte de la bonté et de la sensibilité, les hommes ne

sauraient être féroces. Aussi ne le sont-ils pas, et ceux que j'ai consultés sur leurs montagnes m'ont paru avoir beaucoup de jugement. Le Val-d'Illiers est une vallée dont les flancs ont été cultivés jusqu'à la plus grande hauteur; elle est embellie de champs et de pâturages, les villages, les hameaux y jouissent d'un air pur; les maisons toutes en bois sont propres, bien bâties, et les galeries qui en font le tour forment leurs sallons de compagnie. Que de femmes et de filles à jolie tête j'ai vu dans ce pays! Que d'aisance dans leurs manières, et de légèreté dans leur marche! leurs pieds agiles semblent à peine effleurer la terre, leurs enfans sont bien constitués, et tout jeunes encore, ils annoncent de belles proportions, et la force de corps que l'on remarque dans les hommes.

Après ces aperçus, je m'occupai des sommités: les plus appârentes sont celles qui forment la chaîne de la Dent du Midi, et cette chaîne correspond, par des gorges couvertes de glaces, à la Valorsine: cette chaîne est de roches calcaires primitives, mais je

me suis confirmé dans l'opinion que son noyau est d'un granit composé et mélangé de pierres de corne qui indiquent deux époques de création ; la première celle des granits, et la seconde celle des pierres calcaires. La partie la plus élevée de cette chaîne est celle qui court au Midi vers le Buet, aussi depuis le Val-d'Illiers, la Dent du Midi qui paraît si élevée depuis Bex, paraît très-basse comparée aux montagnes qui sont en face ; j'avais fait la même observation du sommet du col de Balme d'où cette chaîne se découvre en entier. Toutes ces sommités sont chargées de neiges, et leurs gorges forment des glaciers à peu près semblables pour leur grandeur à ceux des Aiguilles-Rouges, tels qu'on les voit en montant le Buet. Les chamois y abondent, parce qu'au-dessous des points saillans, ils sont comme dans des parcs enclos de rochers difficiles à atteindre, et que l'on voit du col de Balme même. Enfin la roideur de la chaîne regarde le Val-d'Illiers, tandis que les croupes à grande étendue sont contre la Valorsine, regardant la chaîne que commande le Mont-

Blanc. Lorsque je désigne des montagnes calcaires comme primitives, c'est qu'elles sont aussi dénuées d'êtres vivans que les granits. « Je croirais », dit De Saussure, « que l'ancien Océan, dans lequel les mon-» tagnes ont été formées, ne contenait pri-» mitivement que des élémens sans vie, que » peu à peu les germes des êtres vivans se » sont formés ou développés dans l'intérieur » de ces eaux, et que par des gradations » étendues dans une longue suite de siècles, » leur nombre s'est augmenté et s'augmen-» tera peut-être encore; c'est ainsi qu'une » infusion pure d'abord, dénuée d'êtres vi-» vans (1), produit au bout d'un certain » temps des animalcules d'abord en petit » nombre, mais dont les espèces se succè-» dent et se multiplient jusqu'à un certain » terme, suivant une progression régulière ».

Les magnifiques aspects que ces sommités présentent sont des plus variés, et ce qui ne me frappa pas moins, c'est que ma vue

(1) Elle ne les produit pas, mais en reçoit les germes flottans dans l'air.

emboîtait les hauteurs d'Enzinde qui, quoiqu'au delà du Rhône, me semblaient une continuation du Val-d'Illiers, et je devais ce phénomène aux brouillards qui couvraient les plaines de Bex jusqu'à moitié hauteur des montagnes. J'avais gravi le Val-d'Illiers à cheval, je le descendis à pied, à cause de la roideur du chemin que je compare à la descente du Trian à Martigni. De retour à Bex, j'eus le plaisir d'y recevoir la visite de mes deux principaux guides de Chamonix qui, étonnés de mon long séjour hors de chez eux, venaient au nom de leurs amis, m'inviter à achever la saison dans leur vallée. Je ne pus me rendre à leurs désirs, je voulais, après avoir parcouru le Val-d'Illiers, connaître les monts d'Enzinde ou Anzindas situés au Nord-Est de ceux de la Dent du Midi.

J'en pris donc le chemin avec le beau-frère de M.r Durr, qui connaissait ces montagnes. Les quatre premières heures se font par un chemin pierreux et fort roide, puis on parvient toujours en montant dans un vallon sauvage et nu, à l'extrémité duquel l'horizon

qui s'agrandit, annonce qu'on va atteindre une sommité. On y arrive, mais cette sommité est entourée à l'Est et à l'Ouest par de grosses montagnes. Celles à l'Est commencent par la dent de la Morcle qui se termine comme une tour; celles à l'Ouest s'étendent jusques aux monts Diablerets, de sorte que la hauteur, où nous étions parvenus, est un vallon ouvert seulement à ses deux extrémités; l'une qui regarde les plaines de Bex, et l'autre le Haut-Vallais, au-dessus de Sion. Notre sommet qui n'est qu'un vaste pâturage rafraîchit les yeux; on voit çà et là des bergeries, il en est qui touchent à des plages de neiges et à de petits glaciers coupés par des crevasses, dont l'une faillit d'être le tombeau du ministre Fayou qui y tomba et qu'on eut bien de la peine à retrouver. Nous passâmes la nuit dans cet endroit, et le lendemain nous nous mîmes en marche pour atteindre les Diablerets : nous savions que c'était par notre sommet que des voyageurs pressés d'arriver à Sion en avaient pris la route, et d'ici à cette ville, il y a beaucoup à descendre.

Après deux heures de marche, nous eûmes sous nos pieds la vue des débris des montagnes renversées qui couvrent une grande plage, et un lac à moitié comblé ; des portions de bois et de pâturages échappés au désastre, présentent des beautés pittoresques par les transitions d'une belle nature à une nature sauvage, à des rochers brisés, à des monts démantelés, fendus de haut en bas, et qui semblent annoncer d'autres renversemens, de nouvelles dévastations; et cependant le pâtre vit tranquillement à leurs pieds, se promène au milieu de ces masses ébranlées et menaçantes, et y fait entendre son flageolet.

Ce fut le 23 Septembre 1713 entre deux et trois heures après midi, et par un temps des plus sereins, que les sommets des Diablerets tombèrent tout-à-coup et couvrirent plus de deux lieues de terrains fertiles : cinquante-cinq cabanes du Mont-Fricault, trois bois et une grande partie du Mont-Chevilles furent ensevelis sous leurs ruines; de cent quarante cabanes qui se trouvèrent enveloppées dans ce dernier mont, il en resta seulement

lement quarante, et l'on y trouve aujourd'hui presque partout un lit de pierres, épais de trente verges et davantage. Les torrens, le Pissot, la Lucerne, la Chevillance et la Darborance furent arrêtés ou changèrent de cours; les deux premiers formèrent des lacs en des endroits couverts de mélèzes et de grands sapins, ils coulent maintenant avec fracas au travers des arbres et des rochers : la Chevillance passe entre les débris des montagnes, et forme trois lacs peu larges et presque sans fond : la Déborance coule avec peine à travers des monceaux de roches jusqu'à un autre lac qui est étendu et très-profond. Sous les ruines de ces sommets périrent dix-huit personnes, plus de cent pièces de gros bétail, et surtout une très-grande quantité de chèvres et de moutons. Ceux qui se trouvèrent les témoins de ces malheurs, dirent que ce fut l'ouvrage d'un instant, et qu'en même temps il s'éleva des tourbillons de poussière dont l'air fut obscurci comme si la nuit fût survenue tout-à-coup ; cette poussière couvrit tellement les pâturages voisins, qu'on fut obligé d'en retirer tout le bétail. Telles furent

les circonstances de ce terrible événement ; nous en avions sous nos yeux les déplorables traces, et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à éloigner de notre esprit ces tristes souvenirs. Toutes ces montagnes sont calcaires, leurs sommets portent des neiges toute l'année ; élevés nous-mêmes à 1300 toises, nous en étions environnés.

La descente sur Sion, le Rhône et les montagnes du Haut-Vallais nous présentèrent un très-beau spectacle. Mais comment décrire la magnificence des sommités qu'on voit au delà du Simplon ! Quelle plus riche perspective que celle du Mont-Rose, du Mont-Cirvin, et des pyramides, des obélisques d'un seul jet qui les accompagnent ! La plus éclatante lumière rapprochait ces masses colossales qui fendent les cieux, leurs glaces, leurs neiges disputaient au soleil son éclat, et formaient des torrens de lumière et de feu qui jaillissaient jusqu'à nous. Ces superbes monts situés aux confins de la Suisse, du Milanais et du Piémont, n'attendaient, pour être mieux connus, que le beau génie qui devait les décrire, De Saussure ;

il y parvint par le Simplon qu'on descend pour remonter ensuite vers ces montagnes dont la plus élevée ne diffère du Mont-Blanc que de trente toises. Le célèbre Dolomieu en a aussi parcouru les bases, et j'y touchais moi-meme sans le soupçonner alors, lorsque je parcourus ma vallée de glace de Charmotane, je me vis si près de la plus haute sommité, que j'eus un instant le désir de l'atteindre. Voyez le premier volume des *Alpes Pennines*, etc.

Après avoir contemplé ces beaux objets, nous reprîmes le chemin de notre pâturage, d'où nous jouîmes de la belle perspective que forment les plaines de Bex, le Rhône qui y circule, et au delà le Val-d'Illiers et ses montagnes. Sur notre sommet, le thermomètre était à une heure au cinquième degré sur zéro, tandis qu'au bas de la vallée, il était au vingt-quatrième.

Si l'on aime à parcourir les montagnes de Bex, on n'éprouve pas moins de plaisir à se récréer dans les belles promenades qui environnent cette petite ville. C'est du haut de la colline située en face de Monthey, que

l'on voit, d'une manière évidente, que le détroit de St Maurice a été forcé par les eaux, comme celui du Fort de l'Ecluse. Avant cette époque, tout le Vallais ne formait qu'un lac depuis Natter dans le haut pays jusqu'à St. Maurice, et ce n'a été qu'après l'ouverture du détroit, que les plaines sorties du sein des eaux, se sont, comme autrefois, successivement habillées de verdure. Je pense encore que le lac de Genève remontait jusqu'à Bex, qu'outre les desséchemens, les terres s'y sont formées par les dépôts progressifs du Rhône, comme cela se voit encore près de l'entrée du fleuve dans le lac.

Le séjour de Bex m'a été encore des plus agréables par la fréquentation de quelques personnes du gouvernement de Berne, telles que M.r le banneret Fischer et M.r l'ancien baillif Jenner, chez qui l'Empereur Joseph logea. Mais que l'on juge du plaisir que j'eus d'y voir arriver M.r De Saussure avec son épouse, et quelques jours après, mon jeune fils ; j'eus aussi la visite de ma fille qui commençait à développer son goût pour les courses Alpines, et qui servit

de guide à des étrangers qu'elle conduisit par le col de Balme à Chamonix même. Enfin, j'avais des connaissances très-agréables à St. Maurice, dans M.r le châtelain de Cartery et le résident de France.

Il est peu d'aspects aussi beaux et aussi pittoresques que ceux que l'on a dans la route de St. Maurice ; elle est ombragée de beaux arbres ; on y voit de jolis rocs, les rochers boisés des bases de la Dent du Midi qui resserrent le Rhône : des étrangers, qui ont été à Gibraltar, ont trouvé que rien ne lui ressemblait plus que les montagnes du détroit de St. Maurice.

Cette ville n'est pas laide ; elle serait très-forte, si les dispositions pour la défendre répondaient à sa situation. Le château du gouverneur qui est bâti sur les rochers même, à la tête du pont du Rhône, produit un effet très-piquant. Il ne faut pas croire, quoi qu'en aient pu dire des voyageurs, que cette ville renferme un sexe dépourvu de toutes beautés. Un Genevois (1), qui vint à Bex avec un

(1) M. le professeur l'Huillier.

jeune Polonois son élève, et qui avait les mêmes préventions, fut bien détrompé, lorsque je le conduisis au milieu d'un grand rassemblement de femmes.

A deux lieues du détroit, on passe au pied de la belle cascade de Pisse-Vache, puis à l'antre du Trian; enfin on arrive à Martigni situé au confluant de la Drance, et du Rhône, et aux débouchés de trois vallées. Cette position en avait fait dans l'ancien temps une ville assez considérable, mais elle a déchu dans les guerres des Vallaisans contre la maison de Savoie. Ici l'on rencontre des gens qui sont affligés de goîtres, et que cette incommodité a privés de l'intelligence; leur aspect hideux inspire la pitié; on les croit malheureux, ils le sont sans doute, et c'est par cela même qu'ils excitent la compassion, et qu'on a de très-grands soins pour eux (1).

---

(1) Nous saisissons cet endroit pour répondre a ce qu'on a avancé, que notre auteur a dit dans ses précédens ouvrages que les familles qui ont des crétins les regardent comme une sorte de faveur du

Martigni est divisé en deux parties, la ville et le bourg : c'est le siége du prévôt du

---

ciel : il est vrai qu'en parlant de ceux de la Val-d'Aoste, il dit qu'il en était dont les goîtres avaient la forme d'une croix, et que ceux-là étaient presque vénérés des habitans qui, loin de les éloigner ou de les fuir, croient que c'est une bénédiction de les rencontrer, ou de les voir venir chez soi, comme s'ils étaient des êtres protecteurs par leur ignorance du mal comme du bien. Mais il n'a pas prétendu que les familles envisageassent comme une faveur d'en avoir. Il ne fallait pas non plus conclure que parce qu'on trouve beaucoup de crétins dans le Vallais et la Val-d'Aoste, il n'y a pas des hommes bien faits et de belles femmes. Ce n'est pas en parcourant un pays qu'on en peut bien juger, c'est en y séjournant, en en visitant les divers districts, et nous affirmons qu'il y a à Martigni et à la Cité-d'Aoste des personnes qui joignent à une parfaite beauté des grâces touchantes et une expression de physionomie très-sentimentale. Que dire d'un voyageur qui voltige à la droite et à la gauche d'une armée et qui prononce hardiment sur une ville qu'il n'a fait que traverser ! Sans doute toutes les beautés auraient dû se trouver sur son passage, le fêter, lui donner des bals, comme à Dijon pour fournir matière à l'immortalité, à l'ingratitude dont il paya l'hospitalité qui lui fut accordée. Hélas !

Grand St. Bernard : cette place est occupée par un homme très-respectable, M.r Ludder; cet ecclésiastique est mitré et crossé, et nomme aux cures du pays depuis Martigni au Grand St. Bernard, à l'exception de la vallée de Bagne qui dépend de l'abbé de St. Maurice. Le dernier de ces abbés, qui alla, il y a quatre ans, se faire reconnaître à Bagne, eut le malheur, à son retour, de périr dans la Drance, où sa voiture fut précipitée; trois personnes qui étaient avec lui, ses chevaux et le cocher eurent le même sort : ce funeste accident eut lieu entre St. Branchier et Martigni.

On ne quitte pas Martigni sans visiter les objets d'histoire naturelle rassemblés par M.r le prieur Murith. Doué de génie, il aurait couru la carrière la plus brillante, s'il

---

les beautés Vallaisannes et Valdostiennes avaient raison de fuir sa rencontre ; elles se retiraient dans leurs hameaux, dans l'épaisseur de leurs bocages et de leurs bois : la présomption, la suffisance qui percent de toutes parts chez cet écrivain en poste, nous dispensent d'en dire davantage.

n'avait été arrêté de trop bonne heure par les fonctions de son état et les charges de sa maison : rempli de feu, parlant bien, très-supérieur dans cette partie des sciences à tous ses collègues, il a fait le généreux sacrifice de ses talens et de tous ses avantages aux soins que sa maison demandait de lui. On l'a vu dans ses momens de relâche parcourir avec succès les montagnes du St. Bernard et celles de Charmotane, et enfin atteindre la sommité du Velan, l'une des plus élevées des Alpes.

M.r Murith a été de l'opinion de ceux qui ont cru que c'est par le Grand St. Bernard qu'Annibal entra en Italie; mais je n'ai pas partagé cette opinion. Il paraît bien plus vraisemblable que ce grand général y entra par le Mont-Cenis, du moins c'était l'opinion du savant Abauzit qui, en suivant Polybe, a tracé la route qu'il a tenue.

Annibal traversa le Rhône un peu au-dessus d'Orange, le côtoya en remontant vers le Nord, et arriva, après quatre journées de marche, dans l'île que forme ce fleuve, l'Isère et la Guier, petite rivière qui

passe au pont Beauvoisin. Après son entrée dans ce pays, il prit sa route un peu à la gauche du côté de Vienne, pour donner la chasse au frère cadet du prince qui y régnait et qui sollicitait son secours. Le troisième jour de sa marche, depuis le pont de Beauvoisin, il s'empara de St. Jean de Maurienne; il le quitta le cinquième jour, et le neuvième au matin, il arriva au sommet du Mont-Cénis, où il campa ce jour-là et le lendemain. Le onzième il se mit en marche, mais les bêtes de charge et les élephans se trouvèrent arrêtés par un sentier trop étroit sur un précipice auquel il fallut faire un bâtiment d'appui. Tite-Live et les poëtes ont tiré de ce fait le conte ridicule des rochers cuits au vinaigre. Cette difficulté ayant été vaincue le 13, il descendit le 15 sur les plaines près de Rivoli où les montagnes aboutissent tout près de Turin. Polybe dit assez souvent, et Tite-Live ajoute que tout le monde est d'accord qu'Annibal descendit sur les Campi-Circumpadani dont les plaines du Piémont faisaient partie. Aussi Polybe ne lui fait-il faire en dix jours que huit cents

stades ou 106 milles (1), depuis la traversée du Rhône en tirant vers le Nord, jusqu'aux détroits des montagnes, où tous les chefs des petits cantons Allobroges mirent leurs troupes en embuscade. Il entend ceux de Savoie par opposition aux Allobroges du Viennois dont le gouvernement tenait de la monarchie, et qui venaient de laisser passer Annibal, en lui fournissant des recrues et des provisions : ces détroits qu'il força par une ruse assez singulière, et qui lui ouvrirent le passage sur les terres des petits Allobroges, se trouvent à l'entrée de la Savoie, dans un pays fort montueux et fort resserré par le Rhône et l'Isère ; du moins les 800 stades qu'il compte depuis la traversée du Rhône, tombent justement au pas des Echelles près du Guer ; et d'un accès plus difficile avant que Charles Emanuel II eût fait tailler le roc, ouvrage digne des anciens Romains.

---

(1) Il s'agit sans doute ici du stade ordinaire des Grecs qui avait 95 toises, cinq pieds et cinq pouces, et du mille Romain ancien, qui avait 760 toises et trois pieds.

Au reste M.r Murith n'est pas seul de son opinion : un Anglais a tenté de l'appuyer en faisant avancer Annibal dans la vallée de Bagne où il faillit de périr. Mais comment supposer qu'un général aussi prudent n'eût pas su que cette vallée n'était pas celle qui mène au St. Bernard. D'ailleurs Polybe aurait dit quelque chose du lac Léman et du détroit de St. Maurice qui pouvait l'arrêter plusieurs jours. Enfin, il faut observer que le passage du Mont-Cenis était alors très-fréquenté, et qu'il était devenu la grande route de l'Espagne.

Martigni, ou l'Octodurum des anciens, est encore remarquable en ce qu'elle était du temps de Jules César la capitale des Veragres. Tite-Live les met, comme César, à la gorge des Alpes Pennines, au pied du Grand St. Bernard. Jules César, voulant assurer le transport des marchandises d'Italie dans les Gaules par le Grand St. Bernard, envoya Galba, l'un de ses lieutenans, avec la 12.e légion, vers les Nantuates, les Veragres et les Sédunois, peuples qui étaient les maîtres du passage, et qui s'é-

tendaient, dit-il, des frontières des Allobroges et du lac Léman le long du Rhône, jusques aux Hautes-Alpes : Galba s'avança jusqu'à Octodurum où il établit son camp; mais il y fut attaqué inopinément par la réunion des Sédunois aux Varagres qui, des montagnes voisines, accablaient ses soldats de flêches ; de sorte que ne trouvant pas dans ce poste sa sûreté, ni dans les peuples des dispositions amicales, il l'abandonna pour revenir sur ses pas. Le savant Abauzit a recherché inutilement les traces de ce camp ; les inondations successives de la Drance qui ont applani les terres surtout au quartier d'Otan, en ont effacé les vestiges ; mais je crois avoir découvert le site avec l'aide de M.r Antonin de Martigni.

Ce ne fut donc que depuis Auguste que les Romains parvinrent à soumettre ces peuples jusqu'à Viége, où un mur leur barra le haut pays. Dès lors quelques portions d'armées passèrent les montagnes par le Grand St. Bernard; mais il était réservé à nos jours de voir une armée entière en prendre la route avec de gros bagages et des canons

plus difficiles à transporter à la hauteur de 1257 toises (1), que d'y faire parvenir des éléphans ; car c'est, dit De Saussure en parlant de l'hospice, l'habitation la plus élevée qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout l'ancien continent : on ne voit même aucun chalet à cette hauteur ; sa position est très-voisine du terme des neiges éternelles, parce qu'elle est dominée par des sommités qui, étant fort élevées au-dessus de ce terme, demeurent éternellement couvertes de neige, et refroidissent continuellement tout ce qui les environne. Ce qui contribue encore à rendre ce séjour extrêmement froid, c'est qu'il est situé dans une gorge percée à peu près du Nord-Est, au Sud-Ouest, dans la direction générale de cette partie des Alpes, et par cela même, dans celle des vents qui prennent toujours une direction parallèle à celle des grandes chaînes de montagnes, aussi, même au plus fort de

(1) Bernard, oncle de Charlemagne, le traversa pour la fameuse expédition contre le roi des Lombards, mais il n'avait point de canons à transporter.

l'été, le plus petit air de bise y amène-t-il toujours un froid extrêmement incommode. Le premier Août 1767, à une heure après midi, le thermomètre en plain air, était à un degré au-dessous de zéro, quoique le soleil qui n'était caché que par de petits nuages passagers, frappât fréquemment la boule du thermomètre, et tous les environs de l'hospice étaient couverts de glaces nouvelles.

Il faut maintenant se représenter le peu d'étendue du col où l'hospice est situé, pour être plus qu'étonné qu'une grande partie de l'armée Française ait pu y passer la nuit en plein air, après avoir éprouvé les plus grandes fatigues pour y atteindre. Le froid sur la sueur de leurs corps aurait été mortel pour d'autres hommes, et des sujets d'inquiétude pour leur chef, s'il n'avait pas su que les fatigues de la descente redonneraient à leurs membres engourdis leur élasticité première ; il y eut quelques chevaux perdus, quelques jambes cassées, et il aurait été impossible que de tels malheurs n'arrivassent pas.

On m'a demandé s'il n'y aurait pas eu

d'autres passages où les hasards eussent été moins grands. Je répondrai que le Mont-Cenis eût été préférable, si par ce passage l'armée eût été plus à portée du Milanais ; le col est bien moins élevé, bien plus vaste, et une armée commandée par le roi de Sardaigne y campa. Je dirai encore que par Charmotane l'armée aurait été portée plus avant dans l'Italie, que ce passage est plus généralement à découvert, moins élevé, et que s'il y a des difficultés, elles pouvaient être applanies par les moyens qui sont en la puissance de plusieurs milliers d'hommes ; mais qu'il aurait fallu saisir un temps favorable, ce qui n'est pas toujours possible. L'on se rappelle que c'est par ce passage que Calvin échappa aux pièges qui l'attendaient à la Val-d'Aoste. D'ailleurs, qui connaissait cette route avant que je l'eusse décrite dans mon ouvrage sur les Alpes Pennines ? Nul fort, nul étranglement difficile à vaincre n'auraient peut-être arrêté une armée ; mais aussi j'estime qu'un général que la prudence conduit autant que sa valeur, ne devait pas sur la foi d'un seul historien, s'aventurer par

une

une route si peu connue, quelle qu'en pût être la gloire. Enfin, le St. Bernard présentait un hospice dont les secours n'étaient pas à refuser.

Souvent il arrive qu'à force d'avoir entendu parler des magnifiques objets d'une route, on les trouve au-dessous de l'idée qu'on s'en était formée ; mais il n'en est pas de même de la route du St. Bernard, tout y est étrange.

Ce qui frappe le plus en montant cette sommité, c'est l'énorme crevasse ou cavité que s'est creusée la Drance sous le bourg de St. Pierre ; quoique la vue en soit effrayante, il faut y descendre, se placer sous les voûtes immenses que forment les rochers, et si l'obscurité causée dans ces enfoncemens par le peu de ciel que l'on aperçoit au travers de quelques échappées, jette dans l'âme un trouble involontaire, on en est distrait par l'aspect des arbustes qui pendent du haut des rocs, et que le soleil éclaire d'une vive lumière ; il semble que quelqu'un vient là avec un flambeau pour y chercher le voyageur qui s'égare. Tout fait illusion, et le grand jour est si ardent à la sortie de cet

antre, que la nature paraît être embrasée. On admire des beautés d'un autre genre quand on se sépare des arbres : cette absence de végétation, à l'entrée d'un vaste désert, frappe par sa nouveauté ceux qui ne se sont pas vus dans de semblables lieux.

La troisième chose remarquable, c'est l'apparition de l'hospice qui semble toucher au ciel quand les sommités voisines sont voilées par d'épais brouillards. Le lieu où il est bâti est un vallon resserré par de hautes montagnes, et occupé par un petit lac, à l'extrémité duquel se voit la descente du côté de l'Italie : c'est là qu'on croit être au milieu d'un cirque fermé de distance en distance par des rochers qu'on prendrait pour des pyramides ou des mausolées d'une grandeur colossale. De ces masses superbes de granit, les regards se portent sur les hautes cimes couvertes de neiges qui forment cette enceinte et d'où descendent de dangereuses avalanches, sous lesquelles se sont trouvés ensevelis d'infortunés voyageurs que les bons pères rappellent quelquefois à la vie, et rien ne contraste plus avec la sé-

vérité des objets qu'on a sous les yeux, que les douces physionomies de ces hommes hospitaliers ; de même que rien n'anime plus le tableau que l'arrivée de quelques jeunes Val-d'Aostiennes, accablées de lassitude et qui soupirent après le moment où elles auront atteint le sommet : elles s'inquiètent en découvrant tout-à-coup des inconnus au-dessus de leurs têtes : on s'empresse à descendre auprès d'elles et à leur offrir le bras ; elles s'abandonnent avec confiance, et l'on remarque, en les conduisant, qu'elles sont jolies ; ce qui ne laisse pas de surprendre après la peinture peu favorable qu'en a fait un voyageur qui prétend les avoir vues (1).

Me trouvant à l'hospice avec l'infortuné Héraut de Sechelles, je lui conseillais sérieusement de s'enrôler parmi les chanoines. Savez-vous, lui disais-je, le sort qui vous attend ? Une révolution commence, pouvez-vous prévoir où elle s'arrêtera ? Vous avez

(1) C'est le même auquel on a répondu dans l'une des précédentes notes.

des talens, de l'esprit, des connaissances; deux partis vous flatteront, et quel que soit celui qui vous entraîne, votre position deviendra bien dangereuse. Voyez au contraire les avantages dont vous jouiriez dans ce séjour de la paix; non-seulement vous vous y feriez chérir, mais encore le sacrifice de vos grandeurs, de votre réputation, de votre mérite tournerait à l'avantage de cette maison. Il ne me crut pas, et il a misérablement péri (2). Les pères se rappellent encore d'avoir vu dans la même occasion l'un des Français les plus instruits, auteur d'un *Itinéraire de l'Angleterre.*

Qui croirait que cette solitude sanctifiée par l'exercice de toutes les vertus, a failli devenir la proie de quelques voleurs! Au moment où ils mettaient l'hospice à contribution et où l'on feignait d'entrer en accommodement avec eux, ils virent entrer M.r le prieur Murith, suivi des chiens de la maison prêts à s'élancer sur eux. Au lieu de piller, ils demandèrent grâce. Quelque

(2) Il le méritait par son ingratitude envers son roi.

temps après, un de ces chiens fut volé, et on allait lui faire passer la mer Adriatique, lorsqu'il fut reconnu, arrêté et reconduit au couvent aux frais des Etats qu'il fallut traverser.

On ne quitte pas cette maison de paix sans joindre ses bénédictions à celles que lui donnent tous les passagers, et allégé par la pureté d'air qui règne à cette hauteur, on prend gaiement la route qui descend à la Val-d'Aoste. Elle est fatiguante, et après le village de St. Rémy, on commence déjà à ressentir les chaleurs de l'Italie. A une lieue près de la Cité, la vue de l'amphithéâtre donne une idée de l'état de cette ville du temps des Romains; ce monument de la grandeur des maîtres du monde ne présente que des ruines, mais elles sont imposantes, et l'arc de triomphe d'Auguste assez bien conservé, atteste la prospérité de cette ville avant la chute de l'Empire. Aujourd'hui elle n'a d'autre avantage que sa position favorable au commerce, étant au débouché de plusieurs vallées d'un aspect aussi pittoresque que celui des montagnes. Il s'y trouve des

personnes affligées de crétinage, mais seulement dans la classe très-pauvre, et comme les causes de cette maladie ont été le sujet de bien des fables, je vais rapporter ce que j'en pense.

On a remarqué que des districts qui, depuis un grand nombre d'années, étaient sujets aux goîtres, ont vu disparaître cette maladie, lorsque le cours des rivières ou des torrens dont on buvait les eaux a été changé, soit par des avalanches ou de grandes inondations, soit par des renversemens de montagnes, comme celui des Diablerets : dans le premier cas on a vu des lits calcaires ou schisteux recouverts par des débris graniteux de plusieurs pieds d'épaisseur ; et dans le dernier cas on a vu des chutes de montagnes faire prendre aux eaux des directions tout-à-fait différentes. Dès lors les goîtres ont diminué et se sont même perdus entièrement, tandis qu'ils se sont établis dans des districts qui n'y étaient point sujets. Or, qui ne voit que c'est aux eaux qui roulent des sédimens schisteux ou calcaires, qu'il faut attribuer cette maladie,

parce qu'elles obstruent de leurs fins limons les vaisseaux sanguins de la tendre enfance ! aussi voit-on des goîtres dans les pays de montagnes, on en trouve en Irlande, dans les vallées des Cordillières en Amérique, et jusques dans la Tartarie, où la cause n'en est pas ignorée. On lit dans l'histoire de l'expédition de Nadir-Chah, que le canal qui arrose toutes les cultures de l'état dans le Kandahar en Perse, coulait autrefois sur un lit de pierres à chaux, ce qui le rendait extrêmement mal sain; mais depuis que par l'ordre de Nadir-Chah, le gouverneur en a détourné le cours dans certains endroits, pour éviter les carrières de pierres à chaux, l'eau est devenue très-bonne. Aussi, ajoute l'historien, cet officier fut magnifiquement récompensé pour avoir rendu ce service important.

Mais une seconde cause des goîtres et surtout de l'imbécillité qui le plus souvent accompagne cette maladie, se trouve dans la nourriture qu'on donne aux enfans, et qui pour l'ordinaire consiste en des soupes de farine très-épaisses; ces soupes farineuses

n'obstruent pas moins les vaisseaux que les eaux imbibées de limons ; aussi j'ai observé qu'il est rare de ne pas trouver dans une famille de meunier un ou deux enfans imbécilles.

Au reste, pour le dire en passant, ce n'est pas seulement chez les habitans des Alpes que l'humanité pour les crétins prend un caractère sacré. « Dans la Tartarie Chinoise, dit l'historien de l'ambassade en Chine, le lord Macartney, leurs personnes sont considérées comme sacrées, et leurs familles les entretiennent avec un soin particulier (1).

Telles sont les causes des goîtres qui affligent certains districts du Vallais et de la Val-d'Aoste ; aujourd'hui les personnes aisées font élever leurs enfans sur les hauteurs

(1) Si l'écrivain en-poste dont on a dit deux mots, s'était donné la peine de s'instruire avant de critiquer un auteur qui a parcouru les Alpes chaque été depuis quarante années, il ne se serait pas permis d'en parler comme on le ferait d'un auteur de romans, et il aurait eu plus de décence, plus de respect pour la vérité.

d'où ils reviennent bien constitués, et il est à désirer que cette précaution soit plus généralement suivie.

CHAPITRE XVIII.

De la Cité à Cormayeur. Image affreuse qu'offrent les crétins. Du Cramont. Trois savans observant la nature de dessus ce sommet. Sublimité des idées. Passage par l'Allée-Blanche et le col de la Seigne. Nouvelles routes. Magnifiques aspects des pyramides. Beautés du lac de Combale. Le col de la Seigne élevé de 1263 toises, et celui des Tours de 1396. Du Petit St. Bernard. Son hospice est élevé de 1125 toises. C'est le passage le plus facile des Alpes.

Pour repasser les Alpes, deux routes se présentent; l'une par le Petit St. Bernard l'autre par l'Allée-Blanche et le Bonhomme. La première conduit à la Tarantaise, la

seconde, qui est la plus courte, à Salanches dans le Faucigni ; mais ce n'est que près de Cormayeur qu'on a le choix de l'une ou de l'autre, après huit heures de marche depuis la Cité. On languit de se voir sur cette route par l'attente des magnifiques objets de l'Allée-Blanche, et le plaisir de respirer un air plus pur et moins chaud.

Au sortir de la Cité, on voit l'antique château de St. Pierre bâti sur le roc ; on passe ensuite à Villeneuve, remarquable par l'affreuse quantité de crétins dont ce village est affligé. « La première fois que j'y passai », dit De Saussure : « tous les êtres raisonnables du village en étaient sortis pour les travaux de la campagne ; il ne restait, ou du moins, l'on ne voyait dans les rues que des imbécilles. Je ne connaissais pas encore les signes de cette maladie ; je m'adressai au premier que je rencontrai, pour lui demander le nom du village, et comme il ne me répondait point, je m'adressai à un second, puis à un troisième ; mais un morne silence, ou quelques sons inarticulés, étaient leur unique réponse, et l'étonnement stupide avec

lequel ils me regardaient, leurs goîtres énormes, leurs grosses lèvres entrouvertes, leurs pesantes et épaisses paupières, leurs ganaches pendantes, leur teint basané, avaient quelque chose de tout-à-fait effrayant ; on aurait dit qu'un mauvais génie avait changé en animaux stupides tous les habitans de ce malheureux village, en ne leur laissant de la figure humaine que ce qu'il en fallait pour qu'on pût connaître qu'ils avaient été des hommes. Je sortis de là avec une impression d'effroi et de tristesse qui ne s'effacera jamais de mon souvenir ».

Après avoir passé la Doire, on arrive au village d'Arvier, puis à Ivrogne, fatiguant par sa longue rue et son mauvais pavé. Mais Avise qui est au delà et son château, présentent un point de vue des plus pittoresques. Vient ensuite un étranglement produit par le rapprochement des montagnes : là il faut passer la Doire sur un pont-levis, qui annonce, on ne peut pas mieux, la sortie ou l'entrée d'un pays ; la vallée s'élargit, et on repasse encore la rivière au bourg de Lasalles où l'on voit des vignes élevées en treil-

les : enfin, on arrive en deux heures à Cormayeur situé au pied du pic du Géant. Ce bourg, plus élevé que Chamonix, est un séjour agréable pour les personnes qui, chaque été, vont y prendre les eaux ; mais cet endroit est célèbre, parce que c'est de là que MM. De Saussure, Pictet et Trembley s'acheminèrent pour atteindre la sommité du Cramont ; c'était la première fois que l'on y voyait la réunion de trois hommes que les talens et les sciences ont illustré ; on connaît surtout M.r Pictet pour avoir souvent partagé les travaux de M.r De Saussure dans les Alpes, particulièrement sur le Buet, où il prit, par les plus savantes opérations, la hauteur absolue du Mont-Blanc et des autres sommités. Ce fut sur cette haute cime du Cramont que le voile qui, jusqu'alors avait caché aux faibles mortels les révolutions du globe, sembla se soulever pour la première fois aux yeux de M.r De Saussure : mais il faut l'entendre lui-même développer ses idées, pour se pénétrer de la sublimité de ses pensées et de la noblesse de ses expressions. En voyant les couches de cette

montagne, et toutes celles des montagnes voisines, montant du côté de la chaîne primitive, ayant leurs sommets pyramidaux, penchés vers le Mont-Blanc, et taillés à pic de son côté, apercevant toutes les montagnes tourner leurs escarpemens vers le Mont-Blanc même, les montagnes secondaires qu'il voyait comme les primitives se terminer en lames pyramidales, aiguës et tranchantes; « je conclus de tous ces rapports », dit-il, «que puisque les montagnes secondaires avaient été formées dans le sein des eaux, il fallait que les primitives eussent aussi la même origine. Retraçant alors dans ma tête la suite des grandes révolutions qu'a subi notre globe, je vis la mer couvrant jadis toute la surface du globe, former des dépôts et des cristallisations successives, d'abord les montagnes primitives puis les secondaires; je vis ces matières s'arranger horizontalement par couches concentriques, et ensuite le feu ou d'autres fluides élastiques renfermés dans l'intérieur du globe, soulever et rompre cette écorce, et faire sortir ainsi la partie intérieure et primitive de cette même

écorce, tandis que ses parties extérieures ou secondaires demeuraient appuyées contre les couches intérieures. Je vis ensuite les eaux se précipiter dans des gouffres crevés et vidés par l'explosion des fluides élastiques, et ces eaux, en courant à ces gouffres entraîner à de grandes distances ces blocs énormes que nous trouvons épars dans nos plaines. Je vis enfin après la retraite des eaux les germes des plantes, et des animaux fécondés par l'air nouvellement produit, commencer à se développer, et sur la terre abandonnée par les eaux, et dans les cavités de la surface ».

C'est cet homme de génie qui, le premier, monta sur le Cramont; j'y parvins à mon tour l'année suivante, et ce fut en 1778, que cette cime vit cet illustre triumvirat de savans dont j'ai parlé. Lorsque depuis le sommet du Mont-Blanc, j'aperçus sous mes pieds le Cramont, je croyais y voir encore ces trois physiciens occupés chacun aux belles expériences qu'ils s'étaient distribuées; et il me semblait que, comme d'un second *Tabor*, il n'était plus permis à personne d'en approcher.

C'était pour la quatrième fois que je voyais l'Allée-Blanche, et ses aspects m'en paraissaient toujours nouveaux; il me semblait même qu'ils étaient tous changés, que les pyramides que j'avais décrites et peintes avaient pris d'autres formes et changé de place; mais avant que d'atteindre ces superbes monumens des révolutions de la nature, j'admirai sur mon passage les magnifiques effets du grand glacier de la Brenva qui pend des hauteurs du col du Géant; et je n'en croyais pas mes yeux, lorsque je venais à penser que je m'étais vu sur tous ces sommets et au Mont-Blanc, à dix-huit cents toises au-dessus de mon chemin.

Après le glacier de la Brenva, le sentier descend au travers d'un bois, après lequel on se trouve au milieu d'une verdure sauvage semée de débris, puis on remonte, et insensiblement on arrive à d'autres glaciers qui semblent sortir des flancs du Mont-Blanc même, et à ces glaciers il en succède d'autres : à leurs aspects se joint bientôt ceux de plusieurs aiguilles qui, vues de profil, ressemblent à des pyramides. C'est là que se

vérifie tout ce que dit De Saussure sur leurs couches verticales, et qu'on voit leurs cimes s'incliner vers le Mont-Blanc comme pour rendre hommage à ce dominateur de toutes les montagnes. On voit encore que les escarpemens de ce côté méridional des Alpes y sont plus considérables, plus brusques que du côté du nord : leurs têtes pelées à pics décharnés, leurs flancs déchirés, leurs pieds couverts de débris semblent à De Saussure de vieux ossemens pour lesquels l'heure de l'entière destruction paraît sonner à toutes les minutes et fixer l'attention de l'observateur qui voit avec étonnement que la nature qui emploie les siècles pour murir ses productions, peut les dissiper dans un clin d'œil.

Ces idées naissent là, lors même qu'on voudrait les repousser. Que de siècles il a fallu pour préparer la terre à recevoir des hommes et à embellir leurs demeures ; et c'est après que ces développemens seront parvenus à leur perfection, que du sein des Alpes descendront les pierres, les eaux, les montagnes entières pour convertir encore

une

Vue du Mont-Blanc sur l'Allee Blanche en descendant du Col de la Seigne a Cormayeur.

une fois le monde en un Océan d'eaux, de sables et de débris : voyez les rives du Rhin et ses villes assises sur d'anciens volcans ; remontez par la pensée jusqu'à l'Atlantique, cette terre submergée; rappelez-vous que la Méditerranée ne fut pas toujours une mer, qu'elle ne le devint que lorsque les flots rompirent le détroit de Gibraltar. Ce sont ces idées qui se présentent en foule à l'aspect de l'Allée-Blanche, de ses pics, de ses pyramides, de tant de sommets pelés et déjà rompus, de ces amas de neiges et de glaces, autres sources de ruines et de destructions. On les voit abreuver nos pays de plaines et concourir à notre bonheur, tandis qu'une destinée nouvelle se prépare et que chaque jour est un pas à des changemens inattendus.

Rien n'approche des beaux aspects qu'offre la partie supérieure de l'Allée-Blanche, lorsqu'après des pâturages, on atteint à un lac qui barre tout-à-coup la route. Qu'on se représente un bassin d'une eau profonde, bordé par des montagnes d'une immense hauteur et des rochers condamnés à une sté-

rilité éternelle. Pas un souffle n'en ride la surface où se peignent deux superbes pyramides; les glaciers et les sommités du Mont-Blanc. Cette eau qui n'est troublée que par les avalanches qui, en s'y précipitant, font un bruit qui retentit au loin, interrompt seule le profond silence qui règne dans ces lieux, et ce silence porte dans l'âme un sentiment presque religieux.

Cependant, à peu de distance, les voix des pâtres et du bétail vont donner quelque vie à cette nature inanimée et sauvage, et des talus d'un beau vert viennent réjouir les yeux. Mais il est des années où les neiges ne quittent pas le col de la Seigne, ce qui rend quelquefois le chemin difficile aux mulets qui s'y enfoncent. En général, ce passage est l'un des plus intéressans pour un amateur de géologie ; il y verra les plus grandes variétés dans la composition des montagnes, dans ces brèches calcaires, dont sont composées les pyramides. De Saussure indique deux routes pour aller à la croix du Bonhomme, l'une en descendant le col de la Seigne élevé de 1263 toises, l'autre en des-

cendant le col des Fours de 1396. Je vais en indiquer une troisième plus élevée encore, et qui n'est nullement connue.

Les pyramides sont séparées les unes des autres par des lits de neiges ; ces lits atteignent à des glaciers qui semblent sortir des flancs du Mont-Blanc. A droite de la plus grande des pyramides, le lit de neige semble impraticable; cependant on le gravit, et l'on atteint au glacier d'où l'on domine et la Seigne et le col des Fours. De ce point élevé on a la vue de deux ciels, celui de la Tarantaise occupé par les sommités du Petit St. Bernard, et du Mont-Cenis, et celui des plaines du Piémont qu'on voit s'abaisser au point de paraître comme une vaste mer : c'est peut-être l'unique point de vue dans ce genre qu'on ait sur les Alpes, de ce sommet on descend sur les sommités des Fours et du Bonhomme, et le surlendemain on arrive ou à Salanches ou à Chamonix, en passant par Bionay et Bianoçay. Venons maintenant au passage du Petit St. Bernard.

Il commence à St. Didier que nous avons laissé à notre gauche pour prendre celui de

Cormayeur et de l'Allée-Blanche. St. Didier est élevé sur la mer de 448 toises. Dans demi-heure on est au village d'Eleva, situé au pied du Cramont; de ce village on arrive à celui de la Barma, ensuite on côtoie le pied d'une montagne par un chemin qui, quoiqu'élevé sur une corniche, est assez bon; puis on passe un torrent, et l'on arrive à la Tuille après deux heures de marche depuis St. Didier. C'est là que commence la montée du Petit St. Bernard. On n'entre point à la Tuille, on la laisse à gauche. De ce village, on passe au pont Serrant construit sur un torrent qui coule à plus de cent pieds de profondeur. De ce pont, en regardant en arrière, la vue est charmante surtout du côté du bas de la montagne, où une belle cascade va mêler ses eaux à celles du torrent: dans cette route, on voit sur la gauche le grand glacier du Ruitor, l'un des plus vastes qu'il y ait dans cette chaîne, et depuis son extrémité, on a sous les yeux les plaines du Piémont. On passe ensuite un bois, et l'on voit sur la droite un petit lac renfermé dans un joli bassin de verdure, puis on

atteint à la limite de la Savoie qui est une belle colonne de marbre cipolin veiné en zigzag. Cette colonne signale le plus haut point du passage, après lequel on descend de quelques toises pour arriver à l'hospice élevé de 1125 toises sur la mer. Cette maison est tenue par un seul religieux. La descente qu'on a à faire jusqu'à Scez, n'est que de trois lieues par un chemin de pâturages où paissent de nombreux troupeaux. Sur cette route on jouit d'une belle cascade, et de charmans sites, sans mauvais pas, sans aucun rocher escarpé ni difficile ; c'est certainement de tous les passages des Alpes le plus aisé, mais il est seulement fréquenté par les habitans de la Tarantaise et de la Val-d'Aoste. De Scez on arrive à St. Maurice, et de ce bourg au Chapiu, pour traverser ensuite le Bonhomme. Ce sera donc le Mont-Cenis qui restera frayé pour le grand nombre des voyageurs de la France et de l'Italie, et dans tous les siècles, à compter de celui d'Annibal, des armées l'ont traversé pour donner des lois à l'un où à l'autre pays.

Fin de la première partie.

ASPECTS
DES
ALPES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Du Mont-Cenis. Des districts genevois au midi de Genève. De la perte du Rhône. D'Henry IV. D'Annecy. De Chambéry. Route de Lannebourg. Histoire naturelle. Descriptions. La partie la plus élevée du Mont-Cenis est de 1060 *toises sur la mer. Charmante situation du lac de cette montagne, etc.*

Les Alpes de ce passage sont au Sud de Genève : en partant de cette ville nous admirerons d'abord le bassin à l'extrémité duquel elle est située, et qui a une étendue de

cinq à six lieues en largeur et en longueur. Le Rhône le partage inégalement : le Mont de Salève au midi contraste par la nudité de ses rochers avec le Mont-Jura qui est tapissé de verdure. On voit dans ces rochers de Salève les escaliers qu'ont tracés les eaux qui anciennement faisaient un lac de tout le bassin ; et en suivant le Rhône, on a la preuve incontestable que le détroit de l'Ecluse a été comme limé par la force de ces mêmes eaux. Le pays que parcourt le fleuve présente des aspects intéressans et de beaux villages faisant partie des districts Genevois. Cartigni a été le séjour de l'illustre Mallet, professeur en astronomie, qui alla en Laponie observer le passage de Vénus sur le disque du soleil : ce village est grand et dans une jolie situation. Ceux d'Avully et de Chancy dominent le Rhône dont les sinuosités forment des presqu'îles d'un aspect charmant. Au delà du fleuve on voit Russin et les belles maisons de deux Genevois dont l'un a fait sa fortune dans les Grandes-Indes, l'autre connu par sa fabrique de toiles peintes, le grand nombre de ses ouvriers, et sa poli-

tesse hospitalière envers les étrangers qui viennent à Genève et y admirent la situation de cette fabrique, les beaux jardins qui l'embellissent et la vue des Alpes dont on y jouit.

Après Avully vient Chancy, village également bien situé. Les rives du Rhône offrent de ravissans coups-d'œil, et le chemin qui les suit pendant une lieue et demie est une des plus agréables promenades. On passe le fleuve et l'on atteint en deux heures et demie le détroit de l'Ecluse. Le fort construit sur le roc est très-pittoresque ; à deux lieues de là, on voit le fleuve se perdre sous des rochers ; ici, les scènes sont belles et présentent des tableaux qui approchent du sublime.

Le bassin que je décris contient d'assez grands villages. Viry est le séjour du ci-devant comte de ce nom, maison aussi ancienne que celle des rois de Sardaigne et qui s'est illustrée. Le ci-devant comte est connu par ses ambassades, son château est vaste et d'un grand effet, il ne manque à sa situation que les rives d'un fleuve.

St. Julien est un Bourg où se fit le traité de paix entre le duc de Savoie et Genève. Henri IV venant au secours de cette République, y fut harangué par l'illustre Théodore de Beze et le reçut avec la distinction due autant à ses vertus et à ses talens, qu'à son grand âge.

Au delà du bassin est Annecy, ville située près du lac qui porte son nom. Elle a été long-temps le séjour des comtes de Nemours, puis des successeurs du dernier évêque de Genève. Enfin, de madame de Varens, célèbre par d'aimables qualités et l'hospitalité que Rousseau en reçut. Le lac qui est élevé de 55 toises sur celui de Genève, et sur la mer de 228 a des rives charmantes, et le château de Doin, séjour des seigneurs de la Salles, est vraiment un lieu romantique. Aujourd'hui Annecy voit s'élever une fabrique de toiles peintes, établissement qui, formé par M.r Fazy fils de Genève, peut devenir une source de prospérité pour le pays.

A l'ouest d'Annecy se trouve la grande route de Chambéry. On passe par Aix, lieu connu par ses eaux thermales. Leur chaleur

est de 35 à 37 degrés, et malgré cette chaleur, on trouve des animaux vivans dans les bassins qui la reçoivent, des torifères, des anguilles, etc. La source sulfureuse est celle dont on fait le plus d'usage.

Aix est dominé à l'est par une cime assez élevée qui se nomme la montagne d'Azy et qui forme une des limes occidentales d'une grande masse de montagnes qui porte le nom général de Bauges. Le lac du Bourget fait le but d'une jolie promenade pour ceux qui prennent les eaux : on va de l'autre côté du lac voir l'abbaye d'Haute-Combe. Le lac n'a que trois lieues de longueur, il communique au Rhône par un canal. Ce lac est de 76 toises au-dessous de celui de Genève.

D'Aix, on descend à Chambéry, par une chaussée magnifique, taillée dans le roc vif: on voit presque sous ses pieds la ville située dans le fond d'une jolie plaine bien cultivée, et de 57 toises au-dessous du lac de Genève; de 136 toises au-dessus de la mer. Les hivers y sont moins longs qu'à Genève, parce qu'elle est fermée au nord et ouverte au midi. On

compte dix lieues de Genève à Aix, et deux lieues d'Aix à Chambéry, mais elles sont très-grandes.

Chambéry est peuplé d'environ huit à neuf mille âmes. Le château est sur la hauteur, il est démeublé, et cependant au mariage du roi précédent avec mad. Clotilde de France, il offrait un coup-d'œil qui n'était pas indigne de sa destination. Tous les meubles transportés de Turin, les tapisseries, celles surtout de décorations, l'auraient fait prendre pour la demeure habituelle de la cour : c'en fut l'époque la plus heureuse, les princes, les nobles, les militaires, les ministres étrangers s'efforçaient à y briller; l'on n'y vit pas sans intérêt la députation de Genève, composée de trois syndics de cette République. L'un d'eux, le syndic Turretini s'y fit remarquer par ses vastes connaissances et ses talens. Professeur en philosophie, il quitta cette chaire pour remplacer le syndic son père dans le sénat : il parlait anglais, hollandais, allemand, italien, espagnol et le portugais, et ce fut dans cette langue qu'il harangua la reine. J'eus aussi

ma part des faveurs de cette cour. Le roi (1) qui avait pris beauconp d'intérêt aux voyages dans les Alpes, désira s'en entretenir, et j'eus la satisfaction de passer une grande heure seul avec ce monarque. En me présentant à la reine et à monsieur de France, il leur dit, que mes conquêtes aux Alpes l'avaient rendu plus grand seigneur qu'il ne l'était auparavant. Il existait sur la Savoie des préjugés que la politique avait soin d'entretenir; le roi ne buvait à Chambéry que des eaux du Pô qu'on chariait chaque jour, et c'eût été un crime de lui faire boire les eaux des montagnes, mais allant visiter les mines de Pezai, il fut tenté de goûter d'une eau limpide, et dès lors il n'en voulut pas d'autre : ce fut ce prince qui m'apprit cette circonstance et d'autres encore qui montraient son bon jugement.

Chambéry a l'avantage de voir arriver chaque jour les voyageurs qui traversent les

(1) Le roi me fit écrire par son premier ministre, le marquis d'Aigle-Blanche, qu'il serait fâché de repasser les Alpes sans me voir.

Alpes : il y a cependant trois journées pour arriver à Lannebourg situé au pied du Mont-Cenis. Les variétés sans nombre que présente cette route et les contrastes d'une nature riante avec de belles horreurs, ébranlent l'imagination. Ici, se voient de superbes rochers suspendus ; là, des détroits, des défilés qui impriment la crainte ; ailleurs, d'anciennes dévastations de montagnes, puis de belles vallées, de grands villages et de charmans vallons auxquels succèdent des plages désertes et incultes, où se rendent les ruisseaux et les torrens dont la réunion forme les rivières qui serpentent au milieu des plaines d'une riche culture ; et comme si la terre n'était pas assez variée, assez étonnante dans ses contrastes pour fixer les regards, le ciel les attire par ses nues. Après s'être promenées dans l'espace, elles en descendent pour envahir les hauteurs des monts, y former ces rivières en l'air, et ces torrens qui se hâtent dans leurs chutes bruyantes d'arriver dans la plaine. Ainsi le voyageur obligé alternativement d'élancer ses regards dans les cieux, où au

fond des abîmes, forcé sans cesse de passer et repasser les torrens, contemple cette nature informe, brusque et sévère, et trouve dans les entrailles de ces monts décharnés de quoi satisfaire le désir d'en connaître les secrets : ses sens toujours éveillés, toujours frappés, il en brave les obstacles, et les dangers même ont des charmes pour lui. Parcourons ces lieux avec De Saussure, il nous en montrera les merveilles; admirons en même temps les travaux qu'il a fallu exécuter et les obstacles qu'il a fallu vaincre pour tracer cette route, percer les rochers, les soutenir par des murs; lancer des ponts d'une rive à l'autre sur des rocs ébranlés par la fureur des eaux. On ne voit pas sans étonnement le passage des Echelles, cette masse de rochers effrayante par sa hauteur, ces terrasses par lesquelles on s'y élève, ces galeries en l'air, et l'on bénit le prince qui osa commencer et achever cet ouvrage digne de la grandeur romaine.

Au sortir de Chambéry on parcourt un pays agréable, et à deux lieues de là on passe près du fort de Montmélian construit sur des

rocs calcaires : ce fort que Louis XIII ne put emporter, le fut par Louis XIV après une résistance de treize mois. De ses ruines on a de superbes points de vue. On suit le cours de l'Isère depuis Conflans jusqu'au fond de la vallée de Graisivaudan ; on voit cette rivière serpenter dans son large lit, bordé au Sud-Est par les Alpes, et au Nord-Est par les montagnes de la grande Chartreuse, qui, toutes escarpées dans la face qui regarde les Alpes, viennent se terminer au Mont-Grenier près de Chambéry. Le fort Barreaux et le château des marches situés sur des éminences décorent encore le paysage.

Après le fort on passe à Montmélian, petite ville élevée sur la mer de 139 toises ; on traverse l'Isère sur un pont de pierres pour monter par une pente rapide au village de Planèse ; du haut de cette pente on a encore une vue charmante sur le cours de l'Isère et la belle vallée qu'elle arrose ; à une petite lieue au delà de Planèse, on rencontre les premières ardoises.

A deux lieues et demie de Montmélian on se trouve au confluant de l'Arc et de l'Isère ;

on quitte celle-ci pour tirer au Midi et suivre les bords de la première que l'on ne quitte plus jusqu'au pied du Mont-Cenis.

Aiguebelle est un joli bourg élevé de 155 toises ; depuis ce bourg la vallée de l'Are devient dans le haut étroite et tortueuse, les montagnes s'élèvent, l'on voit des neiges à leurs sommets, et tout annonce que l'on approche de la chaîne centrale. C'est vraisemblablement entre ce lieu et St. Jean de Maurienne que les Allobroges livrèrent à Annibal le premier combat, dans lequel il perdit une partie de son arrière-garde. En effet, dans cet espace, la vallée se change fréquemment en défilés très-étroits, serrés entre des montagnes fort escarpées ; même en sortant d'Aiguebelle, on rencontre un grand rocher, qui remplit à peu près toute la largeur de la vallée, et l'on est obligé de suivre un chemin étroit et rapide entre ce rocher et la montagne. Vient ensuite une jolie plaine de forme ovale, après laquelle la route est de nouveau serrée entre la montagne et la rivière, au point qu'on a été obligé de la soutenir par un mur ; cet étranglement est suivi d'une

seconde plaine, puis la vallée se resserre pour la troisième fois ; les étranglemens qui succèdent, et les sinuosités de l'Are, forcent à passer d'une rive à l'autre. On rencontre aussi sur cette route des goîtreux et des crétins, dont le nombre semble s'accroître à mesure qu'on approche de St. Jean qui est enfermé de tous côtés par de hautes montagnes, et cette ceinture de rocs échauffés par le soleil expose cet endroit à de très-fortes chaleurs et à une grande stagnation d'air.

Après Aiguebelle vient Eypierre, puis la Chapelle, ensuite la Chambre, grand village élevé de 247 toises. A une lieue et demie de ce village on passe l'Are sur le pont d'Hermillon ou Aumeillon ; depuis Aiguebelle jusqu'à ce dernier village on a une belle route qui côtoie le pied de la montagne de Rocheray. Tout le bas de cette montagne est d'un pétrosilex mélangé de veines et de masse de granit ; mais dans le haut, du côté de St. Jean, on trouve un beau filon de spath fluor, des mines et des cristaux de différente nature. Ces montagnes de granit se terminent à St. Jean, dès lors jusques fort au delà du

Mont-Cenis on n'en voit plus de ce genre.

La petite ville de St. Jean, capitale de la Maurienne, a autour d'elle un terrain bien cultivé et assez agréable; elle est élevée de 298 toises sur la mer.

En sortant de St. Jean on suit une vallée profonde; à droite et à gauche les montagnes sont escarpées, incultes et sillonnées par des ravins; on y voit un grand amas de gypse très-pur et d'un beau blanc. A demi-lieue de St. Jean, on passe l'Are sur un pont de pierre, et de l'autre côté on voit un ruisseau qui dépose un tuf calcaire; la pente après le pont est rapide; à son sommet on a, en se retournant, un joli point de vue sur la ville et la vallée de St. Jean. Bientôt après on passe à St. Julien d'où commence un détroit serré entre l'Are et la montagne, puis à St. Michel, village situé au milieu d'une petite plaine riante, qui a été autrefois un lac, et qui maintenant est couverte de prairies et de beaux vergers: ce lieu est élevé de 563 toises. De St. Michel ont vient à St. André, puis à Modane, bourg considérable, élevé de 583 toises. Après ce bourg on tra-

verse la forêt de Bramant composée de cette espèce de pins que Linné a désignés sous le nom de Pinus sylvestris. On le nomme Daille en Savoie. Cet arbre est devenu très intéressant depuis que l'on croit qu'il est le même que le pin de l'Ingrie dont la Russie fait un commerce si considérable. Cette forêt passée, on arrive au village qui en porte le nom, élevé de 622 toises.

A deux lieues de Bramant, au haut de la pente rapide qui conduit à Termignon, le chemin partage un roc isolé d'une espèce de pétrosilex primitif, d'un blanc jaunâtre, dont la cassure écailleuse a un éclat à peine scintillant, tellement dur qu'une pointe d'acier y laisse sa trace sans le rayer, et il donne beaucoup d'étincelles; il ne paraît pas avoir été formé dans la place qu'il occupe, et on voit dans les champs voisins des blocs de la même pierre qui sont évidemment des fragmens détachés des montagnes voisines.

De ce lieu on descend une pente très rapide, on traverse l'Are, et on passe à Termignon en quittant la vallée qu'on a suivie pour prendre celle de Lanneboufg; celle-ci

s'ouvre à droite, et sa direction est à peu près de l'est à l'ouest.

Après Termignon, on monte un chemin très-rapide, et l'on passe au-dessus de ce village qui présente de là un aspect singulier. Il est bâti sur un terre-plein en demi-cercle entouré par l'Arc, et on le voit tellement sous ses pieds, qu'on n'aperçoit que les toits des maisons qui semblent applatis et appliqués contre terre. A demi-lieue de Termignon, le chemin traverse un défilé taillé dans une pierre calcaire mélangée de mica.

En approchant de Lannebourg, on retrouve encore des rocs calcaires micacés, et ensuite le chemin coupe une colline entièrement composée de débris anguleaires, faiblement agglutinés entr'eux et disposés par couches.

Quand on est près de Lannebourg, si l'on se retourne du côté du couchant, on voit la haute montagne de la Vanoise, d'où descend un glacier jusqu'au tiers de sa hauteur; cette montagne paraît en entier composée de pierres calcaires ou pures ou micacées.

Lannebourg est un grand village, presqu'entièrement habité par des porteurs ou des muletiers dont le passage du Mont-Cenis fait la principale occupation ; il est élevé de 712 toises au-dessus de la mer.

Les porteurs sont taxés à trois livres de Piémont par tête pour passer toute la montagne, depuis Lannebourg à la Novalaise : une personne de taille moyenne est obligée d'en prendre six ; un mulet, pour passer du bagage ou une personne qui ne voyage pas en poste, est taxé à trois livres pour le même trajet, sans qu'on soit obligé de payer le conducteur. Quant aux voitures, le prix moyen pour celles qui sont à deux roues, non compris les malles et le bagage, est d'un louis ou vingt livres de Piémont ; une grande berline anglaise dont on demandait d'abord dix louis, fut passée pour trois louis et demi. Pour l'ordinaire, on est obligé de démonter entièrement les voitures et de charger les brancards sur des mulets ; mais il est aussi des saisons où les chemins sont dans un si bon état que l'on passe tout le train, même des plus grandes voitures sans

les

les démonter, avec des chevaux dans les endroits où le chemin n'est pas trop rapide, et à force de bras dans les autres. Le corps de la voiture est porté comme une litière entre deux mulets. Il arrive quelquefois qu'on se voit arrêté par de nouvelles neiges, et des avalanches ont enseveli des voyageurs avec leurs mulets; mais ces accidens n'ont lieu qu'au printemps et sont très-rares.

La montée depuis Lannebourg jusqu'au plus haut du passage est d'une lieue et quart. En sortant de Lannebourg, on traverse l'Arc pour la dernière fois; les premiers rocs sur lesquels passe le chemin sont des tufs calcaires. Bientôt après on voit les schistes micacés qui forment le corps de la montagne; ces schistes contiennent de la terre calcaire sous une forme grenue et brillante, telle qu'elle est dans les montagnes primitives, et ces schistes ont cela de remarquable, qu'ils se trouvent rarement exempts de quartz, comme le prouvent les étincelles que l'on parvient presque toujours à en tirer avec l'acier.

Après une heure de marche, on arrive

aux premières granges de la Ramasse : on sait que quand les neiges de l'hiver ont comblé tous les creux, et mis sur le même niveau toutes les inégalités de la pente qui va du haut du Mont-Cenis jusqu'à Lannebourg, les voyageurs descendent cette pente en cinq ou six minutes, sur un traîneau qu'un seul homme assis devant le voyageur dirige avec une hardiesse et une habileté tout-à-fait extraordinaire. Cette manière d'aller s'appelle *se faire ramasser*, et les granges situées auprès du point d'où les traîneaux commencent à descendre ont pris de là leur nom ; elles se nomment la Ramasse.

Le plus haut point du Mont-Cenis est encore à un quart d'heure au-dessus des premières de ces granges, un peu au delà d'une grange qui se nomme la *Meut ;* la moyenne entre les observations de MM. De Saussure et Pictet, donne à cette place 348 toises au-dessus de Lannebourg, et 1060 au-dessus de la mer. De là on descend dans la jolie plaine du Mont-Cenis; couverte par de beaux pâturages et arrosée par un lac rempli de la plus belle eau qui en occupe la moitié, elle a de

longueur une lieue et demie et un quart de lieue de largeur. Comme cette plaine est ouverte du côté de l'Italie et fermée de tous les autres par des hauteurs plus ou moins considérables, elle jouit d'une température beaucoup plus douce qu'on ne pourrait s'attendre de son élévation. Souvent après avoir rencontré des brouillards glacés ou des vents froids et incommodes sur le haut du passage, le voyageur en arrivant dans cette plaine y trouve un beau soleil, le calme et la douce température du printemps, et il y voit les plus belles fleurs croître sans culture dans tous les pâturages. Cependant la surface du lac qui occupe le fond de cette plaine est élevée de 982 toises, il est de 77 toises plus bas que le point le plus élevé du passage auprès du chalet de Meut.

Du haut de ce passage, on vient en demi-heure à la Poste qui est située dans un hameau de quatre ou cinq maisons, nommé Tavernette; ce hameau est bâti sur un monticule élevé de 27 toises au-dessus du lac: à peu près vis-à-vis du milieu de sa longueur, le maître de poste tient une petite

auberge où les voyageurs s'arrêtent souvent, ou pour se reposer et s'y réchauffer, ou pour manger des truites saumonées du lac qui sont excellentes.

En faisant le tour du lac, on voit le canal par lequel coule la Cenise qui descend du côté du Piémont. Après cette rivière on traverse des prairies un peu marécageuses. C'est de ces prairies qu'on vient à l'hospice de cette montagne dont le rez-de-chaussée est élevé de onze toises et demie sur le lac. Il n'y a qu'un abbé qui reçoit avec plaisir les étrangers qui veulent s'arrêter ou même séjourner chez lui : il ne donne pas son mémoire, mais on lui paye honnêtement la dépense qu'on croit avoir faite : quant à ceux qui ne sont pas en état de payer, ils trouvent dans cette maison un hospitalier qui pour une somme fixe qui lui est allouée, est engagé à donner des secours aux voyageurs pauvres et à leur faire une petite aumône.

A une lieue de la poste, on traverse un hameau, nommé la Grand-Croix : ce hameau est à l'entrée du Mont-Cenis, du côté du

Piémont, il est abaissé de 65 toises au-dessous du lac, d'où il suit qu'il est élevé de 917 toises au-dessus de la mer, et de 517 au-dessus de la Novalaise.

A dix minutes au-dessous de ce lieu, la Cenise se précipite du haut d'un rocher ; plus bas elle forme une plus grande cascade. Après celle-ci on traverse la petite plaine de St. Nicolas, et on passe la Cenise sur un pont qui est la limite entre la Savoie et le Piémont. A une lieue au-dessous de la Grand-Croix on trouve le village de Ferrière, qui est le premier que l'on rencontre en Italie ; son élévation est de 709 toises sur la mer. Jusqu'à ce village le rocher sur lequel passe le chemin continue d'être une roche micacée quartzeuse ; on voit dans le pavé et les murs du village de Ferrière beaucoup de serpentines vertes qui sûrement viennent des montagnes voisines, et au-dessous de ce village les schistes micacés recommencent à contenir de la terre calcaire ; cette terre constitue même la plus grande partie de leur substance : toute la montagne, sur la droite de la route, est couverte de grands

blocs anguleux de ce même genre de pierres; les blocs sont renversés, culbutés les uns par-dessus les autres, comme par un renversement : leurs angles vifs prouvent qu'ils n'ont point été chariés, mais qu'ils occupent à peu près la place dans laquelle ils ont été formés.

A demi-lieue au-dessous de Ferrière, les schistes micacés cessent d'être calcaires et sont remplacés par des schistes non effervescens. On voit donc que toute la montagne depuis la Grand-Croix jusqu'à la Novalaise est composée de quatre grandes tranches de schistes micacés qui sont alternativement effervescentes et non effervescentes : Celles-la mélangées de terre calcaires, et celles-ci de quartz : c'est avec plaisir qu'on observe sur une route aussi fréquentée un fait aussi important pour la géologie.

Quand on passe le Mont-Cenis dans une saison froide, on arrive avec joie à la Novalaise, loin des frimats des Hautes-Alpes et où l'on commence à jouir du beau climat de l'Italie : ce n'est pas seulement parce que ce village est situé sur le pied

méridional des montagnes que sa température est plus douce que celle de Lannebourg, c'est encore parce qu'il est de 312 toises plus voisin de la mer ; sa hauteur est encore de 400 toises , et l'on a vu que celle de Lannebourg est de 712. Ce village est étroit , et situé dans un vallon fort serré , les voyageurs s'empressent de le quitter, ils font monter leurs voitures , et se hâtent de pénétrer dans le beau pays , dont ils ne sont plus séparés par aucun obstacle difficile à franchir. Nous venons de suivre l'illustre De Saussure , maintenant voyons-le s'élever sur quelques-unes des sommités de ce passage.

CHAPITRE XX.

Suite du passage par le Mont-Cenis. Nature des montagnes. Sommités de ce passage. Descente en Piémont. Et suite des Alpes jusqu'à la mer, etc.

MONSIEUR le chevalier De Lamanon était monté en 1784 sur une cime assez élevée au-dessus de la plaine du Mont-Cenis ; on voit sa description dans le journal de Paris de la même année ; il l'appelle la montagne de la Fraise, mais personne ne put dire qu'il la connût sous ce nom. Cependant M.r De Saussure était sur le point de l'atteindre, lorsqu'il en vit une plus élevée nommée Roche de St. Michel. Il chercha donc à atteinde celle-ci avec des guides qui craignaient que les neiges nouvelles qui couvraient en partie la pente de la montagne, n'en rendissent l'accès difficile et dangereux.

Il partit cependant avec son fils pour parvenir par le pâturage de Ronches au plan dit des Jumens; c'est un grand plateau peu incliné et entouré, dans les trois quarts de son pourtour, de rocs escarpés et taillés presqu'à pic. Ils présentent les tranches à peu près horizontales de schistes micacés plus ou moins mélangés de terre calcaire; cet endroit est élevé de 343 toises au-dessus de la poste.

Tirant ensuite au midi, ils arrivèrent en demi-heure au sommet d'une pente couverte de débris d'où ils eurent une vue charmante de la plaine du Mont-Cenis et des montagnes qui la dominent, de son lac dont les eaux paraissaient d'un verd pâle près des bords, d'un beau pourpre dans les places les plus profondes, et de couleur d'aigue marine dans les profondeurs moyennes. Puis ils montèrent le long d'une arête de rochers couronnée par des massifs qui ressemblent à des ruines de tours et de châteaux, composés d'assises de rocs micacés calcaires. De cette arête ils en atteignirent d'autres, et vinrent à des neiges très-dures et assez rapides pour rappeler celles du Mont-Blanc, avec cette

différence qu'elles n'étaient pas terminées par des précipices. La dernière montée était très-rapide; on franchit par une gorge étroite une espèce de rempart de rochers, au-dessus desquels est un glacier qui se nomme le glacier de Ronches, et qui va se prolonger sur la pente rapide des rocs escarpés qui dominent le plan des Jumens.

Quand on est arrivé sur ce glacier, si l'on prend à gauche, on va, presque sans monter, à une cime qui domine le plan des Jumens, et d'où l'on découvre la plaine du Mont-Cenis. C'est là proprement la Fraise ou la cime sur laquelle s'arrêta M.r De Lamanon, qui dit expressément qu'il voyait la plaine du Mont-Cenis de la cime où il se fixa.

Mais la roche de St. Michel que nos physiciens voulaient atteindre, devait avoir une vue beaucoup plus étendue. Ils tirèrent donc à droite de la Fraise et parvinrent dans cinq heures de marche sur la cime de St. Michel, d'où ils découvrirent les Alpes à l'Est et au Nord-Est, dont les cimes élevées et couvertes de neiges se perdaient, à une grande dis-

tance, parmi les flocons de nuages répandus sur l'horizon. Quelle satisfaction que celle qu'ils auraient eue, si du sommet où ils étaient, ils eussent pu voir le Mont-Blanc; mais malheureusement il leur était caché par une autre cime arrondie, couverte de neiges ou de glaces, et située à leur Nord. Ils étaient cependant élevés à la hauteur de 1792 toises sur la mer, le baromètre s'y trouvant à 18 pouces 5 lignes $\frac{47}{100}$. De ce point, ils avaient sous leurs pieds la Novalaise dont la belle verdure récréait leurs yeux attristés par les neiges et les rochers qu'ils rencontraient sur tout le reste de l'horizon; mais le village même de la Novalaise ne paraissait qu'une pierre grise, et la rue qui la traverse, semblait être une fente au milieu de cette pierre.

Au couchant, ils voyaient un grand glacier qui de la poste paraît le disputer en hauteur au rocher de la Fraise : on le nomme glacier de corne rousse. Ce qui les intéressa davantage, ce fut de trouver des fragmens d'un granit d'une nouvelle composition, qui s'était cristallisé dans les crevasses des schis-

tes micacés. Ce granit est pour la plus grande partie composé d'un feld-spath très-fusible, où il y a aussi du quartz et du mica. Enfin, ils trouvèrent aussi du spath calcaire jaunâtre, qu'ils prirent d'abord pour du quartz par des taches d'un beau blanc ; mais en les examinant de près, ils jugèrent que c'était un feld-spath cristallisé en lames rhomboïdales, et c'était la première fois qu'ils voyaient des pierres composées de ces deux spaths.

Les expériences qu'ils firent sur ce sommet après celles du baromètre et du thermomètre qui n'était qu'à zéro, furent celles de l'hygromètre, de l'électromètre, de l'évaporation de l'éther, de l'ébullition de l'eau et quelques autres. A cette hauteur leurs guides furent affectés par la rareté de l'air, et s'y trouvèrent mal.

La sommité de neiges qui leur ôtait la vue du Mont-Blanc, et qui se nomme Roche-Melon, est restée célèbre dans le pays, parce qu'autrefois on y allait en pélérinage depuis la Novalaise pour une Notre-Dame ; mais le sentier qui y conduisait était si scabreux, qu'il n'y avait pas d'années qu'il n'y

périt du monde, soit par la fatigue, soit par la rareté de l'air qui saisissait ceux qui avaient plutôt consulté leur dévotion que leurs forces ; ils prenaient mal, et tombaient dans le précipice : or ce précipice, vu du haut de Roche-Michel, paraissait vraiment d'une profondeur effrayante. C'est donc pour prévenir de tels malheurs qu'on a trouvé plus simple de descendre l'image révérée et de la déposer à Suse.

Nos physiciens auraient été sur la sommité, si les nouvelles neiges n'avaient pas rendu la chose impossible ; ils reprirent donc le chemin de la plaine du Mont-Cenis, et arrivèrent dans quatre heures de descente à la poste. Après cette excursion, reprenons la route de la Novalaise à Turin.

En venant de la Savoie on est enchanté de la belle végétation des environs de la Novalaise ; la vigne mariée aux arbres et même aux arbres fruitiers, couvre toute la campagne, et permet encore au terrain de donner des récoltes de grains ; ces productions aussi abondantes, que variées, donnent un aspect riant à cette vallée

étroite et tortueuse ; les montagnes même qui la bordent sont tellement couvertes d'arbres qu'on ne peut distinguer de quelles pierres elles sont composées. On n'en juge que par les débris accumulés le long des chemins ; ces débris, auprès de la Novalaise sont des schistes micacés ; plus bas ils sont de serpentine, qui quelquefois est du plus beau vert.

La chaleur et l'humidité concentrées dans cette vallée étroite fermée au Nord et ouverte au Midi, sont sans doute les causes de cette belle végétation ; mais ces mêmes causes y produisent des goîtres et des crétins, et le teint des gens de la compagne est en général basané et décoloré. A Lannebourg au contraire, si le terrain est stérile à cause de sa froidure et de son élévation, il n'y a point de goîtres, et tous les habitans paraissent sains et ont une physionomie animée.

A une lieue de la Novalaise, on passe sous le canon du fort de la Brunette, situé de manière à interdire, absolument en temps de guerre, le passage de la grande route serrée dans cet endroit contre le pied de la montagne ; cette montagne de même que le rocher

sur lequel est construit le fort, est un schiste micacé calcaire, ses bancs peu inclinés montent du côté de l'Est.

A un quart de lieue de ce fort, on traverse la petite ville de Suse ; c'est là qu'est la première poste depuis la Novalaise, on la fait dans une heure, en descendant par un chemin très-beau, et presque toujours ombré.

A une lieue de Suse, on voit les ruines du château de St. Joire, perché sur un rocher élevé, presque isolé au milieu de la vallée, et flanqué d'un nombre de tours quarrées ; cette vue est très-pittoresque.

Près du village de St. Antonin, on voit de beaux granits veinés ; plus bas on traverse le joli village de St. Ambroise élevé de 173 toises : MM. De Saussure s'y arrêtèrent pour aller voir les ruines du cloître de St. Michel, d'où la vue sur les plaines de Turin est des plus belles. On rencontre des blocs de granit en masse, des granits veinés, des pierres calcaires ; toutes ces pierres étrangères entr'elles et au sol qui les porte sont bien certainement roulées, leur matrice

ne se trouve que dans des montagnes assez éloignées, et elles sont accompagnées d'un sable et d'un gravier qui complètent la preuve de leur origine : on ne saurait douter qu'elles n'aient été déposées par un courant d'eau sur les flancs de cette montagne : or, il faut que ce courant ait été bien considérable pour avoir pu s'élever à la hauteur d'environ 250 ou 300 toises, et remplir toute la largeur de cette vallée qui est de plus d'une lieue et demie. Il n'est pas nécessaire de dire que ce ne sont pas les eaux des pluies qui produisirent un courant d'un aussi grand volume, et d'une impétuosité assez grande pour charier des blocs de pierre d'un poids aussi considérable.

Après une heure et demie de chemin, on arrive au monastère, où l'on voit une file de corps morts debout, rangés en haie les uns à côté des autres, et dans différentes attitudes : ce sont des cadavres qui se sont desséchés sans se corrompre, et se sont convertis en des espèces de momies ; leur aspect dans le vaste escalier d'un bâtiment en ruines, dont les voûtes retentissent au bruit le

plus

plus léger et qui est posé sur la cime d'un rocher entouré de nuages et battu par les vents, porte dans l'âme des impressions d'étonnement et de terreur bien propres à réveiller des idées religieuses.

En reprenant la route de Turin, on a la vue des deux jolis lacs d'Avigliana et des dernières montagnes des Alpes ; puis on passe sous la tour pittoresque, et ensuite par le village d'Avigliana élevé sur la mer de 189 toises. C'est à peu près là que se termine la chaîne des montagnes qui bordent le côté méridional de cette vallée ; la chaîne septentrionale de l'autre côté de la Doire, se prolonge un peu plus ; mais jusqu'à Turin on ne rencontre plus que quelques collines tertiaires, c'est-à-dire, des amas de sables, de cailloux et de grands blocs roulés : nos physiciens en mesurèrent un, qu'ils trouvèrent de 50 pieds de longueur sur 30 de hauteur et 20 de largeur, ce qui lui donne 25000 pieds cubes ; tous ces grands blocs ont été dégorgés dans cette vallée, par la grande débacle dont on a souvent parlé. Ces collines se terminent au delà de Rivoli, et

de Rivoli à Turin, il n'y a plus que des plaines. Une magnifique avenue de près de deux lieues de longueur, conduit jusqu'à la porte de cette dernière ville : elle est plantée de grands ormeaux dans une plaine fertile et bien cultivée, mais qui ne présente rien de varié à la curiosité du minéralogiste. La belle église de Supergue, bâtie sur le haut de la colline au delà du Pô, se trouve exactement dans la direction de cette avenue, et termine le point de vue de la manière la plus agréable.

Après avoir décrit le passage du Mont-Cenis, il convient, dit notre illustre De Saussure, de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de ce passage.

1.° De Genève à Montmélian, montagnes calcaires et collines de débris. 18 lieues.

2.° De Montmélian à l'embouchure de l'Are dans l'Isère, les montagnes sont calcaires au nord de la vallée, et au sud ardoise ou roche feuilletée de mica et de quartz. 3

5.° De l'embouchure de l'Arc jusqu'auprès d'Eypierre, roche feuilletée de mica et de quartz. 1 ½ lieues.

4.° Des environs d'Eypierre jusqu'à St. Jean de Maurienne, roches de feldspath et de mica, tantôt sous forme schisteuse, tantôt sous forme graniteuse. 4.

5.° De St. Jean à St. Michel, schistes cornés ou argilleux, pierres calcaires, grès et ardoises alternant entr'eux. 2 ½.

6.° De St. Michel jusques auprès de Villarodin, roches micacées, roches feuilletées fines, mêlées de quartz et de feldspath. 3.

7.° De Villarodin, tout au travers du Mont-Cenis, jusqu'au delà de la Novalaise, calcaires plus ou moins chargées de mica et entremêlées de roches micacées quartzeuses,

et en outre quelques rochers de quartz, de pétrosilex, de serpentine, d'ardoises. . . . 7 lieues.

8.° De la Novalaise à St. Antoine, serpentines et calcaires micacées. . . . 4.

9.° De St. Antonin à St. Ambroise, granits veinés, au moins du côté méridional de la vallée. 3.

10.° De St. Ambroise à Avigliana, serpentines et autres magnésiennes. . . . 1.

11.° D'Avigliana à Rivoli, collines de débris. . . . 2.

12.° De Rivoli à Turin, plaines. 2.

En tout 51 lieues.

Il faut observer que dans ce résumé il n'est pas fait mention des gypses qu'on voit çà et là depuis St. Jean de Maurienne jusqu'au milieu de la plaine du Mont-Cenis, parce qu'on ne peut les regarder que comme une production parasite qui ne tient point au fond des rochers dont les montagnes sont composées. Maintenant si nous comparons

entr'eux les deux côtés opposés de cette partie de la chaîne, on y trouvera quelques ressemblances et beaucoup de dissemblances.

Une ressemblance essentielle, c'est que les Alpes du côté de l'Italie comme du côté de la Savoie, sont bordées par des amas considérables de sable, de cailloux roulés, de blocs détachés de ces mêmes Alpes et amoncelés par des courans d'eau d'une grandeur et d'une force incomparablement supérieures à celle des courans que nous voyons actuellement dans les Alpes.

Si de ces débris nous entrons dans la première ligne de montagnes, nous trouvons une grande différence. Cette première ligne du côté de l'Italie est très-étroite et remplie de roches magnésiennes ; du côté de la Savoie, c'est une bande de montagnes calcaires, d'une très-grande largeur.

La seconde ligne après les pierres calcaires, se trouve du côté de la Savoie, composées d'ardoises et ensuite de roches quartzeuses micacées. Du côté du Piémont vous ne trouvez point d'ardoises après la première ligne de magnésienne ; mais à

celle-ci succèdent immédiatement les roches quartzeuses micacées.

Ensuite en vous rapprochant du centre, vous trouvez en Savoie des roches particulières de pétrosilex, de mica et de feldspath : vous trouvez d'abord des roches de cornes, puis alternatives, répétées d'ardoises, de pierres calcaires et enfin de roches de pétrosilex. En Piémont, ce sont des calcaires et enfin des magnésiennes qui forment la ligne la plus voisine de la chaîne centrale. Les gypses qui, bien que parasites, méritent au moins par leur masse, l'attention des géologues, manquent absolument du côté du Piémont.

Il faut donc reconnaître que les deux faces opposées de la chaîne des Alpes ne sont, ni semblables, ni symétriques quant à la nature des substances dont elles sont composées.

Si nous comparons leurs formes générales nous y trouvons aussi des différences sensibles ; les Alpes du côté de Turin se terminent d'une manière parfaitement nette et tranchée. Le Mont-Picheriano et celui de

Musinet sont décidément les derniers qui appartiennent aux Alpes ; on ne trouve plus du côté de l'Est que des plaines ou des collines qui ne peuvent point prétendre à faire partie de cette chaîne de montagnes. Au contraire, du côté de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, les bords de la chaîne s'abaissent par gradations insensibles, en sorte que l'on peut douter avec raison, si le Mont-Salève, le Jura, les montagnes qui bordent le lac du Bourget, celles du Bugey, de la Choutagne, font ou ne font pas partie de cette chaîne,

Une autre observation, qui est en quelque manière dépendante de la précédente, c'est que la pente des Alpes est plus rapide du côté du Piémont. Si du haut du Mont-Cenis on veut descendre à une certaine profondeur, telle, par exemple, qu'on ne se trouve plus élevé que de cent toises au-dessus de la mer, on y arrivera beaucoup plus vite du côté du Piémont, que du côté de la Savoie. De même, par une conséquence de ce principe, si l'on prend de part et d'autre de la chaîne, des lieux qui soient à une égale distance de la

cime, ceux qui seront du côté de la Savoie, se trouveront plus élevés que ceux qui seront du côté du Piémont. Ainsi Lannebourg qui est au pied du Mont-Cenis en Savoie, est élevé de 712 toises, tandis que la Novalaise qui est au pied de la même montagne en Piémont, n'est élevé que de 400 toises.

Ce qui paraît encore une dépendance du même phénomène, c'est que les plus grands escarpemens de la chaîne centrale, sont aussi tournés du côté de l'Italie. Les rochers au-dessous de la Grand-Croix au Mont-Cenis, sont presqu'à pic; il a fallu tailler en zigzag dans le roc le chemin par lequel on descend, au lieu qu'au-dessous de la Ramasse, la pente est beaucoup moins rapide : et de même le Mont-Blanc qui, du côté de la Savoie, présente une pente assez douce pour qu'on puisse y monter, n'offre du côté de l'Italie, au-dessus de l'Allée-Blanche, que des murs absolument inaccessibles.

Le Mont-Cenis présente quelques singularités, telles que ce grand amas de gypses du côté de la Savoie. Ensuite la partie la plus élevée de la chaîne, et des cimes mêmes les

plus hautes, telles que Roche-Melun, Roche-Michel, Ronche, Corne-Rousse, la Vanaise, sont en entier des schistes micacés plus ou moins mélangés de parties calcaires, et les granits soit en masse, soit feuilletés, sont relegués loin de la chaîne centrale, pour ne former que des montagnes du second ordre; tandis que dans plusieurs autres parties des Alpes et de diverses autres grandes chaînes de montagnes, les granits occupent la chaîne centrale, et forment les cimes les plus élevées.

Enfin, la situation généralement horizontale qu'affectent toutes ces hautes montagnes micacées calcaires du Mont-Cenis, est un phénomène sinon unique, du moins bien rare dans les Alpes. Ce qui le rend encore plus frappant, c'est que les basses montagnes de ce passage, tant en Piémont qu'en Savoie, ont très-fréquemment leurs couches ou verticales ou très-inclinées. Les granits veinés de St. Antonin, les pétrosilex de Termignon, les belles couches calcaires auprès de St. Michel, les ardoises, les roches feuilletées entre St. Michel et St. André, et les roches de pé-

trosilex et de granit entre Aiguebelle et St. Jean, en donnent de beaux et nombreux exemples.

Que conclure de tous ces faits ? C'est que ce ne sont pas des causes d'une action uniforme et régulière qui ont présidé à la composition de ces montagnes, et qui leur ont donné l'arrangement et la forme que nous leur voyons. Il faut que ce soit ou des causes différentes, ou une cause unique dont l'action pouvait être modifiée par une foule de circonstances locales. Ce désordre rappelle naturellement à l'esprit l'idée des feux souterrains ; mais comment des feux capables de soulever et de boulverser des masses aussi énormes, n'auraient-ils laissé ni sur ces mêmes masses, ni dans tous ces lieux ; aucun vestige de leur action ? Au moins est-il certain, que quoiqu'on ait cherché à en trouver des traces, on n'a pu découvrir, dans tout ce trajet, aucun minéral, aucune pierre, qu'on puisse même soupçonner d'avoir subi l'action de ces feux.

On sait que Supergue est une très-belle église bâtie sur le haut d'une montagne voi-

sine de Turin par le roi Victor Amédée, en accomplissement du vœu qu'il fit en 1706 pour obtenir du ciel la levée du siége de sa capitale. On commence, pour y aller, par suivre les bords du Pô pendant trois quarts d'heure, ensuite on monte pendant une bonne heure par un chemin assez rapide, mais bien entretenu. La pente de la montagne et sa sommité même sont couvertes de gravier, de cailloux, et même de blocs roulés de granit, de porphyre et surtout de serpentines qui sont là très-abondantes et très-variées. La vue que l'on a du haut de Supergue soit de la plate-forme qui est au haut de l'église, soit de la galerie qui est au-dessus de la coupole, est une des plus belles. Les Alpes présentent de là l'aspect le plus magnifique : on les voit flanquées sur la gauche par l'aiguë pyramide du Mont-Viso, sur la droite par les hautes et larges masses du Mont-Rosa, et dans l'intervalle sont une foule de cimes neigées, dont les formes et les hauteurs présentent la plus riche variété.

On est bien posté là pour vérifier ce que l'on a dit, que de ce côté la chaîne des Al-

pes ne s'élève point par gradations insensibles ; on a sous ses pieds la plaine du Piémont, et on voit la chaîne des Alpes terminer cette plaine et s'élever au-dessus d'elle, comme une muraille qui environne un jardin ; au lieu que des bords du lac de Genève l'œil arrive par degrés et par échelons depuis les plus petites collines, jusqu'à la cime du Mont-Blanc.

La plaine du Piémont arrosée par le Pô et par les deux Doires, présente le spectacle le plus beau et le plus riche : on voit distinctement toute la ville de Turin ; on reconnaît les maisons royales de Stupini, de la Venerie, celle de Rivoli et sa belle avenue ; outre une innombrable quantité de petites villes, de bourgs et de châteaux parsemés dans le pays du monde le plus fertile et le mieux cultivé.

On compte de Turin à Milan trente lieues que l'on peut faire en douze heures de poste. Cette route est en entier dans les plaines. Plus on s'éloigne des Alpes, et plus les couches de cailloux roulés paraissent enfoncées au-dessous de la surface du terrain :

dans les plaines des environs de Turin on voit les cailloux immédiatement au-dessus de la terre végétale ; tandis qu'auprès de Milan on les trouve recouverts de couches épaisses et redoublées d'argile, de sable et de gravier. Ceux des environs de Turin qui se montrent à découvert sur les rives du Pô et de la Doire présentent une grande variété de serpentines, de schistes cornés, de roches mélangées de hornblende en lames, quelques pierres calcaires, quelques grenats et quelques variolites.

Sur les bords de la Sesia, rivière qui prend sa source dans les Alpes de la Val-d'Aoste, on trouve de belles variolites et des porphyres de feldspath : le Tesin, que l'on traverse à une lieue et demie de Novarre, a aussi son lit rempli de cailloux roulés, granits, porphyres, quartz, roches grenatiques et serpentines.

Verceil présente du haut d'une tour très-élevée, une très-belle vue de la chaîne des Alpes ; ce qui frappe le plus, c'est que depuis le Mont-Rosa, les Alpes en tirant au nord et au nord-est, paraissent s'abaisser

considérablement. On n'y voit plus de cimes élevées, ni découpées avec hardiesse ; ce sont des montagnes noirâtres, d'une hauteur presque uniforme ; vraisemblablement ce n'est pas de granit que ces sommités sont composées, mais de schistes cornés ou argilleux, de roches micacées, ou d'autres pierres moins dures. Du haut de cette même tour on voit au sud, et au sud-est, la continuation des collines du Montferrat et de l'Astésan ; et au nord-est les riches plaines de la Lombardie qui s'étendent à perte de vue.

De Milan à Pavie, il y a trois heures de poste ; après Pavie on passe le Pô qui souvent cause de grands ravages par ses débordemens, puis on arrive à Novi, premier village de l'état de Gènes ; c'est là que la grande route s'engage dans les montagnes : ces montagnes sont un rameau des Alpes qui sépare de la mer les plaines du Piémont, et va en se prolongeant à l'est, prendre le nom d'Apennin, et traverse dans sa longueur toute la presqu'île de l'Italie. En effet, les montagnes qui, au levant et

au couchant, renferment le golphe de Gènes, sont unies avec la chaîne des Alpes sans souffrir nulle part aucune interruption. Les montagnes maritimes de la Provence ont aussi la même continuité avec la chaîne des Alpes ; il est donc bien certain que cette grande chaîne qui, en s'abaissant graduellement, vient aboutir à la Méditerranée, se divise là comme un V en deux branches inégales, dont l'une au levant forme les Apennins, l'autre au couchant forme les basses montagnes de la Provence. Quelques auteurs ont voulu prolonger ce bras et en former le lien des Alpes avec les Pyrénées ; mais cela ne saurait être, car la continuité est entièrement rompue par les grandes plaines de la basse Provence et du Languedoc.

De Novi à Ottagio il y a deux postes que l'on fait dans trois heures et demie ; d'Ottagio à Gènes la route continue en suivant le cours du Lémo, et va par une pente douce et continue au sommet du col, ou passage connu sous le nom de la Bouquette. Cette route coupe presqu'à angles droits des bancs

inclinés, d'abord de schistes argileux gris ; puis d'une pierre calcaire d'un grès obscur, schisteux et imparfaitement grenu.

On met deux heures d'Ottagio au col de la Bouquette, puis on arrive à Campo-Marone, à dix lieues de Novi. Mais de Campo-Marone à Gènes, dans l'espace de quatre lieues, on trouve une suite continue de jardins, de palais, où l'on voit briller tout le luxe de leurs riches et fastueux possesseurs: mais un genre de luxe bien noble et bien agréable aux voyageurs, c'est celui auquel on doit la superbe chaussée qui conduit de Campo-Marone jusqu'à Gènes. C'est la famille Cambiaso qui, à l'exemple des Apius et des Flaminius, a établi à ses frais toute cette chaussée, et s'est acquis des droits légitimes à la reconnaissance de sa patrie, et même des étrangers. On sent vivement le prix de ce bienfait, lorsqu'en venant de Novi, on a fait dix lieues sur une route pavée de gros cailloux inégaux qui fatiguent également les voyageurs et les voitures.

Je termine ici cette partie des descriptions de l'illustre De Saussure. On a vu cet homme,

homme justement célèbre, parcourir les Alpes dans tous les sens, et en atteindre les plus hautes sommités. Nous allons le voir à une autre extrémité de ces Alpes, et nous faire connaître le grand assemblage de montagnes qui composent le Mont-Rosa et le Mont-Cervin que l'on ne connaissait que de nom : comme le Mont-Blanc domine la Savoie, la France et la Suisse occidentale, pareillement les Monts Rosa et Cervin dominent le Piémont et le Milanais, et les hauteurs de celles-ci ne diffèrent que peu des autres.

L'on a vu combien j'en approchai, lorsque je parcourus la grande vallée de glace de Chermotane; je soupçonnais le Mont-Rosa dans cette direction, et la hauteur prodigieuse du sommet que j'avais à l'extrémité de ma vallée, couvert d'une neige vive et éclatante qui excitait mon émulation, paraissait peu éloignée de moi. Je n'en ai plus douté, lorsque j'ai cherché à le découvrir de quelque autre côté ; je désirais surtout trouver une assez haute sommité dans le Vallais, d'où je pusse découvrir le

Mont-Blanc et le Mont-Rosa à la fois ; et ce fut des hauteurs de la Gemmi, au-dessus des bains de Leuck, que je jouis de ce superbe spectacle ; j'avais les cimes du Mont-Rosa en face, et le Mont-Blanc sur ma droite, à trente lieues de la montagne où je le contemplai. J'étais donc résolu à le mieux connaître lorsque l'illustre De Saussure me devança ; il en prit la route par le Vallais en Juillet 1789, avec son fils et ses guides, Cachat le Géant et Coutet de Chamonix.

CHAPITRE XXI.

De la route du Mont-Rosa par le Simplon. Belle vue de Vanzon. Macugnaga au pied du Mont-Rosa. Du Pic-Blanc. Hauteur du Mont-Rosa 2430 toises, etc.

Leur rendez-vous fut à Martigni; de cette ville ils furent coucher à Sierre, et de là à Brigg: comme j'ai décrit ce pays dans mon premier volume des Alpes Pennines et Rhétiennes, je me bornerai à dire que cette ville, comme au pied du Simplon, est dans une situation très-pittoresque, et qu'on y est déjà élevé à 364 toises au-dessus de la mer.

Au-dessus de Brigg on traverse de jolis villages bâtis en bois, et entourés de prairies plantées de noyers et autres arbres à fruits. En trois heures, on vient de Brigg aux Tavernettes, hameau élevé de 815 toises sur la mer; on y arrive après avoir tra-

versé de belles forêts qui forment de superbes ombrages, et qui contribuent avec les chutes fréquentes des eaux qui se brisent contre les rochers, à rafraîchir cette route, à l'animer, et à la rendre une des plus agréables que l'on puisse faire dans les montagnes ; d'ailleurs le chemin, quoique souvent étroit, est partout bon et sûr.

Des Tavernettes, il y a trois quarts d'heure pour arriver au plus haut du passage: on voit les mélèzes décroître graduellement et cesser tout-à-fait à la hauteur de la plaine, ou du col inégal, que traverse la partie la plus élevée de la route qui est de 1019 toises au-dessus de la mer: la vue de ce col est triste et sauvage ; il est bordé de montagnes assez élevées d'où pendent plusieurs petits glaciers. De ce col l'on descend pendant demi-heure, et l'on arrive à l'Hôpital, grand édifice construit par un particulier du Vallais, M^r. Stockalper qui possédait de très grandes richesses avant que, dans une révolution démocratique, on l'eût dépouillé de la plus grande partie de sa fortune.

De l'hôpital au village du Simplon, il y a deux heures ; il est encore élevé de 759 toises, et l'on y couche dans la bonne auberge du capitaine Teyler. Toute la partie de la vallée qu'on découvre en partant du village du Simplon, est dirigée de l'Ouest Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et les montagnes qui la bordent ont les plans inclinés de leurs couches dans la même direction. Ce sont des gneiss ou des schistes micacés quartzeux. Le torrent qui est une des sources de la Toccia, passe au fond de cette vallée, entre des rochers du même genre, mais dont on est séparé par des bouquets de mélèzes disséminés dans les prairies : on suit cette jolie vallée pendant une heure, et l'on descend ensuite dans le large et sauvage lit d'un torrent rempli de cailloux roulés ; puis l'on traverse un pont étroit, jeté sur un affreux précipice, au fond duquel se brise la Toccia : on passe au-dessus de ce précipice sur une corniche saillante ; le chemin n'a souvent que quatre pieds de largeur, et il est pavé de granits usés et polis par le frottement. Les rochers qui bordent cette corniche et

ceux même dont elle est pavée, sont tous de granits veinés en couches presque horizontales, fréquemment traversées par des bancs verticaux, souvent parallèles entr'eux. L'on pourrait prendre ces bancs pour des couches, si la situation des veines du granit ne prouvait pas que les vraies couches sont horizontales, et que ces tranches verticales sont produites par des affaissemens. A demi-lieue de ce pont de bois, la Toccia se précipite dans un gouffre, le choc la réduit en poussière, l'air entraîné par sa chute, se dégage comme dans les soufflets hydrauliques, lance en dehors cette poussière qui prend au soleil les couleurs de l'arc-en-ciel, et imite des flammes d'une beauté surprenante. Bientôt après, la vallée se trouve si étroite, qu'un rocher de granit qui s'est détaché de la montagne n'a pu descendre jusqu'au fond; il est demeuré suspendu entre les deux rives où il forme un pont naturel. On continue ainsi de voyager entre des granits veinés toujours horizontaux, on passe à Im-Gontz, dernier village allemand, quoique dépendant du Haut-Novarois. Dès lors

la route devient moins sauvage ; on trouve des noyers, de beaux châtaigniers, puis le village italien qui se nomme Pays, et l'on se flatte d'être hors des rochers, mais l'on est encore obligé de voyager sur des corniches ; le chemin est coupé dans le roc qui le couvre en demi-voûte, et à un quart de lieue plus loin, la voûte forme le cercle entier ; le rocher percé à jour, sur le bord d'un escarpement, semble être un anneau suspendu en l'air ; et le voyageur qui le voit de loin pour la première fois, ne peut pas se figurer qu'il passera à cheval au travers de cet anneau, son diamètre n'est que de quatre pieds vers le bas : le roc est encore là de granit feuilleté à feuillets déliés et bien certainement horizontaux.

Bientôt après, on a une vue charmante de Devedro et de ses environs ; les montagnes s'écartent du côté de l'Est, et forment une enceinte éloignée, qui renferme un amphithéâtre de hameaux, de vignes, de châtaigniers, un mélange délicieux de belle verdure et de jolies habitations.

Les derniers rocs que l'on rencontre sur

cette route, à demi-lieue du village, sont encore des granits feuilletés, ou de gneiss à couches minces qui tombent en décomposition, et qui sont encore horizontales. On voit aussi la grande différence qui règne entre les deux faces de la chaîne que traverse le passage du Simplon. La face septentrionale qui regarde le Vallais est presque toute de calcaires micacées en couches verticales, et la face méridionale qui regarde l'Italie, de schistes micacés quartzeux, de gneiss, ou de granits veinés en couches horizontales, inclinées au plus de 30 à 40 degrés. La même opposition règne dans l'aspect de cette route: au Nord, de beaux ombrages arrosés par de jolis ruisseaux; au Midi, des rochers nus et escarpés d'où se précipitent des torrens avec la plus grande violence; le chemin même est aussi effrayant du côté de l'Italie, partout cependant sûr et très-bien entretenu, soit parce que c'est la route que prend le courrier de Milan, soit parce que ce passage conduit au Lac-Majeur, et qu'il est très-fréquenté pour le commerce des grains, des vins et des fromages qui se fait tout à dos de mulets.

On dîne dans le joli village de Devedro, et l'on va coucher à Domo - d'Ossola qui n'en est qu'à trois lieues.

Jusqu'à une lieue et demie au-dessous de Domo, l'on suit la route du Lac-Majeur ; mais là, au lieu de traverser la rivière, on va passer au village de Palanzano, et à demi-lieue de ce village, on arrive à celui de Mulère, situé à l'entrée du Val-d'Anzasca que l'on rencontre pour aller au Mont-Rosa. Ce village de 12 toises plus bas que Domo est à 46 degrés de latitude. Macugnaga, village éloigné encore de huit à neuf lieues, est le plus élevé du Val-d'Anzasca; étant plus près du Mont-Rosa, on en prend le chemin. Mais si l'on ne veut pas faire d'une seule course ces neufs lieues, on peut s'arrêter à Vanzon qui est à cinq lieues de Mulère.

En faisant cette route, on découvre par intervalles les sommités de Macugnaga ; mais c'est surtout à trois quarts de lieues, près de Vanzon, qu'on a le plaisir de voir bien à découvert le Mont-Rosa, ou du moins trois de ses plus hautes cimes; on ne traverse pas le pont en allant à Vanzon, mais il faut s'a-

vancer jusqu'au milieu du pont pour jouir de l'aspect de cette belle montagne, qui se présente là aussi majestueusement que le Mont-Blanc vu du pont de Salanches. Le Mont-Rosa a même l'avantage de paraître encadré par la belle verdure de l'étroite et profonde vallée d'Anzasca, qui fait merveilleusement ressortir la blancheur des neiges et des glaces.

De Vanzon à Macugnaga, il y a quatre lieues : cette vallée est remarquable par la beauté et la magnificence de sa végétation ; partout, excepté dans la partie la plus élevée et la plus froide de la vallée, les chemins sont ombragés par des treilles qui les couvrent entièrement, et en font comme des allées de jardins : d'autres treilles en étagères, soutenues par des murs, couvrent la pente de la montagne ; car dans tout ce pays on ne cultive la vigne que sous la forme de treille ; mais dans les endroits où les flancs de la montagne, sillonnés par des torrens, forment des angles rentrans, dont les faces sont susceptibles d'arrosemens, on trouve des prairies ombragées par des châtaigniers d'une

grandeur et d'une beauté vraiment admirables, et souvent le torrent forme une cascade qui embellit encore ces magnifiques ombrages. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette vallée, c'est qu'elle n'a point de fond ; les deux pentes opposées se réunissent par leurs bases, et forment un angle aigu dans lequel coule la Lanza ; les nombreux villages qui peuplent la vallée, sont presque tous situés sur les pentes rapides de la montagne, ou sur de petits rebords de ces mêmes pentes. La matière même de la montagne que l'on suit jusqu'à une lieue au-dessous de Vanzon, est un roc veiné, composé de feldspath blanc et de mica brun, comme celui de la vallée de Martigni.

En arrivant à Macugnaga, on est enchanté de la situation de ce village ; ses maisons moitié en bois, moitié en pierres, mais proprement et solidement bâties, sont dispersées dans des prairies parsemées de bouquets de frênes et de mélèzes : ces prairies forment une plaine doucement inclinée, qui s'étend jusqu'au pied des rocs sourcilleux du Mont-Rosa qui forme l'enceinte de ce joli plateau.

Tel est le lieu qui, pour la première fois, vit arriver des physiciens; ils y trouvèrent des hommes presque sauvages qui ne voulaient pas même les abriter : cependant le curé fit en sorte qu'ils fussent reçus au cabaret, d'où il fallut envoyer chercher des vivres à Vanzon : les habitans et le curé même ne s'y nourrissent que de laitage et de pain de seigle que l'on fait six mois ou un an à l'avance, et qu'on ne peut couper qu'avec la hache.

Le premier objet de la curiosité de nos voyageurs, fut de visiter les mines d'or qui sont dans les environs, situées sur les prolongemens des bases du Mont-Rosa : on leur dit que le capitaine Testoni était, il y a vingt ans, entièrement épuisé d'argent et de crédit, et qu'il allait être forcé par là d'abandonner sa mine, lorsqu'il tomba sur un de ces nids ou nœuds, où sont les plus grandes richesses, et dont il tira en 22 jours 126 livres de 12 onces ou 189 marcs d'or pur : dès lors ses mines ont toujours prospéré, et il a fait une fortune immense.

M.r Testoni a communément cent ouvriers dans ses mines de Pescarena; la paie des mi-

leurs est d'environ 21 sols de france par jour, et les simples manœuvres 18 sols; tous frais faits, il reste de bénéfice par année 13,000 livres de france.

Le roi de Sardaigne favorise beaucoup l'exploitation de ces mines. Tout particulier, un étranger même, s'il découvre un nouveau filon qui ne soit pas renfermé dans la possession actuelle d'un autre particulier, peut, par un simple enregistrement, s'en assurer la propriété sous la condition de l'exploiter au bout d'un certain terme : mais sur dix onces d'or, il en paye une au seigneur feudataire; le roi n'en exige pas davantage : cette liberté de travailler, le peu de frais qu'exige l'extraction de l'or par le mercure, ont engagé plusieurs paysans à attaquer les filons; mais ils s'y sont presque tous ruinés, parce que la première difficulté que leur opposaient, ou les eaux, ou la dureté du rocher, ou l'amaigrissement des filons, les arrêtaient; ceux-là seuls s'y sont enrichis qui ont eu assez de fonds pour être en état de surmonter les obstacles.

Pour jouir de l'ensemble des montagnes

du Mont-Rosa, il fallait en atteindre un des sommets, et le Pic-Blanc parut le plus avantageusement disposé pour cela. Nos physiciens en prirent le chemin, et après trois heures de marche, ils allèrent camper dans des prairies d'où ils mesurèrent la hauteur du Mont-Rosa qu'ils trouvèrent être de 2450 toises sur la mer, vingt toises de moins que le Mont-Blanc. Il en résulte que c'est la seconde en hauteur des montagnes mesurées dans l'ancien continent.

Ils passèrent la nuit sous leurs tentes dans un site vraiment délicieux : ils étaient campés dans une prairie tapissée du gazon serré des Hautes-Alpes, émaillé des plus belles fleurs: ces prairies étaient terminées par les glaciers et les rochers du Mont-Rosa, dont les hautes cimes se découpaient magnifiquement dans la voûte azurée du ciel. Près de leurs tentes coulait un ruisseau de l'eau la plus fraîche et la plus claire ; de l'autre côté était un rocher concave à l'abri duquel ils brûlaient du rhododendron, le seul bois qui croisse à cette hauteur : ce feu servait à faire cuire leur soupe, et à les défendre contre la vive

fraîcheur de la soirée : la nuit était magnifique, et ils se livrèrent un peu trop au plaisir de la contempler, car le froid leur donna un mal-aise qui ralentit leur marche dans la course du lendemain.

Cette journée fut effectivement très-pénible. Ils eurent d'abord à gravir des pentes de rocailles brisées, extrêmement roides; puis une avalanche de neiges dures très-rapide, qu'il leur fallut traverser avec quelques dangers, puis des neiges qui, bien que nouvelles étaient dures, glacées à leur surface, effrayantes par leur inclinaison, et enfin une arête de rocs incohérens qui s'éboulaient sous les gieds, et restaient à la main quand on essayait de s'y accrocher. Après cinq heures de cette fatiguante marche, ils arrivèrent sur une cime qui appartenait bien au Pic-Blanc, mais qui n'était pas cependant la plus élevée; la pointe qui les dominait encore, les surpassaient de 30 à 40 toises, ils en étaient séparés par une gorge profonde où il aurait fallu descendre par une pente de neiges dure et dangereuse, pour remonter ensuite par une pente plus roide encore. Leurs

gens se hâtèrent donc de dresser la tente ; ils y prirent quelque repos et un peu de nourriture qui les remit parfaitement, et leur rendit la force nécessaire pour bien jouir du spectacle aussi nouveau qu'extraordinaire qu'ils avaient à voir et à décrire.

En effet, toutes les hautes sommités qu'ils avaient observées jusqu'à ce jour, sont ou isolées comme l'Etna, ou rangées sur des lignes droites comme le Mont-Blanc et ses cimes collatérales ; mais là, ils voyaient le Mont-Rosa composé d'une suite non interrompue de pics gigantesques, presque égaux entr'eux, qui formaient un vaste cirque et renfermaient dans leur enceinte le village de Macugnaga ; ses hameaux, ses pâturages, les glaciers qui le bordent et les pentes escarpées qui s'élèvent jusqu'aux cimes de ces magnifiques colosses.

Mais ce n'est pas seulement la singularité de cette forme qui rend cette montagne remarquable, c'est peut-être plus encore sa structure : il est prouvé que le Mont-Blanc et tous les hauts sommets de sa chaîne, sont composés de couches verticales ; au

Mont-

Mont-Rosa jusqu'aux cimes les plus élevées, tout est horizontal ou incliné au plus de 30 degrés. Enfin, il n'est point de granit en masse comme le Mont-Blanc et les hautes cimes qui l'entourent; mais ce sont des granits veinés et des roches feuilletées de différens genres, qui constituent la masse entière de cet assemblage de montagnes, depuis sa base jusqu'à ses plus hautes cimes. Ce n'est pas que l'on n'y trouve du granit en masse; mais il y est purement accidentel et sous la forme de rognons, de filons, ou de couches interposées entre celles des roches feuilletées. On ne dira donc plus que les grandes veines, les gneiss et les autres roches de ce genre, ne sont que les débris des granits rassemblés et aglutinés au pied des hautes montagnes, puisque voilà des rochers de ce genre dont la hauteur égale presque celle des cimes granitiques les plus hautes connues, et où l'on serait bien embarrassé à trouver la place des montagnes de granit dont les débris ont pu leur servir de matériaux; surtout si l'on considère la masse énorme de l'ensemble des murs du cirque,

tel que celui du Mont-Rosa ; il faut donc reconnaître, comme tous les phénomènes le démontrent d'ailleurs, qu'il existe des montagnes de roches feuilletées, composées des mêmes élémens que le granit, et qui sont sorties comme lui des mains de la nature, sans avoir commencé par être elles-mêmes des granits.

La vue du Mont-Rosa n'est pas la seule dont ils jouirent du haut du Pic-Blanc, ce pic n'étant dominé par aucune hauteur qui pût leur dérober la vue des plaines de l'Italie et ces plaines étant assez rapprochées, pour qu'ils en vissent quelques détails : malheureusement alors une vapeur bleuâtre voilait ces plaines, et un grand nuage suspendu à la voûte du ciel, formait un immense rideau qui leur dérobait presque toute cette vue. Cependant ce rideau se déchirait par momens et leur laissait voir dans les intervalles de ses lambeaux, tantôt le Lac-Majeur, tantôt le Tesin, puis le Naviglio grande ; mais ils ne purent distinguer ni Milan, ni Pavie, ni aucune autre ville de la Lombardie que l'on doit parfaitement reconnaître

lorsque le temps est serein. Ils se trouvaient élevés sur ce pic de 1594 toises sur la mer: la latitude de Macugnaga fut trouvée de 46 degrés 2 minutes et 30 secondes, et le Mont-Rosa de 46 et 10 secondes.

On voit sur les cartes, à l'est du Mont-Rosa, une grande montagne, désignée par le nom de Montemore : il n'existe cependant aucune cime de ce nom, mais une gorge ou un passage qui conduit en huit heures de route, de Macugnaga à un village du Vallais, nommé Valsesa, et de ce village on va à Viège en six heures. Autrefois ce passage était celui du commerce, et des courriers entre la Suisse et l'Italie ; on y voit encore des restes d'un chemin pavé avec beaucoup de soin, mais que des éboulemens ont rendu impraticable aux chevaux et difficile pour les hommes ; cependant des piétons chargés même de pesans fardeaux le fréquentent encore ; sa situation est environ à sept degrés au nord par est de Macugnaga, et la montagne qu'il traverse fait partie de l'enceinte du Mont-Rosa.

Il y a encore un autre passage du Mont-

Rosa ; qui conduit en onze heures de route de Macugnaga à Zermatt, autre paroisse du Vallais. Le nom de ce passage est Weitsen-Grah, qui veut dire *Porte-Blanche*, il est situé à 53 degrés du nord par ouest de Macugnaga, mais très-peu fréquenté, parce qu'il est très-dangereux. Pour y passer, il faut s'élever à une hauteur beaucoup plus grande que celle du Pic-Blanc, en marchant pendant quatre heures, sur un glacier rapide et divisé par de profondes crevasses.

CHAPITRE XXII.

Du col d'Egua, magnifique vue. Col d'Obbïa, 1236 toises sur la mer. Du Mont-Cervin, le col a d'élévation 1736 toises, et l'Aiguille 2309. Engoisse des mulets. Mœurs des habitans des vallées du Mont-Rosa. Résumé sur la nature de ces montagnes. Idées sur les révolutions du globe, etc.

Après que nos physiciens eurent ainsi déterminé la position du Mont-Rosa et observé sa nature et sa situation intérieure, il devenait intéressant pour eux d'en étudier la structure extérieure. Pour cela, il fallait en faire le tour, mais comme il est entouré de montagnes très-hautes et très-escarpées, que l'on ne peut franchir que par des passages peu connus et peu fréquentés, il leur eût été impossible d'exécuter ce projet, si deux négocians, M.rs Alexandre Coursi et

Jean-Pierre Paruzza, ne leur eussent indiqué la route qu'ils devaient suivre pour traverser ce labyrinthe de montagnes.

Ils partirent donc de Macugnaga pour descendre le Val-d'Anzasca, jusqu'à Ponte-Grande, à une lieue au-dessus de Vanzon : là ils quittèrent la route qu'ils avaient suivie en venant à Macugnaga et montèrent à Bania, petite ville, chef-lieu du Val-d'Anzasca, élevée de 338 toises. Le sentier par lequel ils montèrent est rapide pour les mulets, mais aux travers de très-beaux châtaigniers qui croissent là parmi des débris de granits veinés et de rochers analogues. La ville était remplie de dévots et de curieux qui venaient de toute la vallée et des vallées voisines pour la fête de Notre-Dame des neiges, patrone du lieu que l'on célébrait le lendemain, et dont la veille était elle-même fêtée avec beaucoup de solennité. Une allée tortueuse, pratiquée dans une forêt de grands et antiques châtaigniers, très-bien illuminée et parsemée d'oratoires, ornés avec simplicité, mais avec noblesse, conduisait à la chapelle de Notre-Dame,

et imprimait à l'âme ce sentiment de respect et de crainte que les accessoires du culte doivent toujours tendre à inspirer.

Nos physiciens voulurent contribuer à la fête en tirant un grand feu d'artifice, le premier qui eût été vu dans le pays ; et ils eurent beaucoup de plaisir à jouir de la surprise et à entendre les singuliers raisonnemens de ces montagnards ; mais ils payèrent ce plaisir en ne trouvant à coucher que par terre et au milieu des bruits de la fête qui ne leur laissa pas beaucoup de tranquillité.

Après ces délassemens, ils partirent et arrivèrent en quatre heures aux chalets de Baranca, élevés de 899 toises, et un peu plus loin, ils eurent une jolie échappée de vue sur les plaines d'Italie, et en particulier sur le Lac-Majeur. De là ils atteignirent le haut du col d'Egua, élevé de onze cents-quatre toises : ce fut de ce sommet qu'ils eurent la vue magnifique de l'enceinte des montagnes, entre lesquelles domine le Mont-Rosa dont ils reconnurent toutes les hautes cimes.

De ce col ils descendirent au village de Carcofaro ; tout ce passage depuis Baranca est extrêmement rapide ; ils furent obligés de faire à pied la plus grande partie de la montée, et la totalité de la descente qui leur prit environ trois heures ; elle est si roide que jamais leurs mulets n'auraient pu la descendre avec leurs charges, si les guides ne les avaient pas fréquemment soutenus par la tête, en même temps qu'on les retenait par la queue. Ce jour ils couchèrent à Carcofaro qui est la paroisse la plus élevée de cette branche du Val-Sesia Picola à 458 toises plus bas que le col qu'ils venaient de traverser.

Le lendemain ils descendirent en quatre heures et quart à Gunifora, village élevé de 291 toises, pour coucher seulement à Scopel, afin de voir les mines de cuivre d'Allagne : puis ils montèrent par le Val-d'Obbïa à la hauteur de 1256 toises, pour descendre ensuite au village de Gressoney élevé de 658 toises. Ce passage, malgré sa grande élévation, ne présente aucune difficulté, aussi ne mirent-ils que quatre heures et demie à mon-

ter au haut du col, et deux heures et demie pour en descendre; ils avaient à la droite le Mont-Rosa dont les cimes neigées faisaient un bel effet du haut du col : de Gressoney ils furent aux chalets de Betta élevés de 1091 toises. Gressoney et Betta sont encore habités par des Allemands; depuis les environs des chalets ils eurent encore une belle vue de quelques-unes des cimes du Mont-Rosa et du glacier d'où sort le Lys.

Il leur importait encore d'atteindre une sommité qui leur permît d'embrasser une plus grande étendue de la circonférence extérieure que forment les montagnes du Mont-Rosa, et la partie occidentale du Val-Sesa qui se termine abruptement, parut leur convenir.

Conduits par cette espérance, ils montèrent sur le Roth-Horn élevé de 1506 toises: de cette cime ils virent que le Mont-Rosa n'est point une montagne isolée, mais une masse centrale à laquelle viennent aboutir sept à huit grandes chaînes de montagnes, qui s'élèvent à mesure qu'elles s'approchent de ce centre, et qui finissent par se confondre avec lui, en devenant des parties ou des fleurons

de sa couronne : ils remarquèrent que ces cimes seraient accessibles par leur extérieur dont les pentes sont douces ; la difficulté ne pourrait venir que de l'état des neiges, des crevasses et de la longueur du trajet qu'il faudrait faire sur la trompeuse surface de ces neiges,

De ces pentes neigées, et surtout des intervalles de leurs croupes, sortent de beaux et nombreux glaciers dont le plus remarquable est celui d'où sort la rivière du Lys.

De la sommité du Roth-Horn, ils revinrent aux chalets de Betta, d'où ils montèrent pendant une heure au haut d'une gorge nommée Fourche de Betta élevée de 1351 toises : de ce col ils descendirent en deux heures au village de St. Jaques d'Ayas, élevé de 857 toises ; un torrent arrose la vallée et va se jeter dans la Doire auprès de Verrex. A St. Jaques, on leur avait fait espérer qu'ils pourraient dans un jour, traverser le glacier du Mont-Cervin pour aller coucher à Zermatt en Vallais. Dans cette espérance ils partirent avant jour, ils montèrent en quatre heures et quart jusqu'au niveau du glacier dans un

désert nommé les Cimes-Blanches, élevé déjà de 1550 toises; mais le glacier se trouva couvert d'un épais brouillard; leur guide était des chalets de Breuil. Le Breuil est un hameau d'été ou un assemblage de chalets dépendant du village de Val-Tornanche qui est à deux lieues plus bas dans la vallée de ce nom: cette vallée porte aussi le nom du Mont-Cervin, elle a huit lieues de longueur, et se termine à la petite ville de Chatillon; ils mirent trois heures et demie à descendre au Breuil qui est élevé de 1030 toises.

Comme le trajet est plus sûr et moins dangereux du Breuil que de St. Jaques d'Ayas, ils en prirent la route, favorisés par un beau ciel. Ce passage porte indifféremment le nom de Val-Tornanche, ou celui de Mont-Cervin; il est également renommé et redouté, soit à cause de sa grande élévation, soit à cause du grand glacier que l'on a à traverser: ils le franchirent cependant très-heureusement.

En partant du Breuil, la route se dirige au nord, ensuite à l'est-nord-est: ils montèrent en trois heures du Breuil à l'entrée du glacier, par des pentes souvent rapides, mais sans

aucun danger, même pour les mulets ; ils trouvèrent le glacier entièrement couvert de neiges ; on n'apercevait nulle part la glace, on ne voyait non plus aucune crevasse, quoique quelques-unes fussent indiquées par de longs filons à la surface de la neige. La pente du glacier est fort douce, les mulets y marchaient avec tant d'assurance, que les guides leur conseillaient de les monter ; mais dès que la pente devint plus roide, les mulets chargés commencèrent à enfoncer tantôt d'une jambe, tantôt de l'autre, puis des quatre à la fois jusqu'aux sangles ; on voulut essayer de les soutenir, mais il fallut y renoncer, les guides prirent leurs charges sur leurs épaules, et les portèrent jusqu'au haut du glacier qui, heureusement, n'était pas bien éloigné. Les mulets délivrés de leurs fardeaux n'enfoncèrent plus, mais cependant ils avaient beaucoup de peine à avancer ; ils étaient essoufflés, obligés de reprendre haleine dès qu'ils avaient fait quelques pas ; la pente n'était pourtant point très-rapide, les trois ou quatre heures de marche qu'ils avaient faite, ne pouvaient pas les avoir fatigués, d'autant plus qu'ils

s'étaient reposés la veille et la moitié de l'avant veille : c'était la rareté de l'air qui les affectait ; ils éprouvaient tout ce qu'on avait éprouvé en gravissant le Mont-Blanc : Coutet et Cachat qui avaient accompagné M.r De Saussure, étaient frappés de cette ressemblance, ils furent même les premiers à la saisir ; la respiration des mulets était extrêmement pénible, et dans les momens où ils reprenaient haleine, ils le faisaient avec tant d'angoisse qu'ils poussaient une espèce de cri plaintif que nos voyageurs n'avaient jamais entendu. il est vrai qu'ils n'avaient jamais voyagé avec des mulets à une aussi grande élévation, et qu'excepté peut-être dans les Cordilières, il n'y a sûrement sur le reste du globe aucun passage aussi élevé, qui soit accessible à des mulets : le baromètre observé sur un petit terre - plein un peu au-dessus du point le plus élevé du passage ne se soutint qu'à 18 pouces 10 lignes et demie, ce qui donne une élévation de 1736 toises au-dessus de la mer.

Le haut de ce passage présente encore une autre singularité : c'est un fort ou une re-

doute, formée par une muraille en pierres séches, bien solidement assises; avec des meurtrières pour de gros mousquets. Cette redoute porte le nom de St. Théodule; ils en avaient déjà vu une autre au-dessus de l'entrée du glacier : ces deux redoutes ont été construites, il y a deux ou trois siècles, par les habitans de la Val-d'Aoste, qui craignaient de ce côté-là une invasion des habitans du Vallais : ce sont vraisemblablement les ouvrages de fortifications les plus élevés de notre planète; mais pourquoi faut-il que les hommes n'aient érigé dans ces hautes régions un ouvrage aussi durable, que pour y laisser un monument de leurs haines et de leurs passions destructives ! D'ailleurs, ce site est très-beau dans son genre; tout le haut du col balayé par les vents, est déchargé de neiges pendant la belle saison; la hauteur au levant sur laquelle ils dressèrent leur tente, a autour d'elle un joli terre-plein orné de touffes d'arétia helvetica et de ranonculus glacialis. S'ils avaient connu ce poste d'un accès si facile en comparaison du col du Géant, beaucoup moins éloigné des lieux habités et

qui n'est que de 27 toises moins haut, ils l'auraient certainement choisi de préférence pour leurs observations météorologiques, et ils auraient eu moins à souffrir.

Ils jouirent de là d'une très-belle vue de montagnes. On voit au levant une partie de l'enceinte extérieure du Mont-Rosa qui occupe l'horizon depuis le nord-est jusqu'à l'est-sud-est; on a au midi une magnifique chaîne de hautes sommités entrecoupées de neiges et de rochers: cette chaîne va se joindre au Mont-Rosa auprès du passage de Weiss-Gratt, qui conduit de Macugnaga à Zermatt; sous leurs pieds, au couchant, sont les pâturages du Breuil, fermés par une enceinte à peu près circulaire de hautes sommités. Mais le plus bel objet dont ce site présente la vue, c'est la haute et fière cime du Mont-Cervin qui s'élève à une hauteur énorme, sous la forme d'un obélisque triangulaire d'un roc vif et qui semble taillé au ciseau.

Cette Aiguille fut mesurée; leur base était sur la mer de 1658 toises, et l'Aiguille fut trouvée avoir la hauteur de 2309 toises

sur la mer, ce qui est la plus grande élévation qui ait été mesurée dans les Alpes après le Mont-Blanc et le Mont-Rosa. Cette masse est composée de serpentine, mêlangée de schiste micacé, en partie calcaire et en partie quartzeux ; on voit un beau glacier suspendu ou appliqué contre le pied de cet obélisque ; on en voit trois autres dans les interstices des hautes cimes, situées au nord-est du Mont-Cervin, dans la direction qui tend à la vallée du Rhône en Valais.

Quelque partisan que soit de la cristallisation notre illustre physicien, il lui paraît impossible qu'un pareil obélisque soit sorti sous cette forme des mains de la nature, avec ses couches coupées abruptement sur ses flancs ; car ce n'est point là un cristal ou une pierre unique : ce sont des assemblages de couches superposées et de nature très-différente : quelle force n'a-t-il pas fallu pour rompre et balayer tout ce qui manque à cette pyramide ? Car on ne voit autour d'elle aucun entassement de fragmens ; on n'y voit que d'autres cimes qui sont elles-mêmes adhérentes au sol, et dont

dont les flancs également déchirés, indiquent d'immenses débris, dont on ne voit aucune trace dans le voisinage. Sans doute ce sont ces débris qui, sous la forme de cailloux, de blocs, et de sables, remplissent nos vallées et nos bassins, où ils sont descendus les uns par le Vallais, les autres par la Val-d'Aoste, du côté de la Lombardie.

La vallée de glace, couverte de neiges, qu'ils avaient à descendre du haut de leur col à Zermatt, vue de cette hauteur, paraissait d'une étendue immense. Ici encore point de granits en masse et point de couches verticales.

De leur col, ils eurent la force d'aller sur la cime du Breuil-Horn; ils descendirent d'abord du col sur le glacier de Zermatt, puis ils tirèrent au sud-ouest vers le haut du glacier, et ainsi par une pente douce, toujours sur la neige, ils gagnèrent le haut d'une arête qui termine ce glacier. De ce site, ils reconnurent distinctement le Mont-Blanc avec ses deux cimes telles qu'elles se présentent quand on les voit de profil

du côté du nord-est : cette course depuis leurs tentes, leur prit deux heures et demie. Ils se trouvaient élevés de 2002 toises sur la mer : cette hauteur, si vous en exceptez le Mont-Blanc, est la plus grande que les hommes aient atteint ; le thermomètre y était à un cinquième sous zéro, et à Genève il était à dix-neuf ; il n'y avait qu'un degré de différence entre le soleil et l'ombre ; ce peu d'activité du soleil sur les montagnes, est causé par leur isolement et par la rareté de l'air.

Le col du Mont-Cervin où ils campèrent sépare le glacier de Val-Tornanche à l'est de celui de Zermatt à l'ouest : cette arête sépare aussi le Vallais de la Val-d'Aoste ; le glacier de Zermatt et le Breuil-Horn appartiennent au Vallais ; mais le col du Mont-Cervin, son obélisque avec le glacier et la vallée de Val-Tornanche font partie de la Val-d'Aoste et des états du roi de Sardaigne.

Un fait fournit à notre savant De Saussure des réflexions intéressantes sur les révolutions qu'a subies notre globe. Au-dessus du

col du Mont-Cervin, il trouva un tuf renfermé dans les pierres primitives ; il en avait vu dans les limites entre les montagnes primitives et les secondaires ; mais celui qu'il vit au Mont-Cervin, était le seul qu'il eût observé entre des couches de nature décidément primitives : lorsqu'il se demandait : qu'est-ce qui avait pu interrompre subitement la formation de ces couches si régulières de gneiss et de calcaires grenues, toutes composées de particules cristallisées, et les remplacer par un amas confus de sable micacé et d'argille, liés sans ordre par une boue calcaire ; il ne pouvait en imaginer d'autre cause, qu'un mouvement subit et irrégulier dans les eaux de l'ancien océan, joint peut-être à l'ouverture de quelque gouffre qui avait vomi cette boue. Et ce moment doit avoir eu des retours périodiques, puisque ces couches de tufs reviennent à cinq reprises différentes. La plus haute dont on vient de parler, a plus de 1800 toises au-dessus des mers actuelles ; la première a environ 1720 toises, celle que l'on voit en descendant du Breuil en a 1600, et deux autres sont à 1300 toises.

Mais il y a eu des convulsions encore plus grandes ; celle par exemple qui a brisé et arrondi les matériaux des poudingues, lors de la révolution qui a mis fin à la formation des montagnes primitives, et qui a introduit les animaux dans l'océan.

Il y a eu des convulsions semblables pour la formation des montagnes secondaires, comme celles qui ont brisé ces couches de coquillages qui semblent avoir été concassés comme dans un mortier ; tandis qu'on voit au-dessus et au-dessous, des couches où ils sont parfaitement conservés. Il y a eu enfin une convulsion pareille, lors de la formation des brèches calcaires, qui ont terminé en tant d'endroits la formation des couches de pierres calcaires compactes.

Ces agitations périodiques tiennent peut-être à des causes astronomiques, dont il serait bien intéressant de déterminer les époques. En effet, ni les orages, ni les marées ordinaires, n'agitent les fonds des mers au point de produire de tels effets ; mais qui pourrait, par des conjectures probables, pénétrer dans la nuit des temps ? Placés

sur cette planète depuis hier et seulement pour un jour, nous désirons des connaissances auxquelles vraisemblablement nous n'atteindrons jamais.

Après s'être occupés d'objets si relevés, nos physiciens ne négligèrent pas les plantes; ils trouvèrent pour la première fois au Mont-Cervin l'aretia vitaliana androsace jaune de La Marck. Ils avaient mis une heure à monter la pente méridionale du glacier, ils en mirent à peu près deux à descendre sa pente septentrionale : les mulets n'enfonçaient dans la neige que jusqu'au jarret, et se tiraient fort bien d'affaire ; ils faisaient, pour avancer, des efforts qui marquaient leur empressement à sortir de ces régions glaciales, et nos voyageurs avaient de la peine à marcher assez vite pour les suivre. Il est vrai que la surface de la neige se trouvant quelquefois plus dure que le fond, elle les soutenait; mais d'autres fois elle les laissait enfoncer jusqu'au genou ; et ces alternatives, ces demi-chutes continuelles qu'on espère toujours d'éviter forment une allure également fatiguante et ridicule.

Ils marchèrent d'abord au nord-est, puis au nord-nord-est qui est la direction moyenne de la vallée de Viège, au haut de laquelle est Zermatt où ils allaient coucher. La vue de ce village entouré de bosquets et de belles prairies, donne un plaisir vif au moment où on le découvre du milieu du glacier; il repose doucement les yeux et l'esprit fatigués de ne voir que des neiges et des rochers stériles. Ils traversaient cette grande vallée de glace, sans soupçonner qu'elle croisait celle de Chermotane, et qu'en entamant celle-ci, ils arriveraient au chalet, et de là dans le Bas-Vallais.

Ils mirent trois heures et trois quarts depuis le bas du glacier jusqu'à Zermatt: arrivés à ce village, ils eurent une peine extrême à trouver une maison où l'on voulût les recevoir. Le curé qui loge quelquefois les voyageurs, leur fit répondre qu'il ne voulait rien leur vendre. Enfin, le brave guide, Jean-Baptiste Erin, qui les accompagnait depuis les chalets de Breuil, et qu'ils recommandent à ceux qui feront un tel voyage, força un cabaretier à les loger.

La cime du Mont-Cervin, quoiqu'éloignée d'environ trois lieues de ce village, paraît s'élever majestueusement au-dessus de lui; aussi lui donne-t-elle son nom, car dans le pays du Vallais, on la nomme Matter-Hora, ou Corne-Matt : elle est au sud-ouest du village. Enfin, après avoir employé quatre semaines à parcourir des montagnes qu'on n'avait jamais visitées, ils arrivèrent à Viège, Brigg et Martigni avec leurs guides, Cachat le Géant et Marie Coutet, et les mulets qui les avaient si fort intéressés dans leur passage sur le col du Mont-Cervin.

Voici maintenant les particularités qui distinguent le Mont-Rosa de tous les autres.

Sa hauteur qui, après les Cordilières, ne le cède qu'à celle du Mont-Blanc. La multiplicité et le raprochement de ses hautes cimes. La disposition de ces cimes en un cirque vide au dedans. Le nombre des vallées et des chaînes de hautes montagnes qui viennent aboutir à la circonférence extérieure de ce cirque : ces vallées, qui sont au nombre de sept, indiquent un nombre égal de hautes chaînes qui aboutissent au

même centre : les voici dans l'ordre, suivant lequel elles ont été traversées ; Val-d'Anzasca ; Val-Sésia-Piccola, Val-Sésia-Grande, Val-de-Lys, Val-d'Ayas, la vallée de glace du Mont-Cervin, enfin celle de Sass. la situation des couches qui, dans le Mont-Rosa ainsi que dans les montagnes adjacentes, sont presque partout à peu près horizontales. La douceur des pentes extérieures et les grandes hauteurs auxquelles on peut parvenir à cheval. La nature des rochers, où le granit en masse ne se trouve qu'accidentellement. La quantité de mines d'or qui se trouvent presque de tous les côtés du cirque, dans les montagnes qui en sont les plus voisines. Et enfin, une espèce de garde Allemande, ou villages Allemands situés autour du pied du Mont-Rosa dans les vallées même dont tout le reste parle ou italien ou français : ces villages sont, Gontz, Macugnaga, Allagne et Grosseney ; les trois premiers renfermés dans des vallées italiennes, et le quatrième dans la Val-d'Aoste où l'on parle français. L'origine de ces Allemands est absolument

inconnue ; mais l'opinion la plus vraisemblable est que ce sont les habitans du Haut-Vallais qui, en traversant les Alpes, ont vu que les sommités de ces vallées étaient inhabitées, et s'y sont établis dans un temps où les habitans de l'Italie, accoutumés à un climat doux, n'osaient pas conduire leurs troupeaux, ni se fixer eux-mêmes dans ces pâturages entourés de glaces et de neiges. Mais les mœurs des habitans de ces villages, ne sont pas une des singularités du Mont-Rosa les moins dignes de l'attention des voyageurs.

Comme les productions de leur sol ingrat et borné ne suffisent pas à la subsistance de leurs habitans, les hommes en sortent à peu près tous pour chercher à gagner leur vie : ils commencent par être colporteurs, et finissent souvent par des établissemens avantageux. La position de ces villages les force tous à apprendre dès leur enfance, outre l'allemand qui est leur langue maternelle, l'italien et le français que l'on parle dans les villages voisins, et la connaissance de ces trois langues leur donne une grande fa-

cilité pour voyager. Les femmes restent donc à peu près seules chargées de tous les travaux de la campagne, et comme elles sont même en plus grand nombre que ne l'exigent ces travaux, elles s'occupent à transporter des marchandises sur leur dos en traversant des passages dangereux, qui sont inaccessibles aux bêtes de somme et qui souvent évitent des détours de plusieurs journées : elles font ces transports avec une fidélité tout-à-fait rare ; ce trait-ci donnera une idée de leur force. M.r De Saussure avait fait à Macugnaga une caisse de minéraux extrêmement pesante, il demanda à son hôte s'il pourrait lui trouver un homme qui portât cette caisse jusqu'à Vanzon, d'où l'on pourrait l'expédier pour Genève. Il lui répondit très-sérieusement qu'il n'y avait point au pays d'homme qui pût porter un tel fardeau, à une telle distance, mais que s'il lui était égal que ce fût une femme, il en trouverait une qui s'en chargerait volontiers ; et il est de fait que deux d'entr'elles suffisent pour porter la charge d'un mulet. Ces travaux pénibles ne diminuent point la

gaieté de leur caractère. Lorsque nos physiciens montaient la pente rapide du passage de l'Egna, ils se virent atteints par six de ces femmes qui demeuraient de l'autre côté de la montagne ; elles l'avaient traversée avant jour pour venir à la vogue à Banio, et elles s'en retournaient coucher dans le Val-Sésia ; accoutumées à traverser ces montagnes chargées de fardeaux énormes, c'était un jeu pour elles de faire deux fois de suite ce voyage à vide, elles couraient, se poursuivaient, grimpaient par gaieté sur des hauteurs qui bordaient la route, devançaient nos voyageurs de deux ou trois cents pas, puis s'amusaient à cueillir des fleurs, ou à chanter à l'ombre d'un rocher, pour s'enfuir ensuite comme un vol de ramiers au moment où la marche lente et uniforme de nos savans les ramenait auprès d'elles.

La sobriété, compagne ordinaire de l'amour du travail, est encore une qualité remarquable des habitans de ces vallées. Ce pain de seigle que l'on ne mange que six mois après qu'il est cuit, on le ramollit dans du petit lait ou dans le lait de beurre, et

cette espèce de soupe fait leur principale nourriture : le fromage et un peu de vieille vache ou de chèvre salée, se réservent pour les jours de fête, ou pour le temps des grands travaux ; car pour la viande fraîche ils n'en mangent jamais, c'est un mets trop dispendieux. Les plus riches du pays vivent avec la même économie ; l'hôte de Macugnaga qui n'était rien moins que pauvre, allait tous les soirs prendre dans un endroit fermé à clef, une pincée d'aulx dont il distribuait gravement une gousse à sa femme et autant à chacun de ses enfans, et cette gousse d'ail était l'assaisonnement unique d'un morceau de pain sec, qu'ils brisaient entre deux pierres, et qu'ils mangeaient pour leur souper. Ceux d'entr'eux qui négocient au dehors, viennent au moins une fois tous les deux ans passer quelques mois dans leur village, et quoique hors de chez eux, ils prennent l'habitude d'une meilleure nourriture, ils se remettent sans peine à celle de leur pays et ne le quittent qu'avec un extrême regret. Leur plus grand défaut est le manque d'hospitalité ; non-

seulement ils ne se soucient pas de loger les étrangers, mais s'ils les rencontrent dans les chemins, ils cherchent à les éviter et les regardent avec un air d'aversion et d'effroi. Cependant ceux de Macugnaga, où nos savans passèrent onze jours, s'accoutumèrent à eux, et ils en vinrent à les saluer avec un air d'amitié, on leur dit même qu'ils étaient flattés de l'intérêt avec lequel ils observaient leurs montagnes. L'hospitalité mercenaire des pays fréquentés par les étrangers, est sans doute plus commode pour les voyageurs, mais suppose-t-elle de meilleures mœurs que la sauvage rudesse des habitans du Mont-Rosa ?

Telles sont les réflexions par lesquelles M.r De Saussure termine ses descriptions du Mont-Rosa, et il faut convenir qu'il a su les rendre intéressantes, en soulageant ses lecteurs des objets d'histoire naturelle qui auraient pu les fatiguer.

Il n'est plus cet homme rare ! Quelles seront les suites de ses découvertes ? Aura-t-il des disciples, des successeurs assez enflammés de l'amour des sciences, pour braver

les peines et les dangers inséparables de telles études ? le célèbre Dolomieu qui suivait ses traces, a été arrêté dans sa carrière par une mort précoce, M.r le professeur Pictet, après avoir partagé souvent ses travaux, s'est livré à d'autres objets : espérons cependant que M.r le professeur Jurine qui parcourt aussi les Alpes et dont les connaissances et les lumières sont connues, publiera un jour ses observations.

Un désir bien pardonnable à ceux qui étudient les montagnes, c'est de pouvoir soulever le voile qui jusqu'ici leur a caché les dates de ces boulversemens du globe, de ces débacles qui ont versé pour ainsi dire une partie des Alpes dans nos plaines. De Saussure était porté à croire que ces grands événemens tiennent à ceux du ciel. Dès lors serait-il impossible, avec les secours de l'astronomie, d'en assigner les principales époques. On connaît le système de Buffon, il l'appuye par le texte même de Moyse sur les époques de la création, et par les traces qu'il croit avoir trouvée de ces révolutions de notre planète : ce beau génie attri-

bue la formation des montagnes, et leur aspérité, au refroidissement du globe. De Saussure admet des arrangemens cristalliques, des dépôts de matières après la retraite des eaux. Un fait important, c'est celui qui résulte des observations qu'il a faites au Mont-Rosa, où il n'a vu nulle part des granits en masse (1), ni des couches verticales comme à la chaîne du Mont-Blanc. Les boulversemens ont cependant eu lieu aux unes comme aux autres de ces montagnes; les débris du Rhône, ceux qui ont été lancés à la tête du lac supérieur jusqu'au pied même du Jura, et ceux du Mont-Cervin non moins immenses, ne laissent aucun doute sur ces boulversemens.

En supposant avec De Buffon, que les couches verticales sont les effets du refroidissement du globe, on pourrait penser que ces couches verticales existent ainsi que les granits sous les lits calcaires ou schisteux,

(1) Serait-il incroyable que le Mont-Rosa débarrassé de ses neiges et des matières secondaires vînt à offrir des granits en masse ?

comme on le voit au Buet dont le corps se trouve être de granit. Or, que les croûtes calcaires qui recouvrent cette montagne vinssent à se décomposer, ce qui doit arriver avec le temps, les granits s'y montreraient avec leurs couches verticales, leurs feuillets et leurs aspérités.

L'on ne saurait douter que les Alpes n'aient été plus élevées qu'elles ne le sont; tout ce qu'on en voit ne présente que des pointes, que des pyramides la plupart déchirées, et comme des lambeaux qui attestent les ravages des temps; mais avant ses ravages, elles pouvaient être recouvertes de couches calcaires, de gneiss, de granitelles qui, enlevées et balayées, comme s'exprime De Saussure en décrivant le Mont-Cervin, n'ont laissé que des aspérités composées de granits en masse (1). Et toutes ces croûtes secondaires rejetées au loin aux deux côtés des Alpes, ont nécessairement formé nos basses

(1) On voit à la droite du Mont-Blanc et presque à son sommet, quelques pointes de rochers, qui deviendraient de grandes aiguilles si les neiges du Mont-Blanc venaient à s'abaisser.

montagnes,

montagnes, et nos collines ; dans des époques plus anciennes que celle de l'existence des êtres vivans ; la tranquillité qui a suivi les débacles, a permis aux matières que les eaux avaient détachées, de s'asseoir par couches horizontales, telles qu'on en voit aux deux côtés des Alpes.

Le globe aurait donc été, ainsi que les planètes, lancé dans un état d'ébullition ; il se serait refroidi, et de là les aspérités et la formation des montagnes : la matière première était simple, c'était du granit ; ce granit travaillé par l'air et l'eau, s'est décomposé ; et de sa décomposition sont venus les argilles, les sables et les autres matières qui en lient les parties. Ce granit décomposé a encore formé les schistes secondaires et les roches de corne. Les eaux couvrant le globe ont arrangé ces nouvelles matières par couches horizontales ; plusieurs d'entr'elles se sont redressées par des secousses du globe, qui ont produit divers boulversemens, dont les débris lancés au loin sont comme des médailles qui en conservent la mémoire, et ces momens de révolutions ont

précédé encore l'existence de tout être vivant: ceux-ci n'ont pris naissance que dans un état de choses plus tranquille. Ainsi l'époque la plus voisine de nous, est celle des bouleversemens; ces bouleversemens sont-ils l'époque de la séparation des continens de l'Amérique et de l'Europe, de la submersion de l'Atlantique, et de l'ouverture de Gibraltar ? si les dates de ces grands événemens ne peuvent se déterminer, du moins les faits en sont certains; la nature a varié ses formes, le monde a eu ses crises, et ces causes tiennent vraisemblablement aux mouvemens des cieux qui ont eu aussi leurs époques. Que ces idées sont propres à agrandir l'âme ! La contemplation de la nature nous élève à son Créateur, à cette intelligence qui a créé, façonné, et disposé tout selon la sagesse de ses vues.

CHAPITRE XXIII.

Insectes et Papillons trouvés par M.r Jurine.

Je croirais manquer en quelque chose si je ne mettais les étrangers à portée de tirer tout le parti possible de leur voyage aux Alpes, et j'ai pensé que personne n'était plus capable que M.r Jurine d'entrer dans mes vues. En étudiant ses remarques, l'on sentira tout ce qu'il y a d'utile dans le travail de cet habile naturaliste et d'obligeant dans sa facilité à les communiquer.

Les Alpes si fertiles en phénomènes et en beautés, doivent nécessairement exciter la plus grande émulation. Combien de jeunes personnes qui, attirées par la seule curiosité, ont pris goût aux recherches d'histoire naturelle, et sont parvenues à acquérir de la réputation ! C'est aux Alpes que M.r le pasteur Vauché et mon fils aîné ont fait

ensemble leurs études de botanique, et l'on connaît la réputation bien méritée du premier dans cette branche des sciences dont il est aujourd'hui professeur.

Dénomination des insectes rares que Mr. Jurine a trouvés dans la vallée de Chamonix et sur les montagnes qui l'environnent.

Lucanus tenebroïdes. Olivier.

Capra. Panzer. Rarement dans les bois du Montanvert.

Scarabæus bimaculatus. Oliv.

Lutarius. Fabricius.

Porcus. Fab.

Scrofa. Fab.

Equestris. } Panz. Dans la montagne de Balme.
Anachoreta. }

Pillularius. Oliv.

Trox. . . . Hispidus. Oliv.

Melolontha-Alpina. On ne l'a trouvé que deux fois.

Variabilis.

Tricchius. Bifacciatus, nobis. Nouvelle espèce.

Hister. . . Inæqualis. Oliv.
Acuminatus. Oliv.
Depressus. Oliv.

Dermestes 4 Pustulatus. Panz.

Silpha. . Lunata. Oliv.
Grossa. Fabr.
Ferruginea. Oliv.
Bicolor. . . . . Nouvelle espèce dont les élytres sont roux qu'on trouve abondamment en gravissant la montagne de Balme.

Byrrhus. . Fasciatus. Oliv.
Dorsalis. Oliv.
Varius. Oliv.

Trogossita. Mauritanica. Oliv.

Scaphidium. 4 Maculatum. Oliv.

Drilus. . Flaveseens. Oliv.

Omalisus. Suturalis. Oliv. Sur les ombelles.

Dasutus. Linearis. Paykull.
Filiformis. . . Nouvelle espèce.

Lymexilon. Dermestoïdes. Oliv.

Cantharis. Dispar. Fabr. On pourrait ajouter huit nouvelles espèces qui n'ont pas encore été décrites.

Abdominalis. Fabr.
Tristis. Fabr.
On les trouve surtout sur les montagnes calcaires.

Abdominalis. Panz. Très-rare.

Melasis Buprestoïdes. Oliv. On en a trouvé une autre espèce dont les antennes sont plus longues que celles du buprestoïdes, et profondément pectinées.

Elater. Signatus.
Aulicus.
Lepidopterus.
} Panz.

Carbonarius.
Fasciatus.
Linearis.
} Oliv.
Il y en a encore quelques espèces

Livens. } qu'on croit inédites.
Pyropterus. }
Hœmatodes. } Oliv.
Sanguineus. }
Clavicornis. }
Rufus. Fabr.

Buprestis. Crysostigmer. Oliv.
Rustica. Oliv.. En grande quantité.
Biguttata. Oliv.
Cicindela. Sylvatica.
Flexuosa. . . Très-rare.
Carabus. Variolosus. Fabr. . . Trouvé une seule fois près du village des Ouches.
Irregularis. Var. Oliv. C'est une nouvelle espèce qui ressemble à *l'irregularis* ; on la trouve fréquemment en allant au Montanvert.
Auratus. Oliv.
Metallicus. } Fabr.
Parumpunctatus. }

Rostratus. Oliv.

Proboscideus. Cychrus. Fab. Ils sont rares.

Mauticora nobis. Cœrulescens. Carab. Oliv. — On a trouvé d'autres espéces qu'on a placées dans ce genre à cause des mâchoires et des barbillons.

Hydrophilus Fuscipes. Lividus. Minutus. Oliv. — On les trouve dans les petits lacs qui sont sur les montagnes.

Dytiscus. Elegans. Inæqualis. Crassicornis. Oliv.

Driops. Auriculatus. Oliv. On en a trouvé sur les glaces deux autres espèces qu'on croit encore inédites.

Staphylinus. Fossor. Fabr.

Cyaneus. Trilobus. Clavicornis. Emarginatus. Oliv.

Oxyporus Maxillosus. Fabr.

Pocderus. Dimidiatus. Panz.
Orbiculatus. Oliv.

Meloe. Autumnalis. Oliv.

Cantharis. Humeralis. Oliv. Très-rare

Mylabris. 10 Maculata. Fabr.

Ædemera. Collaris. } Oliv.
Femorata. }

Notoxus. Cornutus. Fabr.
Thoracicus. Panz. On en voit souvent plusieurs sur les glaces qui paraissent y avoir péri par le froid.
Antherinus. Fabr.
Sellatus. Panz.

Pyrochroa. Pectinicornis. Oliv. On ne l'a trouvé qu'une fois.

Cistela. Costalis. Oliv.
Fusca. Panz.

Diaperis. Bolcti. Oliv. Elle n'est pas commune.

Tenebrio. Ceramboïdes. Oliv. Upis. Fabr.
Elateroïdes. Assez rare.

Serropalpus. Tomentosus. Nouvelle espèce. On a trouvé dans les

bois voisins du village des Prés deux autres espèces encore inédites, qui sont remarquables par la grosseur de leurs barbillons sécuriformes.

Helops. Chalybœus. Oliv. Rare.

Pimelia. Minutissima. Espèce qu'on croit encore inédite.

Blaps. Atra. Nouvelle espèce qui avoisine la *Mortisaga*, mais qui en est différente.

Mordella. Flava. Fabr. Panz.
Ventralis. Fabr.
Bipunctata. Nouvelle espèce très-petite.

Prionus. Depsarius. Oliv. Sur les mélèzes, mais très-rare.

Carambix. Sutor. Dans les bois autour de la source de l'Arveron.

Varius.
Nebulosus. } Oliv.
Nubilus.
Alpinus. } Assez rare.

Saperda. Bimaculata. } Oliv.
Oculata. }
Linearis. }

Stenocorus. Bifasciatus.
Noctis.
Meridianus.
Chrysogaster.
Niger.
Sericeus.
Cursor. Et une variété toute rouge.
Strepens. On ne l'a trouvée qu'une fois près d'Argentière.
Lamed. Et une variété remarquable.
Humeralis.

Callidium. Femoratum.
Fulcratum. } Oliv. Les ombelles offrent surtout au soleil un grand nombre de callidies.
Striatum. }
Fuscum. }
Aulicum. Fabr. Panz.

Spondylis. Bupestoïdes. Oliv.

Leptura. Virens. } Oliv.
Notata. }
Villica. }

	Scutellata.	Oliv.	Et sa variété toute noire.
	Subspinosa.		
	4 Fasciata.		
	Aurulenta.		
	Interrogationis.		Très-commune dans les bois.
	4 Maculata.		
	10 Punctata.		
	6 Maculata.		Fort rare.
Necydalis.	Rufa. Oliv.		
Cucujus.	Monilis. Oliv.		
	Bimaculatus. Oliv.		Rare.
Donacia.	Vittata.	Panz.	
	Striata.		
	Terzata.		
Clerus.	Unifasciatus. Fab.		
Bostrichus.	Cylindricus.	Fabr.	Sur les sapins et mélèzes.
	Scolytus.		
	Crenatus.		
	Pygmæus.		
Apate.	Sinuatus.	Fabr.	
	Limbatus.		
Synodendron.	Cylindricum.		Assez abond. Fabr.
	Muricatum.		Très-rare.

Bruchus. Luteicornis. Panz.

Flavicornis. Fabr.

Anthribus. Albirostris. Nivirostris. Roboris. Planirostris. } Fabr. En général tous rares.

Rhinomacer. Curaclionoïdes. Fabr. On ne l'a trouvé que deux fois.

Curculio. Pini. Fabr.

Abbreviata. Calendra Clairville.

Nitens. Abictis. Echii. Esuriens. } Fabr. Abondamment.

Chloris. Panz.

Artemisiæ. Panz.

Affinis. Panz.

Lincaris. Cossonus. Clairville.

Blattariæ. Cionus. Clairville. Rare.

Melanocephalus.

Alni. Populi. } Fabr. Saltatores.

Curculio.	Abictis.	Fabr.
	Porculus.	
	Ligustici.	
	Binotatus.	
	Nubilus.	
	Nigrita.	Ces deux espèces sont fréquentes sur les montagnes calcaires.
	Morio.	
	Lepidopterus. Panz.	
Attelabus.	Hungaricus.	Fabr.
	Æquatus.	
	Purpureus.	
	Cupreus.	
	Æneus.	
Cassida.	Viridis.	La Margaritacea est commune, les autres le sont moins. Fabr.
	Equestris.	
	Murræa.	
	Nobilis.	
	Margaritacea.	
Chrysomela.	Æthiops.	Les Chrysomèles sont abondantes sur les fleurs et les feuilles.
	Speciosa.	
	Cerealis.	
	Carnifex.	
	Limbata.	Fab. Très-comm.
	10 Punctata.	
	6 Punctata.	
	Litura.	

Galeruca. Sanguinea. } Fabr.
Ruficornis. }
Flexuosa. Panz.

Endomychus. Coccineus. Fabr. Assez rare.

Crioceris. Phellandrii. } Fabr.
Glabrata. }

Lema. 14 Punctata. } Très-rare.
Campestris. } Fabr.
Flavipes. }
Subspinosa. }

Clythra. Atraphraxidis. }
4 Punctata. }
Longimana. } Fabr.
Tridentata. }
Aurita. . . } Commune.
Bucephala. }
Affinis. Panz.

Cryptocephalus. Cordiger. }
Variabilis. }
Imperialis. } Fabr.
Variegatus. }
Obscurus. }
Vittatus. }
Distinguendus. Panz.

Trifasciatus. Nouvelle espèce plus grosse que les précédentes. Elytus rouges, avec trois bandes noires et dentées, celle du milieu, plus large que les autres ; on ne l'a trouvée que 2 fois.

Coccinella. Argus.
22 Punctata.
24 Punctata.
Oblongoguttata.
Biguttata.
Impunctata.
Parvula.
6 Pustulata.
4 Verrucata.
} Fabr.

Aurora.
Lateralis.
} Panz.

Mycetophagus. 4 Maculatus.
Piceus.
} Fabr.

Fulvicollis. Panz.

Tritoma. Bipustulata. Fabr. Il n'est pas commun.

Forficula. Flexuosa. Fabr. On le trouve abondamment dans le sentier du pied de la montagne de Balme, sous les pierres. Si cet insecte est le *Flexuosa* de Fabricius, il serait bien étonnant de trouver sous les glaces des Alpes une espèce qu'on dit appartenir à Cayenne.

2 Punctata. Minor. } Fabr.

HÉMIPTÈRES.

Blatta. Hemiptera. Livida. } Fabr.

Acrydium. Impunctatum. Nouvelle espèce.

Locusta. Italica. Accuminata. Grisea. } Rare. Fabr.

Gryllus.	Stridulus.	Très-commun.
	Italicus.	Très-rare.
	Germanicus.	
	Cœrulans.	Fabr.
	Flavus.	En tout semblable à celui d'Amérique.
	Sibiricus.	En montant le Montanvert, il n'y est pas rare.
Fulgora.	Europæa. Fab.	Assez commun.
Membracis.	Aurita.	Fabr.
	Cornuta.	
Tettigonia.	Orni. Fabr.	Aux environs de Trient.
Cicada.	Interrupta,	Fabr.
	Nervosa.	
Cercopis.	Ruficollis.	On en trouvera quelques espèces qu'on croit encore inédites.
	Unifasciata.	
	2 Fasciata.	
Acanthia.	Clavicornis.	
	Corticalis.	Fabr.
	Depressa.	
	Crassipes.	

Cimex. Nigrolineatus. En allant de St. Martin à Servoz.

Semipunctatus.
Maurus.
Hottentota.
Albolineatus.
} Fabr. En descendant de Balme à Martigny.

Dissimilis.
Junipericus.
Lituratus.
Albomarginatus.
} Fabr.

Lygicus. Equestris.
Saxatilis.
Calcaratus.
Spissicornis.
} Près de Servoz. Fabr.

NEUROPTÈRES.

Libellula, Rubicunda.
Ænea.

Aeshna. Annulata. Nouvelle espèce qu'on trouve constamment dans les prés marécageux, avant que d'arriver au village des Ouches.

Myrmeleon. Pantherinum. Très - rare.

Ascalaphus. Barbarus. . Sur les montagnes calcaires des environs de Servoz et assez abondamment sur celle de Salève près de Genève.

Raphidia. Ophiopsis. Quelquefois le long de l'Arve.

HYMÉNOPTÈRES.

Tenthredo. Femorata. } Fabr.
Montana. }
Axillaris. Panz.
Fasciata. Fabr.
Obscura Fabr. Très-rare
Albicornis. Fabr.
Coryli. Panz.
Costalis. Fab. Rarement.
Lucida. Panz.
Difformis. Panz. Fort rare.

Sirex. Gigas. } Fabr. On les trouve quelquefois soit dans les environs de Servoz, soit du côté de Martigny.
Mariscus. }
Noctilio. }
Dromedarius. }
Camelus. }

Ichneumon. Molitorius. } Fabr.
Atratorius. }
Nigratorius. Panz.
Natatorius. Fabr.
Variegatorius. Panz.
Infractorius. Fabr.
Monitorius. Panz.
Persuasorius. Fabr.
Serrator. Fabr. Très-rare, il est plus abondant dans la Val-d'Aoste.
Rubricator. Panz.

Banchus. Variegator. }
Venator. } Fabr.
Pictus. }

Evania. Fasciata.
Punctum.
Minuta. Rarement sur les fleurs.

Sphex. Flavipennis. } Du côté de
Lutaria. } Martigny.
Spirifex. }

Pompilus. 4 Punctatus. }
Bifasciatus. } Fabr.
2 Punctatus. }

Tiphia. Femorata. Fabr.

Scolia. 4 Punctata. Fabr.

Chalcis. Minuta. } Fabr.
Pusilla. }
Ænea. }

Chrysis. Carnea. } Fabr. Fort rare près de Martigny.
Purpurata. } Trouvée une seule fois à Bex.
Scutellaris. }

Luccopsis. Gigas. } Fabr. Ils ne sont pas très-rares.
Dorsigera. }

Rembex. Rostrata. } Fabr. Elles ne sont pas communes.
Integra. }

Vespa. Saxonica. Fabr.
Austriaca. Panz.
6 Cincta. Panz.
Coangustata. Rossi.
Spinipes. Fabr.
Biglumis. Fabr.
Coarctata. Fabr.

Mellinus. Ruficornis. } Fabr.
Sabulosus. }
Mysticeus. }

Philantus. Diadema. } Fabr.
5 Cinctus. }
Lœtus. }
Interruptus.

Crabro.	Spinosus.	Fabr.
	Cribrarius.	
	Clypeatus.	
	Serripes.	Panz.
	Cephalotes.	
Andrena.	Pilipes.	Fabr.
	Carbonaria.	
	Austriaca.	Fabr.
	Rosæ.	
Hylœus.	Cylindricus.	Fabr.
	4 Cinctus.	
	Arbustorum.	Panz.
Apis.	Ruderata.	Fabr.
	Lapponica.	
	Italica.	
	Parietiner.	
	Tropica.	
	Rotundata.	
Eucera.	Linguaria.	Fabr.
	Antennata.	
Nomada.	Variegata.	Fabr.
	Ruficornis.	
	Striata.	
	6 Fasciata.	Panz.
	Interrupta.	
	Zonata.	

Formica. Herculeana. } Sur les montagnes calcaires.
Nigra.
Rubra. } Fabr.
4 punctata. } Dans les bois du glacier des Bossons.
Binodis.

Mutilla. Europæa. Dans la vallée de Chamonix, et surtout du côté de Trient.
Coronata.
Ephippium.
Italica.

DIPTÈRES.

Oestrus. Bovis. } Ils sont très-rares. Fabr.
Equi.
Ovis.

Bibio. Marginata. Fabr.

Anthrax. Maura. } Il est très-rare. Fabr.
Varia.
Belzebul.
Hottentota.

Sicus. Ferruginea. } Fabr. Ils ne sont pas communs, et leur odeur est remarquable, on ne peut mieux la comparer qu'à celle du fromage d'herbes que les Allemands nomment schapsigen.
Errans.
Bicolor.

Stratiomys.	Ephippium.	Fabr.
	Microleon.	
	Strigata.	
	Viridula.	
	Clavipes.	Cette espèce est peu commune.
	Lconiner. Panz.	
Nemotelus.	Uliginosus.	Fabr.
	Marginatus.	
Rhagio.	Fasciatus.	Fabr.
	Punctatus.	
Ceria.	Ceria. Fabr.	
Syrphus.	Bombylans.	
	Mystaceus.	
	Inflatus.	
	Intricarius.	Fabr.
	Clavipes.	Près de Martigny.
	Sylvarum.	
	Diophtalmus.	Très-rare.
	Rupestuis. Panz.	Sur les rochers du haut du Montanvert.
	Coarctatus. Panz.	
Mulio.	Mutabilis. Fabr.	
Thereva.	Crassipennis.	Fabr.
	Hemiptera.	
	Analis.	

Musca. Maculata.
Rudis.
Cervina.
Meditabunda.
Radicum.
Grossa.
} Fabr.

Tabanus. Albipes. On l'a pris sur le corps des mulets qu'on fait ordinairement monter au col de Balme.

Morio. Les montagnes sont la patrie des Taons, les voyageurs en sont souvent très-incommodés, mais s'il pleut après le 20 ou 22 Thermidor, ils périssent presque tous : le lendemain d'une averse on voit la terre jonchée de leurs cadavres.

Pellucens.
Tropicus.
Fenestratus.
Lugubris.
} Fabr.

Rhingia. Rostrata. } Fabr.
Lincata. }

Asilus. Ephippium.
Aureus.
Ater.
Flavus. Fabr.
Barbarus. Très-rare.
Crabroniformis. Près de Servoz.
Gilvus.

Conops. Vesicularis.
Aculeata. } Fabr.
Flavipes.

Myopa. Dorsalis. } Fabr.
Punctata. }

Picta. Panz.
Buccata. Fabr.

Culex. Annulatus.
Reptans. Malheur aux voyageurs qui traverseront de Chamonix à Martigni dans le mois de Thermidor, car dès qu'ils s'approcheront du pied de la montagne, ils seront assaillis par des nuées de cousins qui les

poursuivront avec acharnement jusques dans la ville, et même jusques dans leur appartement. Pour pouvoir y reposer tranquillement, il faut se couvrir le visage d'un voile qui mette à l'abri de leurs piqûres, et comme les compagnons d'Ulysse, se boucher les oreilles avec de la cire, non pour se soustraire à la séduction, mais pour ne pas être réveillé par leur bourdonnement insupportable.

Empis. Ciliata. Morio. Plumbea. } Fabr.

Bombylius. Nitidulus. Minimus. } Fabr.

APTÈRES.

Lepisma. Polypoda. Fabr.

Podura. Aquatica. Fabr. On sera étonné sans doute de trou-

ver abondamment cet insecte dans les petites mares, sur le glacier du Montanvert.

Phalangium. Bicolor.
Morio.

LÉPIDOPTÈRES qu'on trouve dans la vallée de Chamonix, et sur les montagnes qui l'environnent, dénominés d'après les belles planches de Hubner.

DEPUIS Salanches au pont Pelissier on trouve les papillons suivans.

Papilio. Gorge. Et plusieurs variétés.

Cecilia.
Nelo.
Secca.
Daphne.
Janthe.

Bombyx. Irrorea.
Roscida.
Compluta.
Eborina.

On ne nommera pas plusieurs papillons communs qu'on peut trouver partout, mais

seulement ceux qui appartiennent aux montagnes.

On fera remarquer qu'il y a un très-grand nombre de *Tineæ* et de *Tortrices* dans les prés et les bois qui sont sur cette route, et qu'on y ferait une belle collection en ce genre, pourvu qu'on y consacrât le temps nécessaire.

Si depuis Servoz, ou même depuis Passy, on prend le chemin qui conduit au col d'Anterne, et qu'on parcourt les montagnes calcaires qui font la chaîne du Buet, on y rencontrera souvent :

Papilio. Europome.
Phicomene.
Manto.
Alecto.

Ces montagnes calcaires de première alluvion, sont très-intéressantes pour l'insectologue, le botaniste et le géologue : ils pourront y faire d'abondantes récoltes en plus d'un genre. Et plusieurs variétés.

Psodea.
Pyrrha. Et plusieurs variétés.
Bombyx. Francomica.
Plantaginis.
Geometra. Alphinata.
Aureolaria.
Tinctaria.
Horridaria. En grande quantité au sommet du Buet.
Pyralis. Rupestralis.
Rupicolalis.
Nigralis.

En entrant dans la vallée de Chamonix on voit plusieurs papillons qui appartiennent à la plaine ; cependant il y en a d'autres particuliers qui méritent d'être remarqués, savoir:
Bombyx. Aurita. En quantité au bas du Brévent.
Irrorella.
Complana.
Rhorina.
Hepialus. Humuli. A la fin de Juin, dans les bois qui sont au
Flina. delà du village des
Lupulina. Prés.

Noctua. Phytcuma.

Alni.

Alucita. Colodactyla. Dans les bois voisins de la source de l'Arveron. En outre une nouvelle espèce dont le corcelet et l'abdomen sont d'un jaune clair.

Megadactyla.

Dès qu'on s'élève au-dessus du sol de la vallée, et qu'on commence à gravir les montagnes, on voit disparaître insensiblement les lipidoptères de la plaine, et on ne rencontre plus que ceux qui appartiennent aux Alpes. Par exemple, à mesure qu'on monte le Montanvert, on trouve :

Zygæna. Peucedani.

Minos.

Transalpina.

Exulans. Sur les fleurs du Rhododendron en très-grand nombre, au commencement de Juillet.

Sphinx.

Sphinx. Pinastri. Dans les bois élevés.

Si pour voir le beau glacier du Montanvert, on dirige sa promenade du côté du Chapeau, on y trouvera une quantité prodigieuse de papillons Alpins, qui y sont vraisemblablement attirés par la belle végétation de ses plantes, qu'on ne peut attribuer qu'à leur abondante irrigation, et à leur exposition au pied de la montagne du Bochard.

Si l'on traverse le glacier du Montanvert, et qu'on aille au Courtil ou Jardin, on ne verra pas sans étonnement sur cette petite terrasse entourée de glaces éternelles, (à peu près de 1420 toises sur la mer), et qui n'est découverte au plus que pendant deux mois chaque année, un papillon très-rare qui appartient aux plus hautes sommités des Alpes, et qu'on a nommé *Callidus*, ou rusé, à cause de la difficulté qu'il y a à le prendre : on y trouvera de plus *Tinca*, *Musculla* et *Pectinella.*

Si du prieuré de Chamonix on va à la montagne de Balme, qui termine la vallée du côté du Vallais, on remarquera d'abord un

jardin de botanique superbe : si l'on se rapproche des sources de l'Arve qui sont au pied de la montagne de Chamarillan, on pourra fréquemment poser un pied sur le granit, tandis que l'autre reposera sur le calcaire de première alluvion : enfin on y trouvera.

Papilio. Phœbus, ou le petit Apollon. Dans les marais du bas de la montagne.

Bryoniæ.

Pales. En montant le Buet, on est étonné d'y trouver une aussi grande quantité de papillons, de sorte qu'en bien peu de temps on peut en faire une collection bien nombreuse.

Myssia.

Dorion.

Selene.

Isis.

Pharte. Et plusieurs variétés.

Atratus. d'Esper.

Papilio. Cleo.

Noctua. Divergens. Tout à fait à la sommité.

En parcourant les montagnes de cette vallée, on est surpris de voir sortir de dessous les rochers des essaims de géométus qui s'y tiennent cachées pendant la chaleur du jour : celles qu'on y voit le plus ordinairement sont :

Geometra. Bipunctata.
Obfuscaria.
Aspersaria.
Pullaria.
Montanata.
Furvaria.

Geometra Dubitata.
Dilucidaria.

Pour terminer cette énumération, on ajoutera les noms de quelques autres lépidoptères trouvés indistinctement dans les environs de Chamonix.

Geometra. Clinguaria.
Illunaria.
Abietaria.
Cervinata.
Populata.
Defoliaria.

Moeniata.
Coraciata.
Russata.
Rhomboïdaria.
Ruptata.

Tinea. Conchella.
Mycella. Et quelques autres encore inédites.
Lythosperma.
Schlemerella.
Margaritella.

Tortrix. Gentianeana.
Pascuana.
Characterana.
Gundiana.
Tesselana.
Rugosana.
Irrorana.
Christianana.

On fera plaisir aux amateurs en leur annonçant que dans l'Allée-Blanche ils trouveront deux papillons bien rares, savoir :

Papilio. Meleager. Orbitulus d'Esper.
Atis.
Belia. Au-dessus du lac de Com-

bal, sur des sommités très-escarpées.

Il est bien singulier de voir un papillon des parties méridionales de la France, sur des montagnes autant élevées.

Le grand nombre d'insectes qui figurent dans ce catalogue, aura droit de surprendre; cependant il ne renferme que les noms de ceux qu'on a jugés peu communs. On aura remarqué sans doute qu'il contient des espèces qu'on voit en Suède, et même en Laponie à côté de celles qui habitent l'Italie et les pays chauds : ce rapprochement singulier tient aux localités et aux températures variées que présente la vallée de Chamonix. En effet, dans les environs de Servoz et de Martigni, on y éprouve souvent une chaleur insupportable, tandis que sur les montagnes qui forment ces vallées il y fait très-froid : on fera remarquer en outre que ce pays confine le Vallais et la Val-d'Aoste, où l'on trouve un grand nombre d'insectes d'Italie.

La saison la plus favorable pour chasser aux insectes, est dans les mois de Juin et Juillet; l'époque de la floraison des végétaux en attire un très-grand nombre; mais il est un moyen de les prendre sur les fleurs des prés qui n'est pas assez connu, et qui en procure en peu de temps une grande quantité qu'on ne pourrait obtenir d'une autre manière, qu'en y consacrant bien des jours: ce moyen consiste à faucher pour ainsi dire avec une grande coiffe à papillons faite de toile, les sommités des plantes: en le faisant avec rapidité les hyménoptères et les diptères qui pourraient s'envoler facilement, sont chassés au fond de la coiffe, où ils sont retenus par les fleurs qui s'y trouvent, de manière à rendre le secours de leurs ailes inutile.

Si l'on veut faire d'abondantes récoltes en lépidoptères aux environs de Chamonix, il faut courir les montagnes calcaires dès le commencement de Juin et la fin de Juillet, réservant les montagnes primitives pour le mois d'Août.

Quand on est sur les montagnes élevées,

les orages s'y forment très-souvent, ou tout au moins les vents y soufflant avec force paraissent devoir anéantir toute espérance de chasse heureuse ; mais il ne faut pas se laisser décourager par ces entraves, car souvent dans ces journées orageuses on rencontre un plus grand nombre de lépidoptères, que lorsque le calme aërien existe. En effet si l'on choisit le revers de la montagne, c'est-à-dire, la partie opposée au vent, on sera étonné d'y trouver les papillons rassemblés se jouant sur les fleurs de la prairie, et se moquant pour ainsi dire des fureurs d'Eole : il leur arrive quelquefois de s'élever jusqu'à la cime de la montagne pour tenter le passage, mais dès qu'ils l'ont atteint la force du vent rendant le secours de leurs ailes inutile, ils sont précipités subitement à terre où ils se cramponnent avec leurs pattes, et se laissent prendre alors avec facilité, n'osant plus confier leur salut à leurs ailes (1).

(1) On avise les amateurs en ce genre, qu'ils trouveront à acheter à Genève, chez M. Walner, des collections de lépidoptères, et spécialement celles qui appartiennent aux Alpes.

CHAPITRE XXIV.

Distance des lieux. Hauteur des sommités, etc. Histoire naturelle.

MAINTENANT, je crois utile encore de mettre sous les yeux des voyageurs, soit les distances, soit les objets les plus dignes d'être observés.

Genève est élevée de 187 toises au-dessus de la mer, sa latitude est au 46° degré 12 minutes, sa longitude au 23° degré 46 minutes. Voisine des Hautes-Alpes et du Jura, cette situation lui donne des hivers longs et souvent rigoureux, et des étés très-chauds; mais l'air en est sain.

L'on y jouit des plus riches points de vue de la place St. Antoine; on a l'aspect du lac, d'une partie des Alpes; le Buet à la gauche du Môle, la sommité du Dru à la

droite, sans le rideau que forme le petit Salève, on verrait le Mont-Blanc.

Les savans, les professeurs, les orateurs, la belle bibliothèque publique, les cabinets d'histoire naturelle, la classe de dessin, sous la direction de la société des arts, et celle des meilleurs maîtres ou artistes (1), tous distingués par leurs talens, et nombre d'autres établissemens d'instruction ; tous ces précieux avantages y attirent les étrangers.

L'académie est composée de
Deux professeurs de théologie.
Un d'hébreu et de critique sacrée.
Un d'histoire ecclésiastique.
Un de droit.
Un de médecine.
Trois de philosophie.
Un de mathématiques.

(1) M. Saint-Ours est un des peintres en histoire les plus distingués en Europe, M. Delarive en paysage; la classe de dessin a dans M. Vanière un directeur de goût.

Deux de belles-lettres.

Un de physique expérimentale.

Un de chimie appliquée aux arts.

Un de mathématiques appliquées à l'astronomie.

Un de chimie pharmaceutique.

Un d'anatomie et de chirurgie.

Un de botanique et de physiologie végétale.

Un de botanique et de démonstrations des plantes.

Un de Zoologie.

Un d'histoire et de statique.

Un de minéralogie et de géologie.

Et si l'on ajoute que parmi les professeurs des sciences que je viens de nommer, il en est qui jouissent d'une grande réputation dans l'étranger, qui sont membres des plus célèbres académies, l'on conviendra qu'il est peu de villes qui réunissent autant d'avantages. Aussi l'homme le plus célèbre de la France (De Buffon) qui connaissait les savans qui ont illustré l'académie de Genève, daigna-t-il donner des conseils et des directions pour les études de deux jeunes Genevois. « Retour-

nez, leur dit-il, dans votre patrie et aux leçons de vos professeurs, et lorsque vous aurez acquis les sciences exactes qu'on y enseigne, revenez ici en cueillir les fleurs (1)».

On a vu dans mon itinéraire de Genève les diverses branches d'industrie qui ont fait la prospérité de cette république, telles que les velours, les gallons, les teintures en draps, l'imprimerie, l'horlogerie, la jouaillerie, les toiles peintes. Il faut ajouter aujourd'hui la nouvelle manufacture de schalls de M^r. Pictet De Rochemont qui le premier a conçu cette nouvelle branche de prospérité, en faisant venir des moutons d'Espagne, et en étudiant les moyens d'en perfectionner la laine; cette manufacture ne peut que s'agrandir par les connaissances de son auteur et les encouragemens qu'elle mérite d'obtenir.

Combien de savans qui, sans être de

(1) Ces deux jeunes Genevois sont M. le professeur Vauché et mon fils aîné, ils étaient à Paris par une invitation de M. l'abbé Fauchet, illustre alors par son éloquence.

l'Académie ont la plus grande réputation: tels sont M^rs^. Le Sage, Senebier, etc. etc. Messieurs les médecins peuvent êtres aussi considérés comme savans, plusieurs suivent l'état de leurs pères qui s'y étaient illustrés, et ont pour émules d'habiles chirurgiens. On possède encore de bons mécaniciens, et l'on connaît M^rs^. Paul et Argand.

Les cabinets d'histoire naturelle deviennent des plus intéressans; outre ceux de M^rs^. De Saussure et De Luc, j'en ai indiqué d'autres (1).

Genève est le rendez-vous de ceux qui veulent parcourir les Alpes, les routes en sont belles et les vallées qu'on parcourt présentent de grandes beautés.

A l'orient de la ville la montagne des

---

(1). Le cabinet de M. Monty à l'hôtel-de-ville est riche en cartes et estampes, ainsi que lunettes, baromètres et thermomètres.

On connaît encore le beau magasin de librairie de M. Manget à la Cité.

Et l'imprimerie considérable, bien assortie en caractères modernes, du Sr. Sestié à la Tartasse.

Voirons présente de beaux tapis de verdure. Cette montagne isolée, élevée de 500 toises, couverte de grands bois, et peuplée de bêtes fauves ainsi que de renards et de loups; l'on y a chassé au cerf, et la biche timide, le sanglier et des aigles y trouvent leur demeure. Autrefois il y avait un couvent, élevé dans la plus belle position, mais qu'un incendie a détruit; le bâtiment en était vaste, et ce lieu solitaire était l'objet des courses des Genevois. Aujourd'hui cette montagne est encore un jardin pour nos jeunes botanistes (1).

C'est entre cette montagne et celle de Salève que la route des Alpes est tracée. La plaine qui les sépare n'est pas monotone, elle est diversifiée par d'agréables vallons. La première ville que l'on rencontre est Bonneville éloignée de cinq lieues, élevée

(1) Ce fut de son sommet, que jeune encore, je conçus le projet de pénétrer au centre des Alpes, électrisé par leur imposant aspect. M. Bérenger, puis M. le ministre Dentan, se joignirent à moi dans cette entreprise aussi extraordinaire alors, que celle de visiter les plages désertes des deux Pôles.

de 39 toises sur le lac de Genève et de 227 sur la mer. Le Môle au pied duquel elle est assise a de hauteur 760 toises sur le lac et 948 sur la mer. Toutes les montagnes avoisinantes sont calcaires ou de grès.

De Bonneville à Cluse il y a deux lieues et demie. Cluse est dans une gorge très-pittoresque, elle est élevée sur le lac de 63 toises et de 251 sur la mer. Si pour être parti trop tard de Genève l'on ne peut arriver de jour à Salanches, on s'arrêtera à l'auberge de Mr. Sionnnet située à l'entrée de Cluse.

De cette ville à celle de Salanches il y a trois lieues. La route est belle, les bocages de Maglan offrent d'aimables sites. St. Martin, village près du pont de Salanches, a une jolie auberge, il en est d'autres à Salanches mais moins bien situées. Le pont de St. Martin a sur le lac 90 toises et 278 sur la mer. Ici commencent les montagnes d'ardoises.

De Salanches l'on a de superbes points de vue, particulièrement du Mont-Rosset où l'on parvient en dix à quinze minutes de

marche. Le nant de la Frasse, que le Mont-Rosset domine, est remarquable par ses grands blocs de granits roulés. Alexis Chesnay est celui qui pour l'ordinaire y conduit les étrangers. La route de Chamonix lui est tout aussi familière.

Salanches a une assez belle église, elle a été long-temps déserte, mais le zèle d'un organiste (1) l'a rendue à sa première destination ; les offices s'y sont faits avec autant de régularité que lorsqu'elle avait ses chanoines.

De Salanches au bourg de Chamonix dit le prieuré, il y a sept lieues. Avant de passer le pont de St. Martin, on admire la haute région du Mont-Blanc élevée de 2450 toises sur la mer. Le Mont-Varrans sur St. Martin présente de belles coupes ; son élévation est de 1200 toises sur Genève, et de 1388 sur la mer. Au-dessus de St. Martin, il y a des carrières d'une belle ardoise.

Au delà de l'Arve l'on a découvert une eau

(1) M. Blondel.

thermale de 25 à 27 degrés de chaleur. Celui qui le premier me la fit connaître, est le notaire Crottet de Salanches, aimable vieillard très-instruit des particularités qui peuvent le plus intéresser les étrangers. M.r Laffin qui tient une auberge, a cherché aussi à la faire connaître.

La route depuis le pont de St. Martin côtoie les bases du Mont-Varrans, et les riches coteaux de Passy qui présentent de beaux sites et d'aimables aspects. Puis la plaine cesse et la route devient rapide. L'on y voit la cascade de Chède, et le petit lac de ce nom. Au-dessus l'on traverse le Nant-Noir qui s'est creusé une ravine profonde. Vient ensuite la jolie Vallée de Serves, ou Servoz, et c'est de ce point que commencent, de l'autre côté de l'Arve, les montagnes de granits.

L'on traverse la rivière qui offre l'aspect le plus sauvage; le chemin qu'on a taillé est rapide, mais sûr, et c'est après trois quarts d'heure, qu'on met le pied dans la superbe vallée de Chamonix; le Mont-Blanc, les fières aiguilles et les glaciers étonnent par leurs majestueuses beautés.

Le

Le plus apparent des glaciers est celui des Bossons : l'on s'y fait conduire par les frères Simon de la chapelle de Monquart ; cette excursion prend deux heures et demie, de sorte qu'on arrive encore de jour au prieuré.

J'ai parlé des deux belles auberges de cette Vallée, des principaux guides, des excursions sur la vallée de glace du Montanvert, et des autres sommités ; je n'ajouterai que celles qui ont été mesurées.

Le Mont-Bréven sur Chamonix est élevé au-dessus de la mer de 1306 toises. La nature de cette montagne est de granit, son sommet est entassé de débris de cette même pierre. C'est au Bréven, où l'on a trouvé le nouveau demi-métal nommé *Titane* (1). Le Bréven est riche en plantes, telles que la belle Gentiana Asclepiadea, et autres.

Le bourg du prieuré de Chamonix, a de hauteur sur le lac 337 toises, et sur la

(1) Son sommet a beaucoup été parcouru par M. Gosse de Genève, naturaliste distingué et savant botaniste. C'est lui qui a fait le premier la découverte du demi-métal dit le *Titane*, sur le Bréven.

mer 524. Sa situation au bord de l'Arve est riante, et de jolis bois l'embellissent.

Le Col, dit le Montanvert, a sur la mer 954 toises, et l'Aiguille du Dru sur la vallée 1422. Le Montanvert est riche en plantes; mais c'est au courti ou jardin situé au-dessus du glacier du Taleffre que sont les plus rares. On y trouve une variété du *Leontodon pyrenæum Gouani*, *Ranunculus pyrenæus*, *Ranunculus acris*, etc..

Le col du Géant a de hauteur sur la mer 1763 toises. M.r De Saussure y a trouvé beaucoup de lichens, et une seule plante à fleur, c'est le Diapensia Helvetica, Androsace embriquée de Lamarck.

Le col de Balme a de hauteur 1181 toises sur la mer. Il est riche en plantes. Salix herbacea, Erigerum alpinum, Plantago alpina, Silène acaulis, Polygonum viviparum, Chrysanthemum alpinum, Phytæuma hemispherica, Sempervivum arachnoïdeum, Veronica alpina, Veronica aphylla, Veronica bellidioïdes, Senecio incanus, Cnicus spinosissimus, Trifolium alpinum, Gentiana rubra sont les plantes qu'a trouvées M.r De Saussure.

Une excursion bien intéressante encore, est celle des bases des Aiguilles. Celle du midi est élevée de 1469 toises sur Chamonix, et de 2009 sur la mer. Sa base a déjà 1368 toises d'élévation. C'est là où les chamois pâturent, et où les chasseurs les découvrent: plus bas, l'on tire les perdrix blanches et les coqs de Bruyères; des anglais, et particulièrement M.r Godshall se sont donnés l'année dernière le plaisir de cette chasse.

Le géologue n'est pas le moins satisfait. Il étudie les divers genres de matières qui composent ces masses étonnantes; il y voit des bancs de vrai granit encaissés dans des roches feuilletées, quartzeuses et micacées, d'autres dans une roche de corne feuilletée à feuillets minces, etc.

La Mortine, ou glacier du Buet est l'un des plus magnifiques belvederes qu'on puisse voir. M.r Pictet trouva le baromètre, correction faite de la chaleur, à 19 pouces 3 lignes et 4 seizièmes, ce qui donne pour la hauteur du Buet sur la mer 1578 toises et demie.

Du col de Balme à Trian, il y a deux lieues. Sa descente est souvent rapide; j'ai

trouvé dans une ornière au-dessus du Chalet, à peu de distance d'où fut tiré l'infortuné Escher de Zurich, l'Artemisia rupestris que l'on nomme à Chamonix *Genepi*. Plus bas l'on voit quelques *Aroles*, c'est le Pinus cembra, arbre qui croît le plus haut.

Trian est un vallon comme séparé du monde. Il est habité par une ou deux familles, celle de l'aubergiste Créton est des plus intéressantes, ses filles étaient fort belles. La propreté de cette petite habitation est remarquable, rien n'est plus sauvage que les montagnes qui l'environnent.

De Trian à Martigni, il y a deux lieues et demie. L'année dernière l'on ne savait comment s'y garantir des cousins très-nombreux dans cette partie du Vallais; cependant nous en fûmes à l'abri en nous établissant dans les chambres les plus hautes, et nous dûmes ce secret à l'aimable aubergiste Mad. Hulm.

De Martigni au Grand St. Bernard, il y a huit lieues. La hauteur de l'hospice est de 1246 toises, et le col de la Fenêtre d'où l'on voit le côté méridional du Mont-Blanc est de 1466. Le Mont-Velan sur lequel M.^r le prieur

Murith est monté, est élevé au-dessus de l'hospice de 663 toises. Enfin, la hauteur du col de la Seigne sur l'Allée-Blanche est de 1263 toises sur la mer, et celle du Cramont de 1401.

Martigni est élevé de 249 toises sur la mer, et sur le lac de 61. Brigg au pied du Simplon est de 364 sur la mer. De Brigg au plus haut du passage l'on met quatre heures, et l'on est à la hauteur de 1029 toises, sur la mer.

Le Mont-Rosa a de hauteur 2430 toises, l'aiguille du Mont-Cervin 2309. Le col qu'on passe est de 1736 toises; ce col du Mont-Cervin est donc le plus élevé des Alpes comme le plus accessible, et lorsque l'on vient à penser que toutes ces hauteurs n'ont été visitées, et les difficultés vaincues, que depuis peu de temps, on peut dire que ce temps a été celui des conquêtes.

On a vu dans mes Alpes Pennines les descriptions que j'ai données des parties du Haut-Vallais, de ses montagnes et de la source du Rhône, et dans M.r De Saussure la route qu'il tint pour arriver au pied du Gothard sans passer la Fourche. La vallée

qu'il prit est celle d'Eginia et du glacier du Griès, dont la hauteur est de 1223 toises, puis par le Val-Formazza. C'est dans cette traversée qu'il eut le plaisir de cueillir l'*Antirrhinum* alpinum ; l'*Achillea* atrata ; la *Silene* acaulis, et *Cerastium* alpinum. Plus bas il y vit une quantité de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenantes, telles qu'*Alchemilla* vulgaris, *Polygonum* bistorta; *Rumex* alpinus; *Cacalia* alpina ; *Geranium* sylvaticum ; *Trollius* europæus ; *Biscutella* didyma ; *Senecio* alpinus ; *Carduus* defloratus ; *Aster* alpinus ; *Phyteuma* spicata. Plus, la belle Rose sans épines, *Rosa alpina* ; le bel et rare *Polygonum* divaricatum, et la *Serratula* alpina.

Une singularité bien remarquable de ce passage des Alpes, c'est d'y voir le granit en masse occuper la partie des montagnes la plus voisine des plaines, tandis que la cime du Griès et les hautes montagnes du Val-Formazza sont des gneiss, ou du granit veiné. Ce fait démontre bien que ceux-ci n'ont pas été formés des débris du granit en masse.

Il est aussi bien curieux de voir ces gneiss et ces granits veinés en couches verticales à Guttannen ; mêlangées d'horizontales et de verticales au Lautheraar ; toutes verticales au Grimsel et au Griès ; toutes horizontales dans le Val-Formazza, et enfin pour la troisième fois verticales à la sortie des Alpes, à l'entrée du Lac-Majeur. Les beautés de cette route, les phénomènes que présentent les montagnes, les rives magnifiques du lac, celle qu'offrent les Iles-Borromées forment les plus superbes contrastes.

J'ai nommé comme en passant quelques plantes cueillies sur les Alpes, mais M.r le professeur Necker-De Saussure, savant botaniste, a bien voulu concourir au perfectionnement de mon livre, en me donnant le catalogue des plus rares qu'il a trouvées l'année dernière dans la vallée de Chamonix et sur ses sommités. Elles sont :

Achillea moschata. Sur le Montanvert.
macrophylla.

Acrostichum septentrionale. Au pied du Bréven.

Aira montana.
Ajuga pyramidalis. } A Plimpras.

Alchemilla pentaphylla. Au bord de la mer de Glace.

Anemone alpina. Au chalet de Blaitière dessous.

narcissiflora. Plimpras.

Arenaria biflora. Au-dessus de Charlemane.
Aretia alpina. Près le glacier de la Blaitière.
Astragalus montanus. Col de Balme.
Astrantia minor. Aux Montées.
Avena versicolor. Près du lac de la Tapia.
Azalea procumbens. *idem.*
Bupleurum stellatum. Au Montanvert au-dessus du glacier.
Cacalia hirsuta. Au pied du glacier sur Blaitière.
Campanula barbata. Au Montanvert.
Cardamine bellidifolia. *Idem* au sommet.

Carex juncifolia.
bellardi.
prostrata. } Au col de Balme.

Cherleria sedoides. *Idem.*

Chrysanthemum alpinum. Montanvert aux Rocailles.

Circœa alpina. Les bois le long de l'Arve.

Cnicus spinosissimus. Col de Balme, et Bréven.

Empetrum nigrum. Près de la mer de glace.

Festuca amethystina. Glacier des Pélérins.

Galium rotundifolium. Bois de sapin sous le Bréven.

Gentiana purpurea.
acaulis.
nivalis.
} Col de Balme.

Geum montanum. Mer de glace.

Hypericum pulchrum. Rochers sous Plimpraz.

Hieracium albidum. En face de Tour.
alpinum. Au jardin.

Imperatoria ostruthium. Montanvert.

Juncus trifidus.
jacquini.
luteus.
} Col de Balme.

alpinus.
spicatus.
} Montant en haut.

Laserpitium halleri. Les Possets.

Pedicularis rostrata.
verticillata. } Col de Balme.

rostrata. aux Herbagères.

giroflexa. Mont-Lacha.

Phleum alpinum. Montanvert.

Pinus cembra. *Idem.*

Potentilla grandiflora. Sous le Bréven.

Primula uniflora. Aux Montées.

farinosa. Marais près du Chapeau.

Pyrola uniflora. Bois sous Lacha.

Ranunculus glacialis.
nivalis. } Col de Balme.

Rhododendron ferrugineum. Aux Montées.

Rumex digynus. Bréven.

Salix helvetica.
laponum.
arbuscula.
herbacea. } Moraine de Blaitière.

Saxifraga brioides.
aspera.
autumnalis.
stellaris. } Source de l'Arvéron.

cuneifolia
multiflora. } Montanvert.

Sempervivum arachnoïdeum. Arvéron.
Senecio incanus. Au sommet du Bréven.
Sibbaldia procumbens. Col de Balme.
Silene acaulis. Sur toutes les sommités, et dans la vallée.
Sisymbrium bursifolium. Sur Charlamont.
Trifolium alpinum. Col de Balme.
Veronica aphylla.
bellidioïdes.
alpina.
saxatilis.
} *Idem.*
Viola grandiflora. *Idem.*
Uvularia amplexifolia. Sous le chalet de la Blaitière.

M.r Bérenger, écrivain distingué, et aussi modeste que savant, a trouvé au bord du lac de Balme, la *Serratula alpina* qu'on n'y a pas vue depuis.

CHAPITRE XXV.

Introduction aux Lettres. Lettre de Mr. De Saussure. Lettre de Mr. le comte de Buffon. Seconde du même. Lettre de Mr. Delalande, astronome. Seconde du même. Lettre de Mr. Rolf, intendant de la Bonneville. Lettre du dernier intendant, Mr. Garnier d'Alonzier. Lettre de Mr. Luder, prévot du St. Bernard. Lettre de Mr. l'ambassadeur Sémonville. Lettre de Mr. Desportes, résident à Genève. Lettre de Mr. Cornuaud. Seconde lettre du même. Troisième lettre du même. Lettre de Mr. Pinon, secrétaire de l'institut de Boulogne sur mer. Lettre de Madame Louise de Prusse, princesse régnante d'Anhalt-Dessaut.

Le motif qui m'a fait ajouter à mes descriptions le catalogue des insectes et des plantes des Alpes, m'engage à joindre ici quelques

lettres propres à augmenter l'émulation puisqu'elles ont eu cette puissance sur moi : ce qui m'oblige aussi à les livrer à l'impression, c'est que j'en ai vu des copies à quelques égards fautives, et celle de Mr. Semonville qu'on se plaisait à lire à Chamonix, où je l'avais déposée, est un monument précieux qui ne doit pas rester dans l'oubli.

J'avais de même imaginé de donner un catalogue des livres qu'on a publiés très-long-temps après moi sur les Alpes, et d'en relever les erreurs; mais cette entreprise m'aurait mené trop loin. Je dirai cependant quelque chose *des voyageurs en Suisse* par Mr. Lantier qui s'approprie les épisodes et toutes les scènes qui me sont arrivées soit au col de Balme soit à Chermotane avec Mr. le prieur Murith, et dans nombre d'autres endroits où cet auteur copie littéralement mes Alpes Pennines et Rhétiennes; mais comme cet ouvrage m'a vraiment donné du plaisir, bien loin d'en faire un objet de réclamation, j'en remercie l'auteur.

Je mets à la tête des lettres que je vais

exposer aux yeux du public celle dont m'honora l'illustre De Saussure peu de jours avant la publication du livre que je présentai au roi de Sardaigne, et que je mis à la tête de ce livre même du consentement de son auteur.

« Je vous rends mille grâces, M.r pour l'attention obligeante que vous m'avez témoignée en m'envoyant votre ouvrage, la Description des glaciers de Savoie; je suis bien plus sensible encore à la manière dont vous parlez de moi dans cet ouvrage, et je voudrais mériter les éloges que vous m'y donnez.

Tout le public vous doit des remercîmens pour cette description vive, piquante et vraiment pittoresque de ces objets si intéressans, et si peu connus; vous donnez à ceux qui ne les connaissent pas le désir de les contempler, et vous les retracez d'une manière bien vraie et bien agréable à ceux qui les ont vus : c'est du moins le sentiment que j'ai éprouvé en vous lisant.

Je désire bien vivement que vous vous hâtiez de donner au public les planches qu'il attend de vous, qui sont nécessaires pour

rendre votre ouvrage absolument complet. Je compte bien de publier aussi quelque chose sur l'histoire de ces mêmes montagnes, c'est dans ce dessein que je les étudie depuis tant d'années ; j'aurai, à votre ouvrage, l'obligation d'avoir réveillé l'attention du public sur ces grands objets, et de lui avoir fait désirer d'en connaître les particularités. Agréez donc l'assurance des sentimens de considération distinguée et de reconnaissance avec lesquels je suis,

Monsieur,

Votre etc. etc.

De Saussure, professeur.

La date de cette lettre est du 4 Février 1774.

LETTRE

DE MONSIEUR LE COMTE DE BUFFON,

Datée du jardin du roi le 30 Janvier 1795.

JE reçois, Monsieur, et j'ai lu avec grande satisfaction la relation intéressante de votre conquête du Mont-Blanc (1), et quoique vous n'ayez pas été jusqu'au sommet non plus que vos intrépides guides, on ne peut qu'applaudir à vos efforts, et même admirer votre courage, et je vous conseillerais, Monsieur, avant de publier votre nouvel ouvrage, de faire encore le voyage que vous projetez cette année sur cette fameuse sommité. Les tableaux que vous ferez pourront servir pour la postérité de monument de comparaison pour l'augmentation des glaces dans ces différentes parties des Hautes-Alpes. Recevez, Monsieur, les assurances de toute l'estime et de toute la considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Le comte, DE BUFFON.

(1) Il est ici question de ma première tentative par l'aiguille du Goûté.

LETTRE

LETTRE

DU MÊME (1),

Datée du deux Mars 1794.

NE quittez point vos Alpes, Monsieur; et ne rendez point votre patrie orpheline d'un de ses plus estimables citoyens. Je gémis sincèrement avec vous sur le deuil de la répu-

(1) Cette lettre répond à quelques propositions qui m'étaient faites d'établissement hors de Genève dans un temps d'agitation. J'en suivis les conseils, et les Alpes n'ont pas peu contribué à calmer mes craintes. Dans une république divisée d'opinion, il n'est pas rare qu'il en naisse des haines. Or, j'ai vu à Chamonix des personnes de tous les partis qui croyaient s'y haïr cordialement, et qui cependant s'y traitaient avec politesse, et cheminaient même ensemble. J'ai vu au pied des Charmos de ces personnes-là oublier qu'elles étaient ennemies, s'entraider dans leur marche, se communiquer leurs idées, et se réconcilier même. Arrivées ensuite à Genève, et recevant des reproches de leurs amis communs, allez comme nous, répondaient-elles pour toute excuse; allez sur le Montanvert participer à l'air épuré qu'on y respire; soyez les

blique, mais n'en désespérez pas entièrement; le sol helvétique fera toujours germer la liberté. Usez du moins de celle de la grande république des sciences et des arts, à laquelle, Monsieur, vous êtes associé à plus d'un titre; continuez à nous donner de votre plume et de votre pinceau, de belles et brillantes peintures de vos superbes glaciers : c'est me flatter, Monsieur, en voulant placer mon nom à la tête de vos ouvrages, et j'avoue que je ne puis qu'être sensible à l'honneur que vous me faites quand surtout j'y trouve un monu-

---

spectateurs des étranges beautés de la nature; contemplez de ce belveder la magnificence, la grandeur des objets, et la petitesse de l'homme, et alors vous ne serez plus étonnés que cette nature ait pu subjuguer nos passions. En effet, c'est aux montagnes à qui plusieurs ont dû de s'être réconciliés avec leurs semblables, avec le genre humain; et c'est là qu'il faudrait que les maîtres du monde, les chefs des nations tinssent leurs congrès. Elevés au-dessus du théâtre des passions, et des petits intérêts, plus immédiatement sous l'influence de la divinité, on les verrait descendre de ces monts comme de nouveaux Moyses, avec des lois dont la justice et l'é[illegible]té seraient les bases.

ment de vos sentimens pour moi. Les miens pour vous, Monsieur, sont ceux de la parfaite estime et de l'inviolable affection avec lesquels je suis très-sincèrement,

Monsieur,

Le comte, DE BUFFON.

LETTRE

DE MONSIEUR DE LALANDE.

Datée de Bourg en Bresse le 14 Sept. 1784.

MONSIEUR,

J'AI lu avec le plus grand intérêt votre troisième volume, je l'ai annoncé dans le journal des savans de ce mois-ci, et je vais travailler à un extrait détaillé; mais je voudrais auparavant savoir si vous n'avez rien fait cette année, la manière dont vos deux guides sont descendus par l'arête de Bianoçay, semble inviter à monter par là.

Suivant une lettre qu'il y a eu cette année dans le journal de Paris, il s'en faut bien qu'il passe sept à huit mille personnes par l'hospice du grand St. Bernard; ne vous en a-t-on point imposé? Que pense à ce sujet M.r De Saussure.

Pockocke et Abausit que vous citez, ont-ils publié leurs voyages. A quoi attribuez-vous la chaleur en haut?

Vous me feriez un grand plaisir Mr., si vous aviez la bonté de m'envoyer, sur un quarré de papier, la position respective du Montanvert, de la mer de glace, des glaciers, des bois, des Bossons, du Mont-Bréven, des Aiguilles, de la Blaitière, du Crépon, surtout du Mont-Blanc, de Bianoçay, d'Argentière, de la Mortine, du Bonhomme, et de l'Allée-Blanche, en marquant seulement Chamonix, le prieuré et Cormayeur, que je ne puis reconnaître sur les cartes. Pardonnez Mr. cette indiscrétion, à l'intérêt que vous inspirez, au sentiment de confiance qui naît de la manière dont votre âme se peint dans vos ouvrages. Veuillez y joindre le lieu et la date de votre naissance, pour que je les

joigne au catalogue des personnages distingués dont j'aime à perpétuer le souvenir.

Je suis, avec la plus respectueuse considération, etc.

DE LALANDE,
de l'académie des sciences.

LETTRE

DU MÊME,

Datée de Bourg, du 14 Octobre 1785.

MONSIEUR,

J'ADMIRE autant votre complaisance que j'admire votre courage, vous avez fait un travail bien considérable pour satisfaire ma curiosité, et je suis honteux de vous en avoir occasionné la peine; je n'en demandais pas tant à beaucoup près, pour que vous y ayez moins de regret, je vous demande la permission de mettre votre relation dans le journal des savans, en attendant le livre de M.r De Saussure; je vous prie de

lui faire mes complimens pour moi ; j'avais bien l'envie de l'aller voir ainsi que vous cet automne ; mais j'ai été retenu par le plaisir d'être dans ma patrie : cependant vous me donnez une grande curiosité pour le Mont-Blanc, et il faut que je le voie : je retourne à Paris dans quinze jours, et je désire beaucoup de pouvoir vous y offrir mes services, et vous marquer ma reconnaissance.

Vous écrivez avec une propreté et une délicatesse qui augmente mes regrets, car cela vous a pris bien du temps, et vous êtes bien en droit de le plaindre.

Dans le journal de Décembre 1781, on disait qu'il passait 30 mille personnes par an au St. Bernard, dans celui du 13 Janvier 1782, on le réduisait à 200, ou 150, je suis bien aise que vous ayez levé mes doutes à cet égard (1).

Je vais tous les soirs à votre honneur sur une promenade élevée de notre ville pour y admirer le Mont-Blanc que vous m'avez rendu intéressant ; je voudrais avoir su, le 14 Sep-

(1) Il y passe huit à neuf mille personnes.

tembre, que vous y étiez; combien n'eussai-je pas fait des vœux pour vous, et ne me serai-je pas attendri sur vos dangers et vos peines, à l'exemple de votre digne et respectable épouse dont la situation m'a arraché des larmes (1).

Est-ce le soleil ou la neige qui font peler le visage et saigner les lèvres (2)?

Il me semble que la route de Bianoçay que vous aviez prise l'année dernière n'annonçait pas les difficultés effroyables que vous y avez rencontrées. Coutet et Cuidet avaient-ils passé par ce chemin lorsqu'ils parvinrent au dôme du Goûté, avaient-ils passé au sommet de l'Aiguille? J'attendrai avec impatience l'année prochaine où vous ferez une nouvelle tentative; je désire bien vivement qu'elle soit plus heureuse, et je vous prie de m'en donner aussitôt avis, pour que je l'annonce au public, qui ne peut manquer de s'intéresser comme moi à votre gloire, à vos suc-

---

(1) Un bruit sourd se répandit à Chamonix, où ma famille était, que l'un de nous devait avoir péri.

(2) C'est la neige et la rareté de l'air.

sès et à vos plaisirs. L'aiguille du Goûté tient-elle au Mont-Blanc de manière qu'il faille le monter en entier, pour parvenir sur le dôme (1). Le père Beccaria, dans son *Gradus Taurinensis*, prétend que le Mont-Rosa au nord de Turin a 2349 toises (2). Croyez-vous que cela puisse être ? Mille complimens à MM. Bonnet, Le Sage, Mallet et Pictet, astronomes. Suivant la grande carte de Juillet 1706, il y a 15 mille toises de Chamonix à Cormayeur, cela ne fait que 7 lieues moyennes de 25 au degré.

Je suis avec autant de reconnaissance que de respect, etc.

DE LALANDE.

L'on a vu tout ce que j'ai fait pour rendre la route de Chamonix accessible aux voyageurs : j'ai parlé du dernier intendant M.r Garnier d'Alonzier ; l'on ne sera pas fâché de connaître les intentions de celui auquel il a succédé.

---

(1) On ne saurait atteindre le dôme que par l'aiguille, du moins de ce côté.

(2) Le Mont-Rosa a de hauteur 2430 toises.

LETTRE

DE M.r ROLF, INTENDANT.

Du 20 Juillet 1787.

VOTRE obligeante lettre, Monsieur, m'est parvenue long-temps après sa date du 10 courant, parce que je me suis trouvé dans des paroisses éloignées de cette ville pour l'admission sur les lieux des rôles d'imposition: conséquemment je n'ai pu prendre en considération son contenu qu'à mon arrivée hier soir. Je me suis fais rendre compte par l'architecte chargé de veiller à la route de Chamonix, de l'inconvénient du chemin étroit de la Grias, paroisse des Houches, il m'est résulté que la défectuosité du chemin vient plutôt de la rapidité et lave du torrent que de la négligence des habitans, au point que le chemin très-arrangé pourra dans l'heure être gâté, la terre étant plus mouvante; et il est certain que, si l'on n'avait pas soin de répa-

rer ces dégats à chaque crue d'eau, le chemin deviendrait bientôt dans cette petite partie très-difficile pour les passans. J'ai renouvelé, Monsieur, ensuite de vos réquisitions, mes ordres, pour que les voyageurs aient toute la commodité possible dans sa route, et j'espère par la suite et après que les travaux les plus pressans de cette province auront été achevés, de diriger particulièrement mon attention pour rendre la route de Chamonix agréable et praticable aux voitures, et celle du Montanvert aux mulets ou chevaux.

J'ai l'honneur d'être avec un respect très-distingué, etc.

ROLF, *intendant*.

En effet, les routes furent élargies et débarrassées des rochers qui les encombraient; celle des Montets fut taillée, et je m'y transportai pour son perfectionnement; mais celle du Montanvert n'a pas été améliorée. Cependant Michel Cachat, dit le Géant, y a travaillé depuis peu, et j'invite les étran-

gers à rendre cet honnête homme dépositaire de leurs volontaires contributions pour le mettre en état de suivre un travail aussi utile.

Après ces lettres, j'ai été tenté de donner celle que j'écrivis à Monsieur l'évêque de Biord, pour obtenir aux voyageurs la permission de manger gras dans toute la route, et la réponse satisfaisante que j'en reçus et que je me hâtai de communiquer à Messieurs les ecclésiastiques du pays; mais je les supprime, vu leur longueur.

L'on sait que Jaques Balmat fut celui qui eut le bonheur d'atteindre la sommité du Mont-Blanc avec M.r Paccard; ce guide recourut à moi pour le faire connaître et le rendre participant de la gloire que son compagnon en retirait. Je le servis dans l'étranger et auprès du roi de Sardaigne qui, d'après un mémoire que j'adressai à ce monarque, donna des ordres en faveur de Balmat.

LETTRE

DE MONSIEUR L'INTENDANT,

Datée du 19 Février 1787.

MONSIEUR,

LE roi ayant été informé du succès de l'entreprise du nommé Jaques Balmat dans sa tentative à gravir la sommité du Mont-Blanc, vient de me faire passer ses ordres pour lui donner une gratification ; je m'empresse à vous en donner avis, Monsieur, persuadé que vous apprendrez cette nouvelle avec plaisir, par l'intérêt que vous montrez en faveur de ce paysan, saisissant avec empressement cette occasion de vous renouveler le témoignage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

GARNIER-D'ALONZIER,
intendant.

J'ai dit aussi que M.r De Saussure me ménagea le plaisir d'être utile à Messieurs du St. Bernard. Voici la lettre que m'écrivit M.r le Prévôt, datée de Martigny le 12 Février 1787.

MONSIEUR,

» Je profite de l'occasion d'un de vos concitoyens pour vous faire parvenir mes remercîmens pour la bonté que vous avez eue de travailler à obtenir à notre collecteur une prolongation de séjour à Genève; par là vous avez ajouté une nouvelle preuve à celles que vous avez déjà si souvent données de votre zèle envers notre maison. Agréez, je vous prie, les sentimens de reconnaissance qu'elle vous a voués, et avec lesquels j'ai, en mon particulier, l'honneur d'être, etc.

L'abbé LUDER,
prévôt du St. Bernard.

On a vu que c'est M.r Sémonville qui conçut le projet d'un hospice sur le Montanvert.

Je partis de Genève avec ce citoyen, vraiment homme d'état, cultivant les sciences et aimant les arts, Madame son épouse et sa famille, M.r Marret, nommé à l'ambassade de Naples : l'amabilité de toutes ces personnes me donna mille jouissances; mais sur le Montanvert nous fûmes accueillis par un très-mauvais temps, ce qui fit naître à M.r Sémonville l'idée d'un hospice sur cette montagne, élevée de 954 toises. Tel fut le sujet de la lettre que j'en reçus, datée de Coire dans les Grisons, le 10 Juillet 1793.

« Après les marques d'intérêt sans nombre dont vous m'avez comblé, citoyen, il nous est impossible d'abandonner les Alpes sans nous rappeler encore une fois à votre souvenir; ma famille éprouve également le besoin de vous parler de sa reconnaissance. Depuis notre départ de Genève, ce sentiment a accompagné tous nos pas, partout en rendant hommage à la nature nous avons cru payer un juste tribut d'éloges à celui

qui en a si bien retracé les beautés. Aucun site pittoresque, aucun tableau romantique ne se sont offerts à notre vue, séparés de l'idée de leur peintre, et peut-être notre jouissance en les contemplant était-elle composée pour la plus grande partie du charme que vous nous avez fait connaître par vos brillantes descriptions : mille fois au milieu des vallons, sur les bords des lacs, aux pieds de ces aiguilles menaçantes, dans ces lieux enchantés qui ressemblent tantôt aux jardins d'Armide, tantôt à la demeure des Géants, qui paraissent demander tour-à-tour la muse du Tasse ou celle de Milton, notre admiration était mêlée d'un sentiment d'inquiétude, nous cherchions vainement les moyens de vous prouver que nous n'étions pas indignes de vos leçons. Un seul se présente à notre imagination, et c'est encore à vous qui nous avez fait braver le temps le plus défavorable pour découvrir sur le Montanvert un des spectacles les plus magnifiques de la nature; nous nous sommes dit : Pourquoi ne pas remplir le cadre qu'a tracé imparfaitement le lord Blair, vous savez

combien la cabane qu'il a fait construire est insuffisante pour garantir des plus légères intempéries du climat : une autre maison pourrait être élevée aux environs de la sienne ; ne la détruisons point, laissons subsister ces moindres monumens de bienfaisance, mais ayons le mérite d'exécuter ce que le lord Blair a eu celui de concevoir ; que notre nouvelle habitation offre aux savans, aux naturalistes, aux peintres, aux voyageurs de toutes les classes, de toutes les nations, un asile assuré ; qu'elle renferme dans un armoire dont les deux aubergistes de Chamonix auront la clef, quelques ustensiles de cuisine, ceux nécessaires pour se procurer et se conserver du feu, une lampe, des hamacs, une hâche, des bâtons ferrés, un thermomètre, un baromètre, de la charpie, quelques bandages, enfin les premiers objets indispensables pour se soustraire à la rigueur des saisons, ou pour prévenir les suites fâcheuses d'un accident ; une partie de ces objets sont susceptibles d'une assez longue durée ; l'autre, lorsqu'elle touchera à sa fin, sera sans doute renouvelée

par

par l'attention bienveillante des personnes qui visiteront cette retraite ; nous aurons au moins ôté quelques épines de la route des sciences ; c'est le seul hommage que puissent leur rendre ceux qui, comme moi, ont le malheur d'être entraînés dans le torrent des affaires ; mais ce culte serait incomplet si, devant la maison dont la simplicité doit indiquer le but, nous n'élevions pas à la nature un autel formé de ces granits aussi antiques, aussi impérissables que la création. Que la main d'un artiste altère légèrement sans le déplacer la surface d'un de ces blocs immortels ; que, taillé sur quatre faces égales, l'une reçoive l'empreinte de ces mots : *à la nature par un ami de la liberté* ; que les trois autres rappellent à la postérité ce qu'elle doit aux Bourrit, aux De Saussure, aux Deluc ; leurs noms inséparables de cet Océan glacé, de ces monts sourcilleux dont ils ont oublié les dangers pour le bonheur de l'humanité, ne seront lus par nos neveux qu'avec un recueillement profond ; un saint respect pénétrera l'âme des voyageurs qui fouleront cette terre désormais sacrée,

et malheur à celui dont l'âme étrangère à de touchantes impressions sortirait de ces lieux sans avoir fait un pas de plus vers l'amour des lettres et de la vertu !

Telle est, Citoyen, l'esquisse du plan qui n'attend plus que votre approbation, et vos soins pour être exécutée ; veuillez y donner les développemens que les connaissances locales exigent, et me mander, à Venise sous le couvert du ministre plénipotentiaire de la république, les différens frais que vous croyez nécessaires. Lorsque vous aurez eu la bonté de m'en informer, je serai exact à vous faire parvenir le montant. Ce motif me sert d'excuse pour les embarras que je vais vous donner ; mais quel autre que vous consentirait à entrer dans tous ces détails ! Puissent-ils acquérir quelqu'intérêt auprès de vous en songeant aux rapprochemens plus fréquens qu'ils me procureront avec un homme à qui j'ai voué à jamais estime, attachement et reconnaissance.

L'ambassadeur extraordinaire de la République française à Constantinople.

SEMONVILLE.

Le surlendemain de la réception de cette lettre, je partis pour Chamonix, et je montai au Montanvert, accompagné de Cachat le Géant, de Jaques Balmat dit des Dames et un maçon. Le résultat fut, de faire une rotonde, et revenu à Genève, j'écrivis à Venise. Mais le malheur arrivé à M.r Semonville et aux autres personnes de sa suite ayant rendu ce projet inutile, M.r Desportes, résident à Genève, à qui j'en parlai, se fit une gloire de le mettre à exécution sous la condition que j'y donnerais mes soins.

« Je vous remercie bien sincèrement, » mon cher concitoyen, m'écrivit M.r Des» portes, de toutes les peines que vous avez » la bonté de prendre, pour conduire à per» fection notre petit hermitage. Agréez l'hom» mage de ma vive reconnaissance, savant » Bourrit, et croyez aux sentimens frater» nels que je vous ai voués pour la vie ».

Cette maison, ou petit temple était très-joli au sortir des mains des ouvriers, et j'eus le plaisir d'y recevoir pour la première fois Monsieur Saladin et Monsieur Odier Chevrier, Genevois. Aujourd'hui son

intérieur est dévasté, les effets enlevés de même que la belle glace qui le décorait; j'ignore les auteurs de cette dévastation qu'on a faite en entrant par les fenêtres, ce qui ne serait pas arrivé si l'on eut suivi mon plan, car je faisais les fenêtres comme celles des escaliers d'une tour, et l'on n'aurait pu y passer le corps; je n'invite pas à la rétablir, je préfère qu'on sacrifie quelques sommes pour continuer le chemin que Cachat a très-bien commencé.

Les lettres que je vais encore transcrire m'ont paru trop intéressantes pour ne pas les donner.

LETTRE

De Monsieur Cornuaud.

Le 20 Juillet, 1788.

Je pense, mon cher Monsieur, que l'air salutaire des montagnes a déjà commencé à faire sur votre santé l'effet accoûtumé; je me réjouis de vous voir dans la capitale de votre

empire glacial ; dans cette vallée charmante d'où vous partites si souvent comme un autre Colomb, pour découvrir, non pas de nouvelles terres à conquérir, non pas de nouveaux peuples à subjuguer, mais des beautés de la nature qu'on ne soupçonnait guère avant vous, et dont l'idée imposante inspirait plus d'effroi que d'admiration. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je souhaite ardemment de vous trouver en parfaite santé,

Votre sincère ami,

I. Cornuaud.

LETTRE

DU MÊME.

Genève, ce 30 Juillet, 1788.

Comment vous portez-vous, mon cher Bourrit? Quel temps fait-il à Chamonix? Etes-vous parti, partez-vous dans ce moment pour le Mont-Blanc ? Voilà des questions dont la réponse, et une réponse favorable m'inté-

resse vivement. Après vous-même, personne ne sentira mieux que moi la satisfaction que vous désirez, que je vous souhaite, et que vous méritez si bien d'obtenir. Soyez extrêmement prudent, prenez des mesures et des précautions de reste, et pardonnez à mon amitié cette exhortation sans doute superflue.

Je suis enchanté, ravi de la superbe vallée de Chamonix. Je ne le suis pas moins de vous y avoir vu. C'est là qu'il faut vous visiter. J'en ai rapporté la douce confirmation qu'avec des talens, du courage, de la persévérance et un cœur généreux, l'on pouvait; même sans fortune et sans le crédit qu'elle donne, être utile à une société nombreuse. Cette idée console l'homme intelligent de son obscurité, lui aide à supporter les caprices du sort, à mépriser les ridicules sarcasmes des sots; elle honore l'humanité pensante, elle inspire une vraie considération pour ceux que la Providence a doués de ces qualités nobles et précieuses qui tiennent à la simplicité du cœur autant qu'au génie; on s'intéresse vivement à leur sort, on ne les plaint point d'être nés sans fortune, mais on

voudrait voir la fin de leurs travaux dignement couronnée, et le repos et l'aisance succéder à l'agitation de leur vie laborieuse.

J'ai eu le plaisir d'exprimer ces sentimens, et de les voir partager. J'ai trouvé à Lausanne les personnes étrangères qui avaient ramené votre intéressant jeune homme. Nous avons soupé ensemble, et je ne puis vous dire assez tout le bien qu'elles pensent de vous. Je leur ai appris des choses que vous ne leur aviez point dites, et qui vous font non moins d'honneur que celles qu'elles savaient déjà. Je crois que ce sont des hommes justes, sensibles et bons; il n'est pas permis de se défier des démonstrations d'estime et de considération qu'ils manifestent pour vous, et de l'envie qu'ils montrent de vous témoigner utilement leur reconnaissance affectueuse. Eux seuls et nous composions la table d'hôte du logis de la couronne; l'on servit à huit heures et demie, et nous nous entretînmes, jusqu'à onze heures, de vous, des montagnes et de Genève.

Bon Jorasse vous a rapporté de nos nouvelles depuis Bex où nous l'avons laissé. Je vous remercie beaucoup de nous l'avoir donné;

c'est un digne homme, un cœur droit et désintéressé. Il a fallu le presser, et presque le forcer à recevoir ce qui lui était légitimement dû, et que nous aurions doublé, si nous eussions été riches. Nous avons clairement vu que cet homme nous aurait fait part de sa bourse, si la nôtre eut manqué, et qu'il s'en serait allé satisfait d'avoir mérité et obtenu notre affection. Je l'ai embrassé de tout mon cœur, et l'ai chargé de vous le rendre.

Jorasse aura pu vous dire que ma tranquille amazone a monté et descendu le col de Balme sur son mulet sans sourciller, sans causer le moindre embarras, sans crainte, sans changer un instant de contenance. Seulement elle s'est arrêtée pour cueillir ces fleurs charmantes et variées dont les Hautes-Alpes sont couvertes, et qui contrastent si admirablement avec les horreurs de cette longue et effrayante descente. Ce n'est pas mal pour le premier voyage qu'elle ait jamais fait.

Nous avons été aux salines à pied, et les immenses travaux des hommes, dans cette montagne, nous ont paru un défi adressé

à la nature. Celle-ci est grande, imposante; mais ceux-là sont bien hardis. Nous vînmes après coucher à Vevay. Le temps était beau : ce fut au moment du soleil couchant, et pendant la dégradation de la lumière que nous eûmes le ravissant spectacle du lac, des montagnes arides de Savoie d'un côté, et de ce superbe mont boisé, doré et velouté qui leur fait face, quand on a passé Villeneuve. Jamais je n'ai rien vu de si beau, et pendant cinq ou six minutes surtout, j'ai éprouvé tout l'enthousiasme d'un peintre de paysages. J'avais vu ce tableau magnifique, il y a trois ans, au moment du lever du soleil; j'en avais été ravi, mais c'est au couchant et en revenant des Alpes, qu'on le voit dans toute sa beauté. Lundi nous restâmes à Vevay jusqu'à trois heures, et nous fûmes coucher à Lausanne. Hier au soir, mardi, nous avons rejoint nos pénates, entièrement satisfaits de notre voyage, sans avoir essuyé aucun accident, et très-contens les uns des autres. Je vous assure, mon cher ami, que ce n'est pas trop pour moi d'avoir retrouvé une maison que j'aime, des enfans

que je chéris, des amis dont la société m'est précieuse, pour terme de ce voyage intéressant. Mon esprit est encore tout entier à Chamonix; j'y ai laissé aussi une partie de mes affections, et ma fille est dans les mêmes dispositions.

Ce grand atelier de la nature me trotte dans la cervelle. Je veux le revoir : je me propose d'y passer huit jours l'année prochaine, de m'y acheminer seul et à petits frais quand la foule des curieux aura passé, d'y loger chez un paysan, d'y vivre de beurre, de miel et de légumes. Je ne me mettrai en chemin qu'après avoir écrit à mon ami de me procurer un gîte, et j'emploîrai ces huit jours à parcourir la vallée. Ni mes jambes, ni ma tête ne me permettront de visiter les hautes montagnes, mais je parcourrai les collines, je respirerai à mon aise l'air de Chamonix. Un bon manteau, deux chemises, une petite provision de livres choisis, pour m'aider à lire dans le grand *in-folio* de la nature, voilà quel sera mon équipage; et puis je vous y trouverai.

Adieu, mon cher ami, revenez du Mont-

Blanc en santé, satisfait de votre course, et croyez que personne ne participera plus sincèrement que moi à tous vos succès. Ma fille vous prie de recevoir ses vœux pour votre heureuse ascension sur la plus haute des montagnes, et moi je suis, avec une estime sentie, et un véritable attachement,

Votre ami,

Isaac Cornuaud.

LETTRE

DU MÊME.

Genève, le 10 Août 1788.

Seulement hier au soir, mon cher Bourrit, j'ai reçu votre lettre du 3 courant. Elle me confirme votre résolution de monter le 4 au Mont-Blanc, si le temps l'a permis ; mais j'ignore si vous avez pu l'exécuter, et je suis à cet égard dans une attente pénible. Chaque jour ma fille et moi nous demandons

l'un l'autre : M.r Bourrit est-il monté? A-t-il eu un temps favorable? est-il de retour? Lundi la journée nous parut passable, et si vous pûtes vous élancer, celle du Mardi a dû être très-belle sur les hauteurs. J'ai dévoré vos trois volumes : je vous ai suivi dans toutes les Alpes avec le plus vif intérêt, quoique la tête m'ait souvent tourné sur les arêtes où vous m'avez conduit. Le peu que j'avais vu dans mon petit voyage m'a aidé à sentir vos descriptions. Elles sont vraiment poétiques, gaies et touchantes à la fois; vous avez le stile convenable au sujet; il doit inspirer de l'enthousiasme ou rien, et j'ai dit cent fois en vous lisant : c'est ainsi qu'il faut écrire les voyages pittoresques : le pinceau du peintre doit être hardi comme les objets qu'il traite. Les grandes montagnes que vous avez parcourues offrent un spectacle tantôt terrible et imposant, tantôt gracieux et romantique, mais toujours merveilleux. Décrire ces choses froidement et avec trop de régularité, ce n'est pas les rendre; il faut que la plume de l'écrivain peigne les sensations qu'il a éprou-

vées, et se ressente de l'admirable désordre qui a frappé ses yeux. Décrire ces choses comme vous le faites, c'est moins leur prêter un charme que leur conserver celui qu'elles ont. Il n'est pas étonnant, mon cher Bourrit, que votre livre ait été lu, relu et traduit en plusieurs langues. Ceux qui ont vu une partie des objets que vous décrivez, en ont dû jouir encore une fois en vous lisant; ils ont dû communiquer leur enthousiasme, et c'est ce que j'ai éprouvé de la manière la plus énergique depuis mon retour.

Autrefois notre chère Genève me semblait environnée de hautes montagnes, au centre d'une vallée étroite; mais depuis que j'ai passé quelques jours entre de véritables montagnes, qui forcent de lever la tête pour découvrir leur cime et pour voir le ciel, Genève me semble située au milieu d'une vaste plaine, bordée de *montagnettes* dans l'éloignement. Je me trouve plus au large, les objets s'apetissent et s'éloignent dans la même proportion. Cette nouvelle manière de voir notre horizon a été pour moi extrêmement frappante et agréable, et je fais

souvent des promenades pour en jouir. Lorsque j'aperçois quelques aiguilles des Alpes, je crois alors entrevoir les girouettes immobiles du sanctuaire où le philosophe, le peintre et le naturaliste vont puiser ces touches, ces connaissances et ces réflexions profondes qui étonnent les pygmées de nos plaines. C'est là, me dis-je, où ils vont étudier la nature dans ses grands effets. Là le philosophe, anéanti physiquement par la présence des masses énormes dont il est environné, absorbé moralement par la profondeur de ses méditations, se trouve un être imperceptible, voisin du néant, ou plutôt il ne s'aperçoit plus. Mais il descend de ces régions éthérées, il reprend le chemin de la ville : l'amour-propre, l'orgueil, le *moi* humain, le moi social, l'attendent au sortir de la vallée de Salanches; les soucis, la tracasserie, la vanité viennent à sa rencontre ; il se retourne en soupirant; mais condamné, dès son berceau, à vivre au milieu de ces harpies, il suit leur pas et obéit à son sort. Le besoin impérieux de vivre et mourir au milieu des objets qui

nous ont vus naître est aussi un charme qui nous attire, qui nous rappelle : et la présence de tout ce qui nous fut cher effacé peu à peu la trop forte impression des lieux paisibles qui nous avaient séduits, et réduit cette sensation à une douce réminiscence. :

Je lis actuellement l'ouvrage de Monsieur De Saussure, ou plutôt j'achève le second volume. Comme je ne suis point savant, le bruit de son marteau a peu de charme pour mon oreille; comme je ne devine point le système qu'il médite, et dont il prépare avec tant d'intrépidité les fondemens, ses couches, ses feuillets ne me plaisent pas autant que vos descriptions. Cependant je regarde avec une sorte de curiosité vague et stupide toutes les pierres que je rencontre; j'en casse quelquefois, j'examine le grain, la couleur; un morceau de ces débris du monde me semble la bibliothèque d'un naturaliste. Ce sont les os brisés des extrémités d'un grand animal dont on va voir la carcasse à Chamonix; d'un animal que le temps a rongé, mutilé, et dont on cherche à deviner la forme première. Cette curiosité est

bien digne d'un être pensant, et qui a besoin d'exercer ses facultés morales. J'admire les travaux, le courage et la persévérance de notre illustre compatriote. Il est impossible que ses savantes observations, combinées avec celles du patient et laborieux M.r Deluc, ne préparent les matériaux d'une nouvelle théorie de la terre, moins ingénieuse, mais plus vraisemblable que celle du peintre sublime de la nature, des découvertes, et surtout des erreurs duquel ils auront pu faire leur profit.

Mais revenons à vous, mon cher ami, ou plutôt revenez du Mont-Blanc satisfait: donnez-nous la description de ce voyage qui sera toujours fameux, soit qu'on y arrive le premier ou le dixième. Enrichissez votre nouvelle édition de cette description intéressante qui doit couronner vos travaux par le récit du plus grand de tous. Mais il me vient une idée nébuleuse: ne craignez-vous point que le Mont-Blanc, devenu accessible à un certain nombre de Titans, ne perde de sa renommée, et qu'on ne se refroidisse pour une merveille qui n'offrira plus de découvertes

couvertes à faire ? Les hommes sont plus curieux qu'admirateurs ; ils se montrent presque tous froids, indifférens, ingrats envers les objets merveilleux qui se laissent trop aisément approcher ; ils se blasent promptement sur tout ce qui est à leur portée, et c'est un des plus grands défauts de l'espèce humaine, puisqu'il est la source de l'ennui, ce fléau de l'homme, même le mieux placé pour jouir. L'objet pour lequel je crains, me direz-vous, ne s'offre pas avec une complaisance banale; il faudra toujours un courage extraordinaire pour y parvenir. Tant mieux, mon ami; il fera bien de s'envelopper de son manteau électrique, et de refuser quelquefois aux curieux, même jusqu'à sa présence ; car je pense que si les physiciens, ces vrais amans de la nature, la surprenaient réellement un jour sur le fait, en négligé, et qu'après elle n'eût plus de faveur à leur accorder, ni de rigueur à leur faire souffrir, bientôt leurs adorations se changeraient en indifférence, leur activité en mollesse, et leurs jouissances sublimes en des plaisirs d'habitude qui

n'auraient plus rien de piquant. Réduits à admirer des beautés qui leur seraient alors parfaitement connues, et qu'il ne faudrait plus acheter par des attentions continuelles, ils ressembleraient à un mari qui rend froidement justice aux bonnes qualités de sa femme. Mais vous allez me dire que la nature est une coquette habile, inépuisable dans ses faveurs, qui sait amuser ses amans avec des riens, qui sait les faire attendre, et qui n'accorde rien qu'à des soins infinis; qui tient d'ailleurs ses amans à une distance convenable, et hors de portée d'obtenir jamais la dernière de ses faveurs. Eh bien! tant mieux encore une fois; il y aura donc toujours du bonheur et du plaisir sur la terre; cette nature entend parfaitement ses intérêts et les nôtres.

Je ne sais point finir de causer avec vous, mon cher ami, sur l'objet dont je suis préoccupé, et je crois que je prendrais une nouvelle feuille après celle-ci, si les affaires de la plaine ne me sollicitaient pas à descendre. Je vous quitte donc, et vous embrasse.

Votre sincère ami;

Isaac Cornuaud.

P. S. Faites, je vous prie, bien des amitiés pour moi à Monsieur votre fils; nous sommes toujours à regretter de n'avoir pas su nous arranger pour l'avoir et pour le voir. J'espère goûter ce plaisir l'année prochaine, dans le petit séjour paisible que je me propose de faire à Chamonix. Je n'ai vu personne cette semaine dernière qui m'ait pu donner la moindre nouvelle de votre ascension, et j'en suis en peine. Serait-ce trop tard pour entreprendre ce voyage périlleux? Dans ce cas vous auriez bien fait de le renvoyer. Enfin, tirez-moi de cette incertitude vraiment pénible.

Lundi. J'apprends dans ce moment, mon cher Bourrit, qu'une bise violente, et le malaise extrême de votre fils vous avaient forcé de redescendre, après avoir monté jusqu'à une demi-lieue près de la cime du Mont-Blanc, sur laquelle d'ailleurs, vous n'auriez pu tenir, ni rien voir. Ce contretemps est très-fâcheux, parce qu'il multiplie vos sacrifices. Mais cela n'aura pas empêché que vous ne soyez remonté, si le temps l'a permis. Je languis autant que jamais de savoir

où vous en êtes, et je fais des vœux qui vous rendront le plus satisfait de tous les hommes, s'ils sont accomplis.

Toujours dans l'intention d'être utile aux jeunes naturalistes je joins ici les demandes que m'a faites M.r Pichon, très-zélé pour les connaissances, doué de beaux talens et secrétaire de la société d'agriculture et des arts, de Boulogne sur mer (1).

« Monsieur, et cher collègue ; comme je m'occupe presque uniquement d'histoire naturelle, je serai bien charmé de trouver à Genève une personne qui voulût faire quelques échanges de plantes et d'insectes, ou d'autres objets avec moi; je puis fournir des *fuccus*, des *poissons de mer*, quelques *coquillages*, quelques *zoophites*, et je désirerais obtenir en retour des doubles d'un herbier par exemple, des papillons dont nous

---

(1) Ce Genevois est professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département du Pas-de-Calais, membre des sociétés de Boulogne sur mer, de Carpentras, d'Abeville et de Dijon.

sommes fort pauvres ici, des insectes, quelques minéraux. Nous ferions déposer nos envois à Paris.

L'intéressant ouvrage auquel vous travaillez est attendu ici. Le sujet que vous traitez doit vous avoir coûté beaucoup de soins, de peines et de recherches; mais la nature a eu soin de vous douer d'une constance imperturbable et d'un goût particulier pour les objets des Alpes; c'est là où vous avez fait vos premières armes; c'est pour vous le champ d'honneur et de la gloire; vos écrits sur les glacières ont été traduits en plusieurs langues et iront à la postérité. Je vous adresse un exemplaire de mon tableau méthodique que je vous prie d'accepter, et un pour M^r. Senebier. Agréez les assurances sincères de la considération distinguée de votre dévoué concitoyen.

PICHON.

Si le grand et sublime spectacle des Alpes a trouvé des admirateurs chez tous les hommes qui les ont parcourues, si leurs tableaux ravissans ont formé des peintres et des

poëtes (1), elles ont eu la même puissance chez les femmes, et on les a vu gravir les sommets avec un courage vraiment extraordinaire. Cette lettre en pourra donner quelqu'idée.

» Monsieur, Ma première contemplation du Mont-Blanc de dessus le pont de Salanches a été pour moi un moment heureux par le bonheur que j'ai eu d'y rencontrer son co-historien : non, ce moment ne s'effacera jamais de mon souvenir puisque je pus vous entendre et partager en quelque sorte les sublimes pensées qui vous animaient. Depuis ce moment c'est avec le plus vif intérêt que je lis vos ouvrages et que le spectacle ravissant et sublime des montagnes n'est pas une contemplation stérile pour mon esprit, mais un livre instructif dont l'étude élève mes pensées. Ah ! pourquoi, ne puis-je vivre et mourir dans cette contemplation !

---

(1) Les célèbres Gessner et Haller y prirent leurs plus belles images.

Je vous envoie, Mr. une estampe gravée d'après une peinture de la célèbre Angelica de Rome (1), afin que vous conserviez quelque souvenir d'une femme qui a parcouru vos Alpes et à qui vous avez fait partager en quelque sorte vos sublimes sentimens.

C'est avec l'estime et la considération la plus distinguée que je suis, Mr. votre dévouée

LOUISE DE PRUSSE,
Princesse régnante D'ANHALT-DESSAU.

Cette dame qui, après avoir parcouru la Suisse, a traversé le St. Gothard, puis le Grand St. Bernard, est venue à Chamonix pour monter le Montanvert, et partout elle a laissé un souvenir d'elle par sa bonté, son affabilité et son humanité.

---

(1) Ce portrait est d'une belle gravure anglaise.

Fin de la seconde et dernière partie.

De l'Imprimerie de LUC SESTIÉ, à GENÈVE.

INSTRUCTIONS

GÉNÉRALES,

Sur la manière de voyager aux glaciers.

1.° Une voiture ouverte, soit cabriolet, est préferable pour la première journée, et à St. Martin on trouve des chars-à-bancs, seule voiture accessible à Chamonix.

2.° Comme l'on éprouve d'assez grandes chaleurs jusqu'à Chamonix même, il ne faut pas s'habiller pesamment.

3.° Pour atteindre les sommets il faut peu s'habiller mais, on se couvre d'un manteau ou d'une redingote dans les momens consacrés au repos.

4.° Il est bon d'avoir un crêpe, si l'on veut monter les glaciers, et des crampons aux pieds; les meilleurs sont des pointes ou crochets à vis qu'on fait entrer aux souliers. Les souliers pointus sont dangereux aux descentes, ils s'enchevillent sous les pierres et font tomber.

5.° Il faut monter lentement, descendre avec un bâton ferré et ne jamais devancer les guides.

6.° Il faut éviter de boire de l'eau tandis qu'on est en marche, elle affaiblit ; mais sur les glaciers elle est bonne ; fortifie et délasse.

7.° Un parapluie est utile.

8.° Les mulets soulagent en montant, mais il faut les quitter dans les descentes ; il ne faut pas trop les maîtriser, mais se confier à leur allure.

9.° Une marche de trois heures est souvent fatiguante dans la plaine, mais sur les sommets on est promptement délassé.

10.° L'eau de l'Arve à Chamonix est très-salutaire, et prévient les maladies ; la blancheur que lui donne le sable de quartz n'est pas nuisible.

11.° Il est nécessaire de se munir de pierres à feu, briquet, amadou et allumettes pour se procurer du feu, lorsque le vent est froid.

12.° A Chamonix, on trouve de beaux cristaux dans les cabinets de Pierre *Fras-*

seran et de *Carrier* dit le Bouquet, pour les minéraux chez *Balmat* dit le Mont-Blanc, et dans celui de l'ancien guide Michel *Paccard* on voit des chamois empaillés.

13.° Enfin, il est bon que je nomme les guides.

1.er Jean-Michel *Cachat*, dit le Géant.
2.e Jean-Michel, son fils.
3.e Jaques *Balmat*, dit des Dames.
4.e *Cachat*, des Pras, dit l'Aiguille.
5.e Pierre *Balmat*.
6.e François *Paccard*, l'Ancien.
7.e Jaques *Paccard*. } On les nomme les
8.e Nicolas *Paccard*. } neveux Paccards.
9.e Collin *Balmat*.

10.e *Tissai*, fils de Victor le Chamois.
11.e Joseph *Tissai*.
12.e Jean-Michel *Balmat*, neveu de *Balmat* des Dames.

13.°	Jean-Pierre *Simon* de Montcuart.	Fils de celui connu sous le nom d'Ambassadeur.
14.°	Jean-François *Simon* de Moncuart.	
15.°	Jean-Baptiste *Simon* de Montcuart.	
16.°	Victor d'*Esalioux.*	
17.°	Marie *Coutet.*	
18.°	Jean-Pierre *Terraz.*	Fils de l'aubergiste *Terraz.*
19.°	Michel *Terraz.*	
20.°	Victor *Terraz.*	
21.°	*Ravanel.*	

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I.er *ASPECTS depuis Genève à Salanches. Premier élan de Mr. De Saussure aux Alpes. Détroit de Cluse. Beaux bosquets de Maglan, et premier aspect que présente le Mont-Blanc observé du pont de Salanches.* Pag. 1

CHAP. II. *Plaine de Passi, elle a été un lac. Cascade de Chede. Lac de Chède, ses beautés. Torrens dangereux, événemens. Vallée de Servoz. Pont Pélissier et détroit sauvage. Entrée dans la vallée de Chamonix. Débordemens des torrens. Malheur. Passage par dessus le glacier des Bossons, bel aspect de ses aiguilles. Arrivée au prieuré de Chamonix. Ses habitans, ses guides.* 19

CHAP. III. *Superbe aspect de la vallée de glace du Montanvert. Temple du Montanvert, sa construction. Excursion à*

quatre lieues au delà de l'étendue de la vallée. Aperçu du col du Géant. Excursion d'une jeune personne. Scènes sentimentales sur le Montanvert, climat de Chamonix. Bonté des eaux de l'Arve. Pag. 34

CHAP. IV. *Première tentative pour parvenir au Mont-Blanc par l'Aiguille et dôme du Goûté. Ascension de deux guides. Inquiétudes qu'ils donnent. Leur effroi à la vue de l'abaissement du soleil à son coucher. Sommeil dangereux. Superbe vue sur Chamonix.* 51

CHAP. V. *Tentative pour atteindre le Mont-Blanc par le même chemin que la précédente. Précis de ce voyage par Mr. De Saussure. Ses expériences à la hauteur de 1907 toises, élévation où personne n'avait encore été en Europe. Superbe coucher du soleil, et marche extraordinaire d'un guide.* 62

CHAP. VI. *Précis des diverses tentatives pour parvenir sur le Mont-Blanc. Ascension de Mr. De Saussure. Effets de la rareté de l'air. Le Mont-Blanc est trouvé avoir de hauteur sur la mer 2450 toises. Coup d'œil général sur les Alpes.* 77

CHAP. VII. *Voyage de l'auteur au Mont-Blanc*

avec son fils, un Anglais et un Hollandais. Malheureuse séparation, défaillance des guides. Terrible orage: descente par l'aiguille du Midi, magnifique glacier. Etat misérable d'un d'entr'eux. Considérations sur diverses circonstances, et nouvelle ascension de Mr. Beaufoy, physicien. Pag. 90

CHAP. VIII. *Ascension de Mrs. Dortheren et Forneret au Mont-Blanc, la tourmente les y surprend, descente précipitée. Entreprise infructueuse, dangereux passage du glacier de la Côte.* 106

CHAP. IX. *Voyage de l'Auteur et de son fils par la mer de glace en Piémont. Leur détresse, ils sont sauvés par la valeur et l'intrépidité de J. Michel Cachat. Passage par le Col du Géant. Voyage de Mr. De Saussure au même Col. Campement pendant dix-sept jours, terrible orage. Superbe situation de son observatoire. Résultat de ses expériences.* 113

CHAP. X. *Du Mont-Brévent, étendue de l'horizon, superbe aspect des aiguilles et du Mont-Blanc, première vue du Buet, belle nuit, idée singulière d'un montagnard sur nos plaines, une Anglaise atteint ce sommet.* 130

CHAP. XI. *De l'amas de glace de l'Arveron. Dangers que l'on y court, chute de l'amas, affreux événement, humanité des habitans de Chamonix. Du site dit* le Chapeau, *mort funeste, belles horreurs du glacier des Bois et superbe coup-d'œil sur la vallée.* Pag. 137

CHAP. XII. *Recherche du glacier du Buet par la Valorsine; première tentative. Seconde tentative. La sommité connue sous le nom de Mortine n'est autre que le Buet, superbes spectacles des Alpes, des plaines et des nues. Des chamois. Le Buet a de hauteur sur la mer, 1578 toises et demie.* 149

CHAP. XIII. *Energie des guides de Chamonix: précis sur De Saussure, ses vertus, sa générosité; son amour pour sa patrie. Il a donné une impulsion forte à son siècle pour l'étude de la géologie et de l'histoire naturelle. Sa mort. Inscription méritée, etc.* 178

CHAP. XIV. *Digression sur les accroissemens des glaciers sur les Alpes.* 187

CHAP. XV. *Dernier coup d'œil sur les Aiguilles. Observations de Mr. Jurine sur celle du Midi qui présente un grand phénomène. Belle vue sur la plaine de Chamonix. Entrée dans la Valorsine.*

Beauté du sexe de cette vallée. Evénement. Passage par la Tête-Noire. Ses belles horreurs. Arrivée des émigrés, leur détresse au milieu de cette nature sauvage, etc. Pag. 196

CHAP. XVI. *Du col de Balme. Ses magnifiques aspects. Voyage de Mr. De Servant au col du Géant. Des bergers. Digression sur les horreurs que présentent les sommités couvertes de glace. Diverses anecdotes. Mort funeste de Mr. Escher de Zurich, précipité du haut du col.* 211

CHAP. XVII. *Séjour à Bex; du Val-d'Illiers et de la chaîne de la Dent du Midi. Beauté du sexe. Superbe bibliothèque. Excursion aux sommités d'Enzinde. Renversement des Monts-Diablerets. Premier aspect du Mont-Rose. Le Lac de Genève remontait dans le Haut-Vallais. De St. Maurice, de Martigni, des Cretins, opinion d'un écrivain combattue. Du Prieur Mr. Murith. Digression sur le passage d'Annibal. Du camp de Galba. Passage de l'armée Fran-*

çaise par le Grand St. Bernard. Aperçu sur un autre passage. Situation de l'hospice. De la Cité-d'Aoste, des causes du crétinage. Citations d'un voyage en Tartarie et en Chine. 231

CHAP. XVIII. *De la Cité d'Aoste à Cormayeur. Image affreuse qu'offrent les crétins. Du Cramant. Trois savans observant la nature de dessus le sommet. Sublimité des idées. Passage par l'Allée-Blanche et le col de la Seigne. Nouvelles routes. Magnifiques aspects des pyramides. Beautés du lac de Combale. Le col de la Seigne élevé de 1263 toises, et celui des Tours de 1396. Du Petit St. Bernard. Son hospice est élevé de 1125 toises. C'est le passage le plus facile des Alpes.* 265

SECONDE PARTIE.

CHAP. XIX. *Du Mont-Cenis. Des districts genevois au midi de Genève. De la perte du Rhône. D'Annecy. De Chambéry. Route de Lannebourg. Histoire naturelle. Descriptions. La partie la plus élevée du Mont-Cenis est de 1060 toises sur la mer. Charmante situation du lac de cette montagne, etc.* Pag. 1

CHAP. XX. *Suite du passage par le Mont-Cenis. Nature des montagnes. Sommités de ce passage. Descente en Piémont. Fin suite des Alpes jusqu'à la mer, etc.* 24

CHAP. XXI. *De la route du Mont-Rosa par le Simplon. Belle vue de Vanzon. Macugnaga au pied du Mont-Rosa. Du Pic-Blanc. Hauteur du Mont-Rosa 2430 toises, etc.* 51

CHAP. XXII. *Du col d'Egua, magnifique vue. Col d'Obbia, 1236 toises sur la mer. Du Mont-Cervin, le col a d'élévation 1736 toises, et l'Aiguille 2309. Engoisse des mulets. Mœurs des habitans des vallées du Mont-Rosa. Résumé sur la nature de ces montagnes. Idées sur les révolutions du globe, etc.* Pag. 69

CHAP. XXIII. *Insectes et papillons trouvés par Mr. Jurine.* 99

HÉMIPTÈRES. 113

NEUROPTÈRES. 115

HYMÉNOPTÈRES. 116

DIPTÈRES. 120

LÉPIDOPTÈRES qu'on trouve dans la vallée de Chamonix, et sur les montagnes qui l'environnent, dénominés d'après les belles planches de Hubner. 125

CHAP. XXIV. *Distance des lieux. Hauteur des sommités, etc. Histoire naturelle.* 136

CHAP. XV. *Introduction aux Lettres.* 156

LETTRE *de Mr. De Saussure.* 158

LETTRE *de Mr. le comte de Buffon, etc.* 160

LETTRE *de Mr. le comte de Buffon, etc.* Pag. 161
LETTRE *de Mr. De Lalande, etc.* 163
du même, etc. 165
LETTRE *de Mr. Rolf, etc.* 169
LETTRE *de Mr. l'intendant, etc.* 172
LETTRE *de Mr. Luder, prévôt du St. Bernard.* 173
LETTRE *de Mr. l'ambassadeur Sémonville.* 174
LETTRE *de Mr. Desportes, résident à Genève.* 179
LETTRE *de Mr. Cornuaud, etc.* 180
du même, etc. 181
du même, etc. 187
LETTRE *de Mr. Pichon, secrétaire de l'institut de Boulogne sur mer.* 196
LETTRE *de Madame Louise de Prusse, princesse régnante d'Anhalt-Dessau.* 198
INSTRUCTIONS *générales sur la manière de voyager aux glaciers.* 201

Fin de la table.